ÉLISÉE RECLUS

Correspondance

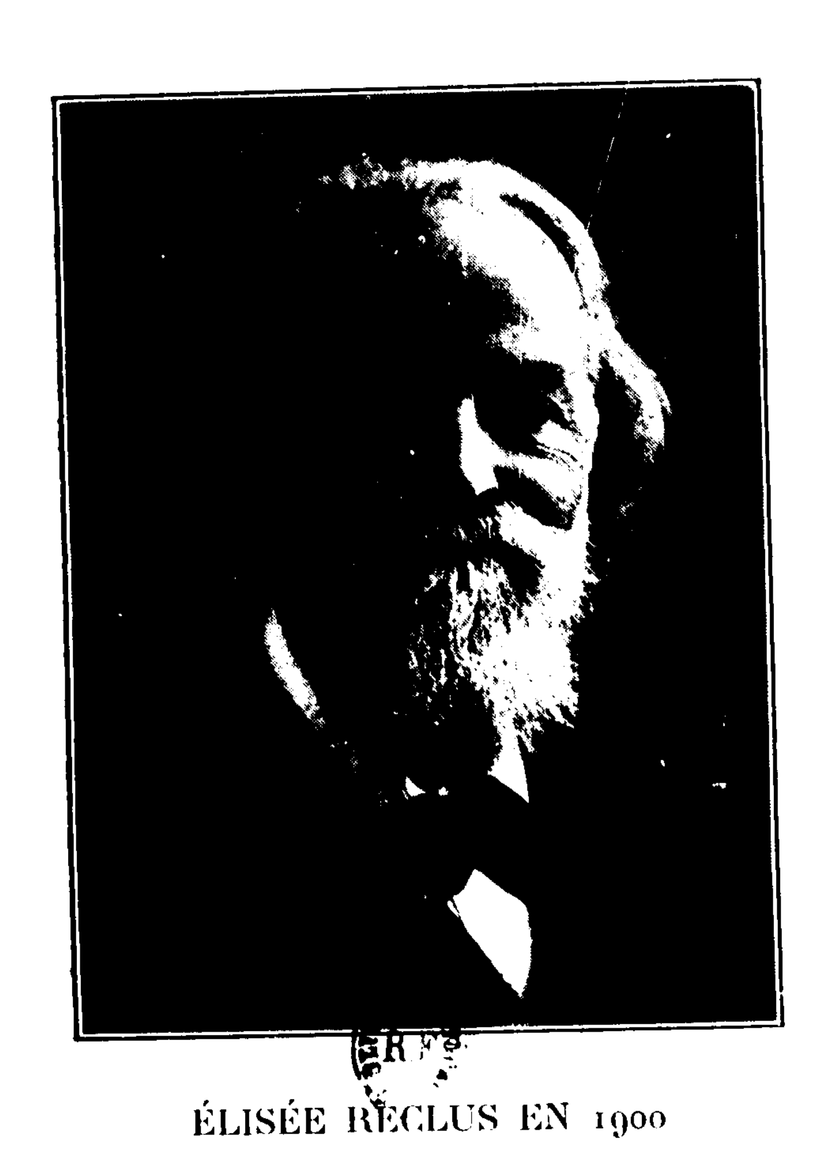
TOME III ET DERNIER

Septembre 1889 — Juillet 1905

Avec un portrait et un autographe

Alfred Costes

CORRESPONDANCE
D'ÉLISÉE RECLUS



ÉLISÉE RECLUS EN 1900

ÉLISÉE RECLUS

CORRESPONDANCE

TOME TROISIÈME ET DERNIER

Septembre 1889 — Juillet 1905

et compléments aux deux premiers volumes

Avec un portrait et un autographe

PARIS
ALFRED COSTES, ÉDITEUR
8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8

1925

CORRESPONDANCE D'ELISÉE RECLUS

COMPLÉMENTS AUX DEUX PREMIERS VOLUMES

A Mme Reclus, à Orthez.

Berlin..., avril 1851.

Chère mère,

Il faut que je me sois bien mal expliqué dans mes lettres précédentes pour que tu aies pu y voir que ma résolution est de devenir pasteur ; j'ai bien parlé d'études à continuer, de sciences à égratigner, mais ce n'est pas, chère mère, pour me vouer au saint ministère. Cette année d'intervalle dans mes études a mis un terme à toutes mes hésitations et je suis fermement décidé à ne suivre, dans cette conjoncture comme dans toutes les autres, que le cri de ma conscience. Je ne puis concevoir comment des professeurs assemblés, comment des fidèles même pourraient me conférer le droit de prêcher l'Evangile, et je n'accepterai jamais aucune espèce de consécration quelle qu'elle soit, car je n'y vois autre chose qu'un papisme déguisé et inco-

hérent. Pour moi, qui accepte la théorie de la liberté en tout et pour tout, comment pourrais-je admettre la domination de l'homme dans un cœur qui n'appartient qu'à Dieu seul ? Comment d'autres pécheurs auraient-ils le droit de délier ma langue et d'approcher la braise de mes lèvres ? Que l'homme pénétré d'amour et de foi aille dans les carrefours pour mener au festin splendide ceux qui vivent dans la boue et dans le mal, qu'il monte sur les toits pour crier que le royaume de Dieu est proche, qu'il ne laisse passer personne sans lui parler de Celui qui nous a aimés le premier, qu'il prie avec ses frères quand son cœur lui dit de le faire, tout cela est beau, et le bon Dieu bénira certainement celui qui le confesse envers et contre tous, en temps et hors de temps. Mais prendre d'abord un brevet de capacité chrétienne, puis demander un passeport d'amour et de foi soit aux professeurs, soit au consistoire, soit à l'église même, sous peine d'être contrebandier dans le domaine des cœurs, voilà qui me répugne par dessus tout et voilà ce que Dieu me donnera certainement la force de ne pas faire. J'avais longtemps bercé dans mon esprit le désir d'être pasteur, la seule vue d'une chaire me faisait palpiter, et j'ai été rarement plus heureux que ce jour où j'ai prêché à Montauban devant deux professeurs, mon frère et des bancs vides ; mais comme, après tout, la vie du pasteur ne doit pas s'enfermer entre les quatre planches de la chaire et comme il y a d'autres formalités à remplir que celle de sermonner les fidèles à temps égaux, j'ai résisté à tous mes petits désirs d'amour-propre et c'est pour cela que je dis maintenant : « Je ne veux, ni ne peux, ni ne dois être pasteur. »

Ne voyez pas là, chers parents, l'effet du doute ; si

je doutais, je me bornerais à hésiter ; c'est, au contraire, par suite de croyances positives et absolues que je me décide. Je crois que le jour est venu dans lequel doivent être abaissés tous ceux qui s'érigent au-dessus des autres en maîtres et en prophètes : le meilleur moyen d'évangéliser, ce n'est pas aujourd'hui de se cuirasser de diplômes et de monter sur des tabourets brevetés, mais c'est d'ouvrir tout simplement et tout bonnement son cœur devant ses amis, Grec chez les Grecs, paysan chez les paysans, païen chez les païens à la manière de saint Paul qui, de l'autel du Dieu inconnu, ramenait les Athéniens au Dieu que nous connaissons. On se méfie naturellement de celui qui tâche de faire tout rouler autour de son métier, et l'état de pasteur a beau être vécu et senti, il n'en est pas moins comme une machine fonctionnant avec régularité et quand l'enthousiasme manque, il faut que le devoir et des mots vides d'amour y suppléent. Un temps viendra où chaque homme sera son propre roi et son propre pasteur, où chacun offrira l'encens à Dieu dans le propre temple de son corps et de son âme. Alors Dieu seul s'élèvera au-dessus de nous et nous conduira. Entre les hommes il n'y aura plus que des rapports d'influence et d'amour ; chacun parlera à son frère des idées qui agitent sa tête, des sentiments qui traversent son cœur ; ces idées et ces sentiments pourront germer en un chacun, sans avoir revêtu un caractère d'officialité et sans avoir été brevetés par un homme ou par une réunion d'hommes, par un consistoire ou par un troupeau. Il n'y aura plus d'homme qui gouverne ou conduise d'autres hommes, mais chacun agira sur son voisin et prêchera la vérité qu'il sent et qu'il croit. Mais comment amener cet avenir si nous ne le

réalisons pas en nous-mêmes, si, non contents de rejeter tout roi et tout pasteur, nous ne protestons pas contre toute idée intérieure qui nous dirait de devenir nous-mêmes ce que nous blâmons. A Dieu ne plaise que je veuille en rien porter ma main plus haut que je ne dois et que je blâme mon père ! Il a agi avec Dieu : que Dieu le bénisse ; mais moi aussi, en refusant le ministère, j'agis avec Dieu : qu'il me bénisse encore ! Nous faisons des choses opposées, mais j'atteste Dieu que nous faisons bien tous deux.

Ne croyez pas, je le répète, que je sois agité par des doutes quelconques et qu'une certaine droiture de ma faiblesse me porte à refuser d'être pasteur. Non, car le bonheur ne saurait s'unir aux doutes, et maintenant, je suis heureux, je suis heureux bien que six cents heures (1) nous séparent, heureux, bien que j'entende médire de mes frères, de mes amis, de ma patrie, heureux, bien que je n'entende pas les doux sons de ma langue, bien que je vive pauvrement dans une ville riche et luxueuse, bien que l'ami manque à mon amour. Je sais en qui j'ai cru. Je connais Dieu qui m'aime comme un père aime son enfant ; il me soutient à tous les pas et je reconnais la tendre pression de sa main, et quand je pèche, c'est lui-même qui me le dit, et c'est lui qui me donne sans cesse l'amour que je lui rends. Il m'aime et il me rend témoignage qu'un jour nous nous retrouverons là où l'on ne pleure point. Oh ! si vous vouliez me tendre, vous, mon père et ma mère, une main de fraternité chrétienne, sans restriction, sans tristesse, sans réticence ! Si vous vouliez, malgré ce qui est pour vous l'évidence, croire à

(1) E. R. pensait-il déjà en allemand ? heure de marche = lieue.

mon égard de cette foi qui transporte les montagnes ! Ah ! quand les mondes périraient, je sais que mon Rédempteur est vivant et je le verrai au dernier jour ! Que l'Eternel vous bénisse de ses bénédictions éternelles !

Tu me fais d'autres questions, ma mère. Faut-il que j'y réponde ? Le commencement de ma lettre ne jette-t-il pas comme un voile sur tout ce qui peut suivre ? Le Seigneur nous ait en sa main ! Tu me demandes si j'espère vous voir avant deux, trois ans. Oui, j'espère, et je ne mets pas d'aussi longues barrières que vous à mes désirs : cent francs me suffiraient, d'ailleurs, pour aller jusqu'à Orthez.

Quant à de nouveaux détails sur l'Université, il me serait difficile de t'en donner. Tout y est parfaitement libre ; on peut assister aux cours ou non ; on peut y rester cinquante ans ou quinze jours. On peut se faire examiner ou non. Il suffit de payer 72 francs par semestre et, pour cette somme, on a le droit d'insulter la police et de ne pas payer ses dettes, passé un certain délai.

Tu me demandes quels sont mes élèves et si je les morigène. Tu vas en juger : Ce sont deux officiers, dont l'un, juif, est décoré du nom de Jonas, un médecin, un propriétaire, le rédacteur d'un journal démocratique et une comtesse entre deux âges, amie personnelle de l'impératrice de Russie. Tu vois que je ne puis pas morigéner.

Adieu. Soyez bénis.

Elisée Reclus.

N.-B. — J'ai reçu les chemises en question, il y a six mois. J'en remercie vivement Marie.

VOYAGE DANS LES ALPES (1860)

Il y eut deux excursions dans les Alpes, en 1860, pour l'établissement du guide Joanne. Dans la première, Elisée fut accompagné par E. Ardouin (voir page 208, volume Ier), et Elie vint se joindre à eux au bout de quelques jours. Dans la seconde, celle dont parlent les neuf lettres qui suivent, Elie et Elisée partirent ensemble, et Broca (Paul B., chirurgien. né à Sainte-Foy-la-Grande, cousin des Reclus), les rejoignit. C'est durant une ascension de ce voyage — et non dans la première excursion — les deux frères étant seuls avec un guide, qu'Elie se blessa à la main droite ; pendant une vingtaine d'années, il dut « tenir sa plume comme un poignard », ou à peu près.

A Mmes Elisée et Noémi Reclus.

Sans date (1860).

Chères nos femmes,

Arrivés à l'heure chez les Mancel (1) qui nous attendaient et avaient été quatre fois à la gare dans la

(1) Habitant Sens.

journée. Bon lit, bons souvenirs, bons baisers et serrements de mains, bonds des chiens qui reconnaissent des amis de leur maître et père, promenades délicieuses sur les bords de l'Yonne et de la Vanne, fruits excellents, air voluptueux, rien de toutes ces bonnes choses ne nous a manqué. Aussi nous a-t-il été impossible de partir à 10 heures du matin, nous n'avons pas même osé le proposer et nous préférons partir ce soir à 5 heures par un convoi qui nous transportera à Lyon en nous trimballant pendant toute la nuit. De cette manière nous nous dispenserons d'aller coucher à l'hôtel de l'Union, hôtel d'aristocrates. Quels bons amis que ces Mancel ! Figurez-vous que si nous avions eu le bon esprit d'insister, il y a quinze jours auprès de M. Mancel pour lui faire faire le voyage des Alpes, il nous eût certainement accompagnés. Si même il a terminé lundi une affaire importante, il viendra nous rejoindre à la Grave ou à Briançon. En tout cas, il nous a donné sa parole d'honneur que l'année prochaine il nous accompagnerait aux Pyrénées, et les dames Mancel comptent un peu pouvoir s'installer avec nous dans un village des montagnes. Si M. Mancel vient avec nous, ce sera pour vous une raison de plus d'être pleines de confiance, nous serons avec un homme grave, ayant 40 ans bien sonnés.

Chères femmes, notre voyage, vous le voyez, commence sous de très heureux auspices. Votre veuvage vous a-t-il semblé supportable ? Comment s'est passée cette première nuit ? Les larmes ont-elles coulé en trop grande abondance ? Les enfants ont-ils bien dormi ; la colique de Magali a-t-elle cédé devant la sollicitude des deux bonnes mamans ? Nous avons laissé avec vous tout notre amour, avons-nous laissé un peu de

notre force ? Reportez sur vous-mêmes cette énergie que nous vous laissons et soyez joyeuses parce qu'il est bon de l'être et que, par un magnétisme secret, votre tristesse nous empêcherait de jouir de notre voyage et nous ferait regretter notre départ. Soyez heureuses, nous ne pouvons être heureux que par vous.

Les vôtres,

ELIE, ELISÉE.

A Mmes Elie et Elisée Reclus.

1860.

Chères amies,

Nous avons différé notre réponse afin de passer au bureau de la poste, ouvert seulement à 8 heures du matin, et, en effet, nous avons trouvé votre bonne lettre, délicieuse par les nouvelles rassurantes qu'elle contient sur Magali et sur vous-mêmes. C'est bien, chères amies, continuez à rester courageuses, que l'une fortifie l'autre, que le lait de Clarisse coule toujours pur et sain, que Magali profite à vue d'œil en absorbant sa douce nourriture (1) et que bébé Paul, en voyant la maisonnée triste, ne regrette pas « *papa pati* ».

(1) Magali, née le 12 juin 1860.

Depuis la lettre que nous vous avons écrite de Saint-Pierre d'Entremont, nous avons fait deux passages de montagnes très intéressants, mais assez fatigants, surtout pour Broca, qui se comporte très bien, mais dont les pieds commencent à être en confiture. Les premiers jours, nous avons gravi une montagne calcaire aux escarpements à pic, et, plus d'une fois, nous avons été obligés de nous accrocher aux racines, aux touffes d'herbe et aux protubérances des rochers pour nous hisser dans des espèces de couloirs où les avalanches passent plus souvent que les hommes. Le second jour, nous avons dû franchir l'arête granitique qui sépare la vallée de l'Isère de celle de l'Arc : la montée était moins pénible et plus intéressante. Au sommet, dans les cirques pierreux creusés au pied du col, nous avons traversé de vastes champs de neige assez éblouissants pour que nous fussions obligés de regarder les havresacs les uns des autres. Au bord des neiges croissent des fleurs d'une intensité de couleur merveilleuse, augmentée encore par le contraste avec les neiges : ce sont des gentianes et des rhododendrons, des myosotis, des campanules, des véroniques et des pensées.....

Arrivés dans la vallée, nous espérions pouvoir prendre le train du chemin de fer jusqu'à Saint-Jean de Maurienne ; mais le pont avait été récemment emporté par les eaux ; un bateau ne pourrait se lancer au milieu des tourbillons de l'Arc : il nous fallut donc contempler tristement la station qui s'élevait à quelques centaines de mètres, de l'autre côté, et remonter le cours de l'Arc, dont les eaux toujours mugissantes répercutent leur voix dans les montagnes par un éternel écho : on croirait entendre un roulement de

tonnerre incessant. Enfin, après un bain fortifiant, dans les eaux glacées de l'Arc, nous sommes arrivés à Saint-Jean où nous avons trouvé bon souper, bon lit et ce matin excellente lettre. Nous partons maintenant pour la Grave, où nous trouverons, je pense, mêmes jouissances et même joie.

Vos hommes,

ELIE, ELISÉE.

A Mmes Elie et Elisée Reclus.

Sans date (1860).

Mes bien aimées,

Malgré notre entêtement connu, nos plans ne sont pas immuables et, quand nous sommes forcés de les modifier, nous tâchons de le faire dans le sens qui vous est le plus agréable. Aussi l'épuisement rapide de notre bourse commune nous ayant prouvé que le voyage de Gênes était impossible, aussi bien pour Elie que pour moi, nous avons changé nos plans et, tandis que je me dirigerai vers Nice, Elie, au lieu d'aller à marches forcées vers Gênes, la superbe, courra bien plus rapidement encore avec toute la vitesse de la vapeur vers sa femme bien aimée..... Nos courses de montagnes les

plus intéressantes sont terminées et, en outre, Elie s'est fait un assez grand mal à la main en tombant sur un tas de pierres, en sorte qu'il en a assez des montagnes pour le moment et tourne les yeux vers le *sweet home*..... Cependant, n'attendez pas Elie aussitôt après la réception de cette lettre, car le permis de circulation ne pourra lui être envoyé avant cinq à six jours et Elie sera condamné à faire pendant ce temps de petites promenades aux environs de Guillestre ou de Briançon.

Nous jouissons, depuis quelques jours, d'une température délicieuse. Il ne pleut plus, les nuages se déchirent en brouillards, qui s'enroulent comme des fumées autour des sommets des montagnes et par moments nous voilent le soleil, le vent souffle à peine assez pour mouvoir le feuillage des trembles et le seul bruit que nous entendions sans cesse est le fracas des torrents. Les montagnes de la Vallouise ne sont pas noires et nues comme celles de la Maurienne qu'Elie vous a décrites ; elles ont des formes gracieuses et arrondies, des sapins en chargent toutes les cimes de leur noire végétation, des champs entourés d'arbres fruitiers en bariolent les flancs ; de tous les côtés, on entrevoit des cascades apparaissant et disparaissant au milieu de la verdure : notre petite maisonnette, la plus propre du village, est ombragée de noyers et de cerisiers, et de petits canaux d'irrigation, aux eaux blanches comme le lait, murmurent dans le jardin. Quel charmant endroit à habiter quelque temps si l'on était avec vous. Ah ! vraiment, on n'a de jouissance qu'ensemble !..... C'est vous qui êtes notre vie, qui, seules, nous rendez la terre agréable en attendant l'avènement de la Liberté. Rien de ce que nous voyons n'est beau que parce que nous espérons vous en faire

part ; toute jouissance nous serait un poison si nous ne pouvions vous y convier mentalement.....

Après-demain nous aurons le bonheur de trouver des lettres de vous à Guillestre. Ecrivez aussitôt à Elie (*Cette*, poste restante) et à Elisée, Coni (Cuneo), Royaume Italien, poste restante. Vous avez le temps d'y écrire plusieurs lettres.

Un doux revoir, nos amies. Embrassez bien tendrement Lina Grimard.

Elie, Elisée.

A Mmes Elie et Elisée Reclus.

Sans date, 1860. Château-Dauphin, lundi soir.

Bien chers amies,

J'ai perdu un jour, mais vous ne m'en voudrez sûrement pas de ce retard, car il est dû à ma prudence. Hier, je voulais arriver à Château-Dauphin par le col de Valanti qui passe au pied même du Mont Viso, mais il m'a été impossible de trouver un guide. J'aurais bien pu, et mon instinct me disait de le faire, marcher droit à ce col que je voyais s'ouvrir largement devant moi. mais le grand éboulis de pierres, les vastes champs de neige qui remplissent l'échancrure du col, l'absence de

tout sentier et surtout les brouillards que je voyais s'élever processionnellement sur les flancs du Mont Viso, me firent hésiter. J'assemblai mentalement mon conseil de famille et d'amis, je demandai l'avis de Clarisse et celui de Noémi, celui de la sage Lina, du grave Edouard et du prudent Hickel. Ces voix furent unanimes : il fallut rebrousser chemin et se diriger sur un col où il y avait du moins un sentier. En effet, j'obliquai à gauche pour gravir, au nord du Viso, le col de la Traversette. Le temps était splendide. Sur la France il n'y avait pas un seul nuage, un vent très fort qui s'engouffrait dans la vallée me poussait devant lui et me soulevait jusqu'à travers les pierres et les neiges. Je me réjouissais déjà de la vue magnifique que, du haut du col, j'aurais sur les vallées et la plaine de l'Italie. Quand j'arrivai sur le col, je me trouvai tout à coup comme dans la fumée d'une fournaise. Un brouillard chaud et lourd enveloppait montagnes et plaines. La masse pesante, arrêtée par le vent qui venait du côté de la France, tourbillonnait au-dessus de ma tête en légers flocons qui s'évanouissaient lentement dans l'air. C'était dans cette fournaise ouverte à mes pieds qu'il fallait descendre. Heureusement que le sentier était bien tracé, et toutes les fois qu'il y avait doute dans mon esprit sur la bonne direction à suivre, je m'asseyais sur quelque bloc et, fidèle à ma résolution de prudence extrême, j'attendais qu'une déchirure du brouillard me permît d'entrevoir plus bas les contours du sentier. Ainsi je suis descendu à Pian Melzè, puis au bord du Pô, là où Elie et moi avions évoqué le dieu des fleuves, et enfin à Crissolo, où l'hôtesse

(1) Lina et Edouard, époux Grimard.

m'a parfaitement reconnu et m'a demandé des nouvelles de mon frère. Aujourd'hui, pourvu d'un guide excellent, malgré la pluie et le brouillard, traversé le col de San Chiaffredo, qui passe aussi à côté du Mont Viso au-dessus des escarpements tournés vers l'Est, et je suis arrivé à Château-Dauphin sans encombre. Vous voyez que votre ami est prudent.....

Enfin, j'en ai fini avec les cols de 3.000 mètres de hauteur. Maintenant je n'aurai plus à gravir que des élévations beaucoup plus modestes et j'en suis content pour vous, car cela vous rassure sans doute.....

.....Le vôtre.

A Elie, à Mmes Elie et Elisée Reclus.

Sans date (1860).

Saint-Véran, samedi matin.

Chers amis,

Je suppose qu'Elie et Noémi sont déjà réunis à Sainte-Foy : c'est donc à vous tous que je m'adresse. Ce soir, je serai à l'hospice du col Agnet, et les jours suivants, j'errerai dans les vals italiens : val Maira, val Grana, que sais-je ? et il sera parfaitement inutile que je vous écrive des lettres qui ne vous arriveraient que dans quinze jours, si même elles arrivaient.

J'ai quitté aujourd'hui Broca définitivement. Il ne pouvait plus me suivre : son pied ne guérissait pas et, pour le passage des cols, il était souvent obligé de descendre de mulet et de franchir à pied les escarpements les plus raides, ce qui le faisait beaucoup souffrir. Aussi lui ai-je conseillé de prendre un itinéraire plus commode que le mien et pour lui bien plus intéressant. [Il ira par le] Queyras dans les vallées vaudoises [visitera] Turin, se rendra par le chemin de fer à Gênes, puis de Gênes, par le bord de la mer, à la Spezzia, reviendra à Coni par Asti et descendra sur Menton par le col de Tende ; de Menton à Nice, il verra la plus belle partie de la Corniche. Puis à son retour en France, il passera à Hyères, Marseille, Roquefavour, Nîmes, le Pont du Gard, Aigues-Mortes. Vous voyez que je lui ai tracé l'itinéraire le plus convenable et le plus agréable, J'espère qu'il s'en trouvera très bien et moi aussi.

Je suis à Saint-Véran dans un nid de méthodistes. L'aubergiste, Mme Tine, a dû chercher pendant une heure, dans tout le village, avant de pouvoir trouver du pain blanc et deux œufs... Mais, dès mon arrivée, elle a mis devant moi nombre de traités religieux et l'*Evangéliste* (journal du méthodisme français). Dans ce journal, j'ai appris plusieurs choses intéressantes, entre autres que la secte compte en France 1.600 adhérents ayant à eux seuls 150 lieux de culte et 96 pasteurs, évidemment soudoyés par l'or d'Albion. Saint-Véran compte à lui seul plus de la vingtième partie des méthodistes français. Certainement le séjour dans ce village — le plus haut perché de France, puisqu'il est à plus de 6.000 pieds de hauteur — porte à la contemplation mystique. Quand on voit tant de plaines à ses pieds et qu'on est si rapproché du dôme azuré, on doit

se sentir pris d'un vertige d'infini et se sentir, sinon Dieu, du moins divin. Pendant les neuf longs mois d'[hiver, on peut] suffisamment rouler dans sa tête des idées de perfection angélique.

Ici le système des fruitières est en pleine activité, et c'est à la femme de l'aubergiste qu'on en doit l'introduction. M. Tine, l'aubergiste et le pasteur méthodiste du lieu, est en même temps l'homme le plus riche du canton. Il s'est marié avec une servante sans fortune qui avait su faire prospérer l'industrie des fruitières dans plusieurs communes avoisinantes. Aussitôt après son mariage, elle a organisé ici de nouvelles fruitières. Il est sans exemple, dit-elle, qu'il y ait eu la moindre dispute entre les associés. C'est une brave femme bien naïve et très dévouée.....

Au revoir, mes tendres amis, Clarisse et Noémi, Julie et grand-mère.....

Votre

ELISÉE.

A Mmes Elie et Elisée Reclus.

Vinadio, mercredi soir. (Sans date, 1860).

Mes très chères amies,

Je commence presque à devenir mélancolique. Quand j'arrive le soir dans quelque bourgade et que

j'entre dans ma chambre solitaire et sordide, je regrette bien des choses..... Les chaînes de montagnes se déroulent cime après cime, les unes blanches de neige, les autres vertes de mélèzes, mais aucune ne me rapproche de vous ; partout où je vais, je suis toujours un étranger, un homme qu'on peut écouter avec plaisir, auquel on rend volontiers de petits services, mais un homme qu'on n'aime pas.

Ce qui me rend le plus triste parfois, ce n'est pas tant l'éloignement que l'incertitude dans laquelle je suis à votre égard. Je n'ai pas encore reçu de vos nouvelles depuis l'époque de la grande confection des robes et des chapeaux. Etes-vous allées à Poitiers ? Magali et vous-mêmes avez-vous bien supporté le voyage ? Aucun incident fâcheux n'est-il survenu ? Elie a-t-il bien opéré son retour. N'a-t-il pas été inquiété en route pour son passeport ? car il a mon chiffon et certains gendarmes soupçonneux peuvent avoir des yeux de lynx. Sa main guérit-elle à souhait ? Toutes questions que je me pose constamment et auxquelles je ne réponds pas toujours avec confiance. A mesure que j'avance vers ce malheureux Coni, mon impatience augmente et j'ai déjà eu la précaution de payer ma place au *vetturino* qui doit m'emporter vers la poste aux lettres de Coni.....

Quand le temps est mauvais, qu'il pleut, grêle ou vente, je ne me plains pas : il me semble que, par une espèce de compensation, vous devez être bien chaudement établis sous les arbres de la promenade à Sainte-Foy ou sur le pré de Saint-Philippe. Et puis, pour me garantir du mauvais temps, il faut que je travaille et que je m'ingénie. Je suis encore un homme utile et ma tristesse est un peu dissipée. Mais quand la température

est délicieuse comme aujourd'hui, quand le soleil dore la cime des montagnes et que je suis voluptueusement étendu dans les hautes herbes sur le bord du torrent, alors surtout je sens ma solitude complète. Ce soir, pour ajouter le ridicule à ma triste position de voyageur solitaire, il m'est arrivé ce qui arrive à tous ceux qui se promènent dans le voisinage des forts ou citadelles. Deux carabiniers, cachés derrière une raveline, demi-lune ou contrescarpe — j'ignore — m'ont vu écrivant ou dessinant : de là, poursuite, attroupement, injonction majestueuse de délivrer le passeport...

A revoir, bien aimés.

Votre

ELISÉE.

A Mmes Elie et Elisée Reclus.

Coni, vendredi soir. (Sans date 1860).

. . . .

Depuis que j'ai reçu ta lettre, chère Clarisse, c'est-à-dire depuis une demi-heure, je me suis permis d'admirer ce délicieux pays et de faire des plans de colonisation. Figurez-vous une ville bâtie sur une terrasse à la rencontre de deux fleuves, entourée de promenades, de jardins et de vergers. A ses pieds, des eaux

bleues, une plaine toute d'or et d'émeraude, tant les champs de blé sont jaunes et tant les mûriers et les prairies sont verts : d'un côté, les Alpes aux pics bleuâtres ; de l'autre, les Apennins aux cimes rondes, couvertes de châtaigniers, et, vers l'autre extrémité de l'horizon, formant l'immense triangle de la plaine, la ligne vaporeuse des montagnes d'Asti. L'air voluptueux a cependant quelque chose de plus frais et de plus élastique que celui des molles plaines du Midi : on sent qu'il vient de passer sur les neiges. Ce matin, j'ai été voir le val Pesio, le plus délicieux nid d'amoureux qu'on puisse rêver. Ah ! quand l'Italie sera-t-elle libre, — et nous aussi !

Mardi dernier, cent volontaires sont partis de Coni pour aller rejoindre Garibaldi. Les jeunes gens quittent la maison maternelle, les collégiens s'évadent du collège, les bambins de quatorze ans vont faire l'école buissonnière en Sicile. On ne voit plus dans les rues d'autres jeunes gens que les bersaglieri. Quant aux prêtres, ils sont mâtés : ils se disent tous libéraux et en public plaignent le pauvre papa Pio Nono. Hier, j'ai vu de bons types de prêtres italiens, mais je n'étais pas en veine de les décrire. A plus tard.

Ainsi, de mardi à jeudi, écrivez à Digne, de jeudi à vendredi à Aix, plus tard à Montauban.

A vous, le vôtre,

ELISÉE.

A Mmes Elie et Elisée Reclus.

Nice, 12 ou 13 août 1860.

Enfin le cap des Tempêtes est passé et vous savez ce qui est arrivé. Je redoutais beaucoup, chère Noémi, le moment de ta réunion avec Elie, mais il est peut-être heureux qu'avec ton esprit de divination ordinaire, tu aies souffert d'avance : le coup a été moins fort qu'il ne l'eût été si tu t'étais laissée constamment bercer par de douces pensées. Cet accident, la plus douloureuse épreuve que nous ayons eue dans notre communauté depuis que j'en fais partie, cessera graduellement, avec les progrès de la convalescence, d'être le sujet continuel de nos préoccupations, et le jour viendra où il ne sera plus pour nous une réalité, mais seulement un affreux cauchemar, une chose de la nuit. Comment Paul a-t-il accueilli son père ? A-t-il remarqué le changement qui s'était opéré ? Y a-t-il eu dans sa tendresse un mélange d'étonnement douloureux, ou bien avait-il déjà commencé à oublier ?

J'ai trouvé vos deux lettres à Nice, et mon cœur a été soulagé d'un bien grand poids quand j'ai su que le voyage avait été relativement assez heureux.....

J'ai éprouvé un véritable regret en passant la frontière pour rentrer en France. Dans ces quatre ou cinq jours de visite, je m'étais si bien fait à la belle Italie, à son air si pur, à ses eaux courantes, à son horizon de montagnes et surtout à sa liberté, à son enthousiasme

révolutionnaire. De la seule ville de Coni, ville grande comme Périgueux, il est parti, les mardi, mercredi et jeudi de la semaine dernière, 164 jeunes gens ou garçons, dont au moins plus de la moitié partaient avec le consentement et les vœux de leur mère. Les jeunes rustres occupés à faire sécher de la bouse de vache parlent avec le même enthousiasme de la libération de la Sicile que les habitants des villes, lecteurs de journaux : tous ceux qui sont capables de porter un fusil se réjouissent à la pensée qu'ils le porteront l'année prochaine et qu'ils joueront sur les champs de bataille de la Vénétie le jeu de dés qui décidera de leur mort ou de leur vie, de l'esclavage de l'Italie ou de la régénération du monde. Je me rappellerai toujours avec émotion la dernière soirée que j'ai passée en Italie : j'étais sur le siège d'une voiture à côté du cocher. Celui-ci, emporté par son patriotisme, avait oublié ses chevaux et ses rènes : debout sur le siège il me déclamait, avec une merveilleuse éloquence, le discours de Victor Hugo sur la descente en Sicile, sur le droit et la force. Depuis le commencemeent jusqu'à la fin du discours, il s'était approprié phrases et pensées. Je préfère mon cocher aux gondoliers de Venise qui récitaient, dit-on, les vers du Tasse. La délivrance de la Sicile me semble un fait plus important que la délivrance de Jérusalem.

Le lendemain matin, quand je partais des bains de Valdieri pour passer le col de la frontière, le roi Emmanuel en partait aussi, se dirigeant sur Turin. Son départ ne ressemblait guère aux voyages de Badingue. Avec sa figure de gros pilier de café provençal, son chapeau à la Garibaldi tout bosselé, son mauvais paletot gris, il n'a aucunement l'air de viser au majes-

tueux : il a dans sa voiture le plus cocasse estafier qu'on puisse imaginer : un individu qui n'est que bottes par en bas, moustaches par en haut. Avec cela, un certain air de Polichinelle. On se demande, en voyant cet étrange personnage, où il faut l'accrocher à la muraille, par ses crocs de moustache ou par ses éperons. Devant la voiture royale, roulait une espèce de charrette, dans laquelle on avait emballé, attaché, ficelé, par des bouts de corde, des lanières de cuir, des chiffons, un tas de paquets qui semblaient vieilles hardes : deux espèces de Bohémiens, fumant des brûle-gueule, étaient juchés sur ces loques : on eût dit un équipage imaginé par Callot ; d'un côté, des chasseurs de chamois assez dépenaillés faisaient un dernier salut à leur gros ami, le royal chasseur ; de l'autre côté, une dizaine d'invalides de San Martino, venus aux bains pour guérir leurs blessures, agitaient leurs képis et leurs chapeaux. Aucun déploiement militaire : pas le moindre cent gardes ou dix gardes. J'avoue, à ma honte peut-être, qu'en voyant passer cet excommunié du pape, cet ennemi de l'Autriche, ce trahi de Villafranca, ce gros chasseur d'hommes dont le nom est devenu le mot d'ordre de toute l'Italie, j'ai cru devoir à l'Italie elle-même de bourdonner aussi mon *Evviva*. L'homme n'est pas grand'chose, mais les Italiens en ont fait un principe. Par esprit de corps révolutionnaire, j'ai fait comme eux.

Dans la première vallée annexée où je suis descendu, tout le monde est crétin : ordinairement, les femmes seules jouissent du privilège des goîtres ; mais, dans la vallée de la Vésubia, les hommes ont aussi l'avantage de posséder ce gracieux appendice. Il m'est arrivé de rencontrer plus de cinquante personnes, sans oser

parler à une seule, tant ces gens-là m'inspiraient d'horreur. Ce sont là les citoyens qui ont voté avec tant d'enthousiasme pour l'annexion à la France. J'ai vu de ces crétins dont la figure ressemblait à un bout de chandelle de suif tout charbonneux. Salut, ô mes concitoyens ! Quant aux paysans sensés, ils sont, je crois, assez contents de l'annexion, parce que maintenant ils sont sûrs de vendre leurs fromages ; ils n'ont plus de droits à payer pour les porter en France. Telle est la raison principale — sans compter l'habileté de M. Piétri — de la presque unanimité du vote.

Cependant, ils sont bien mécontents des gendarmes et il y a de quoi. Ces Messieurs, débarquant dans un pays où on ne parle pas leur noble langue française, font du zèle pour tuer le temps. Ils font des procès-verbaux à tout le monde et à propos de tout. Les Nizzards en sont tout ahuris et regrettent beaucoup les honnêtes carabiniers d'il y a six mois. Intenter des procès-verbaux est devenu un métier et, récemment, un chevalier d'industrie, enhardi par l'exemple de tous les agents nouveau-venus, s'est donné le titre de commissaire impérial et a parcouru toutes les campagnes, se faisant accompagner par les gendarmes, héberger par les maires et punissant les contraventions par de fortes amendes à son profit. Il a exercé ce métier pendant plus d'un mois avant que les bons crétins de la vallée aient reconnu qu'ils étaient dupés par un faux commissaire.

Vous concevez que ces gendarmes m'ennuient fort, d'autant plus que mon passeport est celui d'Elie. Quand je rencontre ces messieurs, il se passe toujours une bonne scène de comédie : « Vous êtes voyageur, Monsieur. — Oui, Monsieur. — Et vous avez sans

doute un passeport ? — Oui, Monsieur. — Montrez-le moi, s'il vous plaît. » Je tends mon chiffon, tout en ayant soin de monter sur une pierre pour dominer le gendarme de toute ma hauteur. Le gendarme lit consciencieusement la paperasse et arrive enfin au signalement : « Un mètre 73, mais vous n'avez pas cette taille. — Quand on m'a donné mon passeport, j'étais par hasard monté sur une marche d'estrade — Yeux châtains, et vos yeux sont bleus ! — Il fait si noir à la Préfecture de police : on n'a pas bien vu. — Enfin, dit le gendarme, heureux de faire un coupable, où donc est votre cicatrice au front ? » Alors, je me découvre majestueusement, et, d'un geste, j'indique ma petite cicatrice. Le gendarme est atterré. Mon identité est prouvée, je suis incontestablement mon frère. Voilà l'utilité des passeports. Cependant, vous comprenez que ces scènes de comédie sont, pour moi, très ennuyeuses.

J'approche de la fin de mon voyage. Maintenant je n'irai plus guère qu'en voiture et en wagon. Déjà, j'ai l'audace de me payer des voitures particulières, car, à aucun prix, je ne veux marcher à pied sur les grandes routes.

A vous tous, tous mes amis, mes nombreux amis,

Votre

ELISÉE.

A Mme Clarisse Reclus.

Béziers, dimanche soir. (Sans date 1860).

Une foule immense encombre les rues et les places. Il y a quelques instants, lorsque je suis arrivé, tout était désert et silencieux, mais à la tombée de la nuit, les rues se sont animées tout à coup et des groupes innombrables sont comme sortis de tous les pavés. Pour employer utilement mes loisirs, je me suis mêlé à la cohue des promeneurs et j'ai glané çà et là quelques études de mœurs et de caractères. Je suivais de préférence les couples amoureux : je cherchais à démêler dans les regards et les sourires ce qu'il y avait de vrai et ce qui était faux, l'amour sincère et l'imposture..... Cependant, je ne suivais pas seulement ceux qui marchaient deux à deux..... je m'arrêtais aussi devant les bébés et nourrissons. J'en ai rencontré qui avaient, comme Magali, ce petit regard étonné d'une souris effarouchée, d'autres m'ont semblé avoir une lointaine ressemblance avec Paul. Hier, j'ai fait plusieurs lieues, de Gréaulx à Aix, à côté d'une dame dont le petit bébé qu'elle tenait dans ses bras était né le même jour et à la même heure que Magali ; j'ai essayé en contemplant ce petit bébé, de me faire une idée du petit être chéri qui déjà est restée éloignée de son père pendant la moitié de son commencement de vie. Il est vrai, me diras-tu fièrement, que je ne puis être d'aucune utilité pour l'éducation actuelle de cette enfant.

Je n'ai pas ce magnétisme souverain de la mère ; je ne suis que simple spectateur du mélange qui s'opère entre vos deux vies, la tienne et la sienne.

As-tu lu et médité, chère amie, la proclamation de Garibaldi aux femmes siciliennes ? Si tu ne l'as pas encore fait, procure-toi à tout prix cette proclamation. lis-la, apprends-la par cœur, imprègne-t-en, fais-la pénétrer jusqu'au fond de ton âme. C'est en agissant sur les femmes qu'on fait une génération de héros ou d'idiots, qu'on modifie la société à son gré pour le bien ou pour le mal. Car ce sont les femmes, les créatrices qui modèlent les enfants, qui leur donnent le sang et la vie. Lis, relis l'histoire de la Cairoli et, qu'en buvant ton lait, Magali boive en même temps l'héroïsme et l'amour des grandes choses. D'après moi, cette proclamation de Garibaldi peut être pour l'éducation de Magali chose plus importante que toutes les soupes et les biscottes du monde. Je ne puis lire ou relire ces paroles sans que les larmes me gagnent. A ce propos, avez-vous des nouvelles de Kergomard. (1) Il serait peut-être encore temps de m'écrire une dernière lettre à Montauban pour me faire savoir s'il a eu la chance de combattre ou de vaincre sans blessure.

Demain je me retrouverai en pays de pataches et de carrioles : aussi ne t'écrirai-je pas de ces régions où le service de la poste se fait sans doute assez mal ; j'attendrai de me retrouver sur une ligne de chemin de fer, à Montauban, où vos bonnes lettres m'attendent...

ELISÉE.

(1) Jules Kergomard, futur cousin des Reclus par son mariage avec Mlle Pauline Reclus, avait rejoint les « Mille » de Garibaldi.

VOYAGE DANS LES PYRÉNÉES (1861)

A Mme Clarisse Reclus.

Toulouse.

Très aimée Clarisse,

Le voyage a très bien commencé, s'il est permis de parler ainsi lorsqu'on vient de quitter sa femme tant chérie ! Assis dans le coupé de la carriole, aspirant l'air frais du soir, voyant se succéder les près, les bois, les champs, gravissant les collines, descendant au fond des vallées, j'aurais pu me croire heureux si je n'avais encore sous les yeux ce tableau de ma Clarisse tenant sa Magali dans ses bras et tournant vers moi son beau regard terni par les larmes. Ce tableau, je le vois encore, je vois aussi sa sœur (1) bien-aimée et sa toque à l'aigrette blanche et son petit voile coquet et son charmant visage. Que de fois je reverrai pendant mes longues journées de voyage se dresser devant moi le groupe de vos trois aimables figures !

Nous avons joui de la température la plus favorable. A Duras, nous avons passé notre soirée sur la terrasse du château regardant le coucher du soleil et

(1) Mlle Julie Briand, plus tard Mme Casse.

la belle vallée du Dropt avec ses vignes, ses bois, ses peupliers. Le lendemain, nous étions déjà en route à 5 heures du matin. Douze heures à peine s'étaient écoulées depuis que je t'avais quittée, mais ces douze heures me semblaient si longues que je préférais déjà penser aux joies du retour que me reporter à celles des dernières heures passées à côté l'un de l'autre.....

A Montauban, j'ai revu d'anciennes amies qui m'ont questionné avec beaucoup d'insistance et d'intérêt sur toi, Magali, le cher Elie. Manau n'était pas chez lui. Peut-être lors de mon second voyage à Montauban, serai-je plus heureux.

Nous sommes arrivés à Toulouse de très bonne heure et nous avons eu le temps d'explorer le Musée qui est vraiment curieux et peut-être le plus beau de France pour certaines antiquités romaines. Au sortir du Musée, nous avons flâné sur les bords de la Garonne, regardant les nageurs, les bateliers, les pêcheurs à la ligne, puis contemplant le magnifique horizon des îlots boisés des Pyrénées bleuâtres. C'était une de ces soirées qu'on regrette bien de passer seul.....

Demain matin, nous partons pour Saint-Gaudens et Montrejeau. Ne crains pas pour notre vie animale : à Toulouse, nous avons eu l'audace de nous installer dans l'hôtel le plus confortable et croirais-tu qu'on nous a servi un dîner somptueux avec premier et deuxième services, avec glaces et dessert. J'en étais humilié, et je le suis encore, cependant nous avons une excuse toute prête pour justifier notre manque de vergogne démocratique : Toulouse est renommée pour ses puces et ses punaises. En choisissant l'hôtel de la plus superbe apparence, nous espérions pouvoir échapper à ce fléau des voyageurs ; mais hélas ! pendant que je

t'écris, je sens les maudits insectes me grimper aux jambes, de temps en temps je quitte la plume pour me gratter avec frénésie et parfois il me semble apercevoir quelques points noirs mobiles sur mes draps blancs. Aussi la fiole et le soufflet d'insecticide vont faire leur œuvre. A moi, sylphes ailés qui dormiez autrefois dans le calice des marguerites et que le magicien Vicat a cachetés dans ses fioles, de même que Salomon scellait les génies dans ses urnes sacrées, accourez à moi. mettez en fuite la hideuse cavalerie des puces et la non moins horrible infanterie des punaises.

A toi, aux amis et à la justice !

ELISÉE.

Jusqu'au 10, Bagnères-de-Bigorre (poste restante).

A Mme Clarisse Elisée Reclus, à Sainte-Foy-la-Grande.

Tarascon, jeudi soir. (Sans date.)

Très grande amie,

Je continue à me diriger à marches forcées vers Goy qui s'enfuit avec la plus grande célérité. Arrivé à Tarascon, il m'écrit de l'y attraper, puis il s'échappe et va m'attendre ailleurs. Nous allons jouer ainsi aux quatre coins dans les montagnes ; mais je mettrai tant de bonne volonté dans ma poursuite que j'espère bien

ne pouvoir manquer le brave homme : c'est un si grand bonheur d'avoir un ami au milieu de ces formidables montagnes, que je serais vraiment coupable de négliger tous les moyens possibles pour retrouver le compagnon en perspective. Aujourd'hui, j'ai mis tant de zèle dans ma course que je n'ai pas eu le temps de manger plus d'une fois, et encore pendant qu'on donnait de l'avoine à mon mulet. Maintenant, en me couchant, je me fais faire un peu de thé.

J'ai vu beaucoup de belles choses depuis ma dernière lettre, mais je les ai vues si vite que je n'ai pas encore eu le temps de les classer dans ma tête. C'est à peine voir que de voir si rapidement et comme à vol d'oiseau : les tableaux trop pressés ne peuvent tenir à la fois dans les cases du souvenir ; ils finissent par se mêler et s'effacer les uns des autres. Combien, au contraire, on se rappelle facilement les paysages qu'on a contemplés lentement, longuement, en compagnie d'une personne aimée. Quand on revoit ces paysages, chaque pierre, chaque arbre vous parle d'un moment chéri..... Dans ce chemin creux, nous nous sommes arrêtés pour causer avec un brave homme ; sur ce promontoire, nous nous sommes assis pour suivre le vol des nuages et celui des oiseaux. Alors chaque souvenir est à la fois un souvenir de l'esprit et du cœur.....

Salut, ma chérie, je t'embrasse.

Ton

ÉLISÉE.

Je me souviens aussi des amis. Continue à écrire à Perpignan jusqu'au 3 septembre, puis à Pamiers (Ariège).

A Mme Clarisse Elisée Reclus.

Los Escaldas, dimanche matin.

. . . .

J'ai enfin retrouvé le fugitif, dormant dans une auberge, au fond d'une gorge que visitent les aigles, les isards et les contrebandiers. Nous avons été bien heureux de nous voir, mais après les premières effusions de l'amitié, nous avons bien vite pensé aux absentes : en chœur, nous avons répété qu'il est triste de voyager en se séparant de la meilleure partie de soi-même, que le logis familial a des charmes à nul autre pareil et qu'un séjour en famille dans quelque frais vallon des Pyrénées serait le comble du bonheur.

Pour rattraper Goy, j'ai fait une assez longue course de laquelle je suis sorti à mon honneur. J'ai marché, marché toute la journée, me donnant seulement vingt minutes de répit pour manger un morceau de pain et de fromage ; puis parvenus dans un endroit où le guide s'est trouvé au bout de son latin, nous nous sommes dirigés vers quelques granges : nous avons demandé des indications pour continuer notre route et des allumettes pour faire du feu si nous nous trouvions obligés de coucher sous un rocher. Mais nous avons eu de la chance de ne pas nous écarter un seul instant de la direction à suivre, et une heure après la tombée de la nuit, nous frappions enfin à la porte de l'auberge où dormait Goy. Le guide qui avait porté

mon havresac et les provisions pendant toute la journée, était rendu, n'en pouvait plus.

Le lendemain, Goy et moi, nous avons pris notre temps. Partis à 10 heures, nous avons flâné au travers des pâturages le long des ruisseaux gazouilleurs sous l'ombrage des aulnes et des trembles. Goy m'a fait admirer de charmantes fleurs, je me suis plongé dans l'eau pure du ruisseau sous la puissante chute d'une cascade ; puis, toujours flânant, nous sommes arrivés au coucher du soleil, dans le plus charmant logis qui se puisse rêver. La maison est entourée d'arbres, platanes, frênes, sycomores à nos pieds s'étend un immense amphithéâtre de vallons boisés ; plus loin, c'est une plaine, large, vaste, fertile, dominée par de grandes montagnes aux contours onduleux : ce sont les sommets d'Espagne, que le soleil éclaire le soir et le matin de ses plus tendres regards. Longtemps, accoudés à la fenêtre, nous avons laissé nos regards errer sur l'immense horizon, nous l'avons vu s'effacer ligne après ligne dans l'obscurité de la nuit et quand tout le paysage a été voilé par les ténèbres, quand la vallée ne nous portait plus que par le bruissement de ses eaux courantes et, le frémissement de son feuillage, alors nous avons tourné le regard vers les étoiles et vers l'azur profond et, à voix basse, nous avons parlé des joies de la famille. L'heure du sommeil est venue et j'ai fait des rêves délicieux.

. . . .

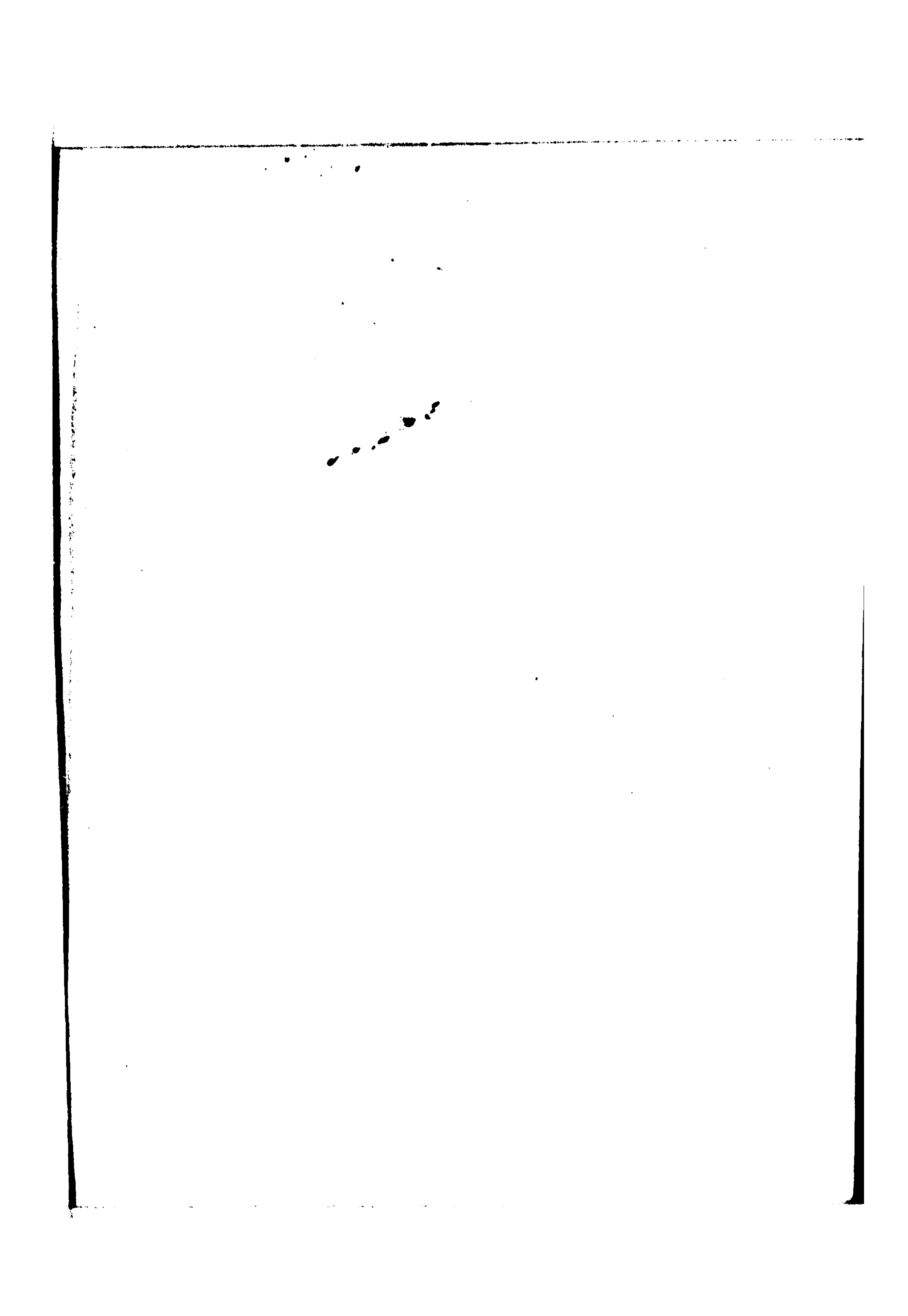
ELISÉE.

Conférence 18.

Les fleuves jumeaux : Tigre et l'Euphrate.

Nous avons plusieurs fois parlé des deux grands fleuves qui naissent dans l'anti-Taurus et le Taurus arméniens et dont l'histoire se confond avec celle des grandes nations de la Mésopotamie. Ces deux fleuves, le Tigre, c'est-à-dire le "Rapide" [la Flèche] et le [illegible] ou le "Cours d'eau", le "Courant" par excellence, reproduisent un type géographique des "fleuves jumeaux" qui avaient tellement frappé le grand géographe Carl Ritter, comme une des caractéristiques du continent d'Asie : le Hoang-ho et le Yang-tse-kiang ; le Brahmapoutra et la Ganga, l'Indus et ~~[illegible]~~ le Satledj entre autres exemples fameux.

Des fleuves jumeaux, le Tigre et l'Euphrate, quel est le plus important ? A cette question, il ~~doit~~ semble ~~[illegible]~~ naturel de répondre immédiatement que le grand fleuve est l'Euphrate, car il est



A Mme Clarisse Elisée Reclus, à Sainte-Foy-la-Grande.

Perpignan, 4 septembre (1861).

Très chère amie,

J'ai reçu tes deux lettres et en même temps celle d'Elie. Avec quelle joie, je ne saurais le dire, mais tu sauras le penser. Votre petite histoire de chaque jour, malgré son peu de diversité et la rareté des incidents m'intéresse bien plus que ne le feraient de longs récits. Je vous suis dans vos courses, à Mézières, aux Petities, au Touron, je vois la petite Magali marchant triomphalement à travers les ronces et les pierres, pour faire honneur à son père qui chemine au milieu des rochers des montagnes. Quel charmant intérieur vous me faites : il n'y manque vraiment qu'un seul individu, et j'ai l'arrogance naïve de dire que cet individu, c'est moi. Vers le 15, ainsi qu'il est convenu, cet individu va demander à son tour sa part de ce bonheur domestique : l'accueillerez-vous avec joie ?

Goy va bientôt revenir sur ses pas, attiré par l'aimant de sa famille. Nous ne devons passer ensemble que cette journée qui se terminera par une excursion en tartane sur les eaux bleues de la Méditerranée et par des plongeons dans la crique de Banyuls. Le temps est beau, quelques nuages seulement pèsent sur les hautes cimes des Pyrénées lointaines ; un soleil d'or fait vibrer ses rayons sur la mer tranquille : c'est vrai-

ment une joie de vivre par un pareil jour. Que serait-ce donc si nous n'étions de pauvres célibataires traînant en tout pays leur demi-existence ?

Hier, après nous être séparés pendant trois jours, Goy et moi nous nous sommes rencontrés au pied du Canigou. Cette montagne, que j'avais vue autrefois de plus loin, nous a vivement impressionnés par sa magnifique grandeur : c'est peut-être la plus belle cime des Pyrénées. Complètement isolée et ne se rattachant à la grande chaîne que par des arêtes secondaires, elle trône majestueusement sur l'immense étendue. A ses pieds s'étend la plaine brûlée, poussiéreuse, parsemée d'arbres grisâtres, puis viennent quelques croupes herbeuses qui servent de piédestal au géant : il s'appuie sur d'énormes remparts comme un chêne ancré sur d'énormes racines ; sa masse coupée de ravins bleuâtres se redresse de terrasse en terrasse et se termine enfin par une triple pointe perdue dans les vapeurs du lointain. D'énormes nuages s'enroulent comme des fumées au-dessus de la cime et semblent vouloir continuer jusque dans le ciel l'immense édifice de la montagne.

Demain après avoir dit adieu à mon excellent et bien affectionné compagnon de voyage, je pense entrer en Espagne où je cheminerai, soit en chariot, soit à pied, soit à mulet, vers la République d'Andorre où j'ai déjà pénétré par une autre extrémité. Si le temps est propice, je tâcherai de gravir la haute montagne du Montcalm, puis me confiant aux diligences et aux convois de chemins de fer, je me dirigerai vers vous. Mais, avant de jouir du bonheur de te revoir, rappelle-toi que j'aurai celui de trouver tes lettres à Pamiers (Ariège).

...Donne à tous mes amis un énergique serrement de main.

Ton

ELISÉE.

Comme je vais en Espagne maintenant, ne compte sur aucune lettre de moi pendant plusieurs jours (1).

A Mme Elisée Reclus, à Sainte-Foy-la-Grande.

Barèges, vendredi soir. Sans date.

Ceci seulement pour donner signe de vie. J'ai beaucoup marché, j'ai beaucoup vu : glaciers, champs de neige, pics, vallons pierreux, vallées fertiles, forêts de hêtres et de sapins, mes yeux en sont encore fatigués. Mes pieds le sont aussi et j'attends avec impatience de pouvoir me reposer vingt-quatre heures à Bagnères-de-Bigorre. Je ne te raconterai probablement jamais tout mon voyage ; je ne te décrirai pas tous les beaux spectacles que j'ai admirés ; mais sache bien, chère amie, que j'ai associé ton souvenir à tout ce que j'ai vu de grand. Du haut de la montagne, quand nous voyions le brouillard remplir la vallée, semblable à un ciel renversé, je me disais : Oh ! pourquoi Clarisse n'est-

(1) Entre cette lettre et la suivante s'intercale celle du 5 septembre 1861, p. 211, vol. I.

elle pas à mes côtés ? Devant la cascade de Séculéjo, dont l'énorme masse tombe de mille pieds de haut dans un lac d'un admirable bleu, je me disais aussi : Oh ! que n'ai-je pas une main amie à presser dans la mienne. Au bord du lac glacé qu'entourent des champs de neige crevassés, j'étais triste de voir tout seul, et quand nous sommes arrivés au pied du pic Posets et que nous avons vu se dresser jusqu'au ciel son immense cirque de pâturages, je me suis encore demandé : Pourquoi donc suis-je seul ? Parfois cependant, je l'avoue, il m'arrive de me féliciter sournoisement de ton absence : c'est lorsque je traverse un champ de neige, ou que je saute de pierre en pierre ou chemine le long d'un pâturage. Tu sais que j'évite avec le soin marital toute espèce de danger ; mais tes yeux non accoutumés au spectacle des montagnes pourraient voir un péril là où il n'existe pas. C'est alors que je me dis : « Quelle chance que la bonne Clarisse ne me voie pas avec une longue vue de 100 lieues ! » D'ailleurs, j'ai déjà fait la course la plus difficile de tout le voyage : cela doit être pour toi un sujet de joie.

En revanche, quelque chose m'inquiète. Je tombe vraiment en lambeaux. Mes souliers sont ignoblement éculés, mes culottes sont trouées d'une manière honteuse, mon paletot rapé d'une façon déshonorante, si bien que je n'ose plus lever les yeux sur une dame et qu'à table je m'assieds gauchement comme un pauvre honteux. Juge de l'effet que produit mon apparition au milieu de tous ces élégants qui pullulent dans les villes de bains. Par pudeur, il faut que je me rafistole, je ne veux pas te faire honte.

Et maintenant, chère amie, permets à ton ami fatigué de s'enfuir dans le pays des rêves. Il est tard et,

depuis quatre jours je ne me suis arrêté que pour le sommeil et les repas.

. . . .

Ton

ELISÉE.

A Mme Clarisse Elisée Reclus.

Pauillac, samedi soir. (Sans date.)

...S'il m'avait été possible de t'écrire hier, je l'eusse fait ; mais j'étais dans un désert, au delà des bornes du monde civilisé, dans une solitude où la poste aux lettres n'existe pas encore, où l'encre est un liquide inconnu.

Pour y arriver, j'ai même failli avoir une aventure... Dans l'après-midi, j'avais traversé en barque l'étang d'Hourtin qui est une petite mer avec ses tempêtes et ses brisants, puis j'avais été visiter les deux phares qu'on achève de construire entre la mer et l'étang. Je m'attardai dans cette visite et quand je partis, il ne me restait plus que deux heures de jour. Je calculai qu'il me fallait à peu près ce temps pour atteindre un poste de douanes établi dans un vallon des dunes à une petite distance de la côte. Je partis en marchant d'un bon pas. Lorsque je pensai avoir suivi la plage de la mer jusqu'à la hauteur du poste, je gravis la dune qui s'élevait au bord de l'Océan et j'essayai de

fouiller l'horizon, mais à travers le crépuscule qui s'épaississait sans cesse, je ne pus distinguer ni cabane ni maison. Croyant n'avoir pas encore marché pendant assez longtemps, je me mis en route à travers les sables que les vagues venaient mouiller en déferlant, puis de temps en temps, je montais, comme le petit Poucet. sur les dunes les plus escarpées afin d'apercevoir quelque lumière. Point de lumière à l'horizon, dans l'espace pas le moindre bruit. Enfin je compris que depuis longtemps j'avais dû dépasser le poste de douanes. Sachant qu'en suivant la plage, il m'aurait fallu marcher toute la nuit avant de trouver une cabane et craignant d'ailleurs de tomber dans quelque *blouse* de sable mouvant, je quittai la mer et, guidé par la douteuse clarté des étoiles, je m'engageai dans le labyrinthe des dunes. Que va dire Clarisse, pensais-je ? Rempli de cette préoccupation, je marchais soigneusement en tâchant de bien poser mes pieds sur le sable et d'éviter les chardons, les plantes épineuses, les branches de pin pointues.

D'abord je marchai directement vers l'est que m'indiquait une brillante étoile, mais lorsque je fus entré dans la grande forêt de pins, je découvris un large sentier que je suivis dans l'espérance qu'il me mènerait peut-être à une cabane. J'étais fatigué de marcher dans le sable mouvant et si je n'avais été soutenu par ta pensée toujours présente, je me serais tout simplement couché sur un lit de fougères, garanti de la rosée par le feuillage des pins. Mais je marchais toujours. Tout à coup il me sembla avoir entendu siffler et, dans le lointain, je distinguai une voix humaine. Je crie, personne ne répond, mais je marche résolument dans la direction que m'avait donnée la voix. De temps en

temps je m'arrête et le chant me guide toujours. Enfin j'arrive dans une clairière et me trouve devant une cabane. Un chien hurle, je frappe à la porte, un homme ouvre et je trouve enfin un souper et un gîte. Le gîte, c'était le carreau pour matelas, un sac de maïs pour oreiller et une toison remplie de puces pour couverture. Mais j'étais à l'abri...

A bientôt la suite de mes voyages qu'il me sera plus doux de te raconter.

ELISÉE.

VOYAGE EN SICILE (1865)

(Voir *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1865 : *L'Etna et l'Eruption de* 1865, et le *Tour du Monde*, les numéros 335, 336, 337 et 338, en 1866.

A Mme Clarisse Reclus.

Florence, le 12 avril 1865.

Ma chère Clarisse,

J'ai reçu ta première lettre et je t'en remercie du fond du cœur.

Je quitte aujourd'hui même Florence, la charmante ville, et je pars pour Messine par le plus beau temps du monde et sur l'un des meilleurs bateaux à vapeur de la Méditerranée. Les conditions de confortable, espérons-le, ne laisseront rien à désirer, et, sauf le néz rouge qui flamboie de plus en plus, je compte bien que mon être physique restera dans un état satisfaisant. Je suis tout heureux à la pensée de continuer mon voyage... La nouvelle étape que je fais me rapprochera d'autant de tous ceux que j'aime.

Cette ville de Florence est véritablement séductrice. Non seulement elle enchante, mais elle amollit aussi, c'est, du moins, l'impression qu'elle produit sur ma

personne. Les collines qui l'entourent ont des formes si gracieuses, l'Arno se replie dans la plaine avec des contours si aimables, les courbes des ponts sont si charmantes, les palais, les beffrois, les campaniles, les dômes sont de formes si belles qu'on regarde avec volupté tout autour de soi : on se laisse pénétrer doucement par la vue de toutes ces belles choses, on devient une de ces statues qui peuplent les rues et qui se dressent en de nobles attitudes dans toutes les niches et sous toutes les arcades. Aussi le Florentin est bien mou, j'ai eu le temps de le voir par moi-même et tout le monde l'a répété. Le Florentin est artiste par nature, mais s'il ne l'est pas d'une manière active pour produire, il l'est d'une manière passive et se contente de jouir de l'existence. Il a une peur instinctive de la mort, qui tourne au risible et qui est tout à fait odieuse sous certains côtés. Tout le monde s'éloigne du mort. Les enfants abandonnent avec frayeur les cadavres de leurs parents, les mères s'enfuient quand leurs enfants viennent d'expirer. On enterre les morts la nuit et presque nus, exactement comme on le faisait à l'époque de la fameuse peste du temps de Machiavel. Mais si le Florentin abhorre la mort, il aime d'autant plus la vie : il est gai, aimable, gracieux, plein de charme sans la moindre morgue, d'une politesse infinie et cependant naturelle, d'une grande bienveillance superficielle ; mais il déteste le travail et la lecture : tout effort lui fait peur. Florence, la future capitale de l'Italie, publie à peine deux ou trois journaux des plus médiocres ; pour cette grande population de 140.000 habitants, il n'y a qu'un seul relieur.

(*La suite de cette lettre manque*).

A Mme Clarisse Reclus.

Messine, dimanche 16 avril 1865.

Ma très chère femme,

Enfin ! je suis à Messine depuis dix minutes, après un voyage des plus faciles, mais des plus longs. Le bateau des Messageries qui me portait avec ma fortune n'a pas mis moins de 60 heures pour accomplir le trajet entre Livourne et Messine, et comme nous sommes arrivés trop tard dans la nuit pour descendre à terre, j'ai dû rester encore six ou sept heures de plus à bord. Avant d'appartenir à la Compagnie des Messageries, le *Delta* était un navire anglais et faisait le commerce du coton à travers la croisière fédérale. Je ne comprends pas que cette gabarre ait pu échapper à la capture. Décidément le blocus était mal fait. Les officiers du *Delta* qualifient eux-mêmes leur bateau de charrette.

Du reste, je me serais parfaitement arrangé de cette longue traversée, si je n'avais été pressé de t'écrire... A bord du vapeur, il y avait pas mal de gens qui m'intéressaient. Il y avait un mulâtre de la Martinique, marié à une Marseillaise, il était obligé de l'abandonner pour deux ans et d'aller en Chine et au Japon. Le pauvre diable soupirait en pensant à sa femme et à sa famille ; mais ce qui le vexait peut-être tout autant, c'était d'avoir laissé sa malle sur un autre bateau et de ne pouvoir se présenter à nos yeux sous un aspect plus

élégant. Un autre compagnon de voyage était un lieutenant hongrois, camarade de Kergomard dans l'expédition de Garibaldi. Il me racontait avec éloquence toutes ses aventures, tous ses malheurs et les pensées de suicide qui l'avaient souvent assailli : la tendresse de ses amis, les prévenances de quelques hommes de cœur, l'espoir de la liberté future sont les seules choses qui l'aient rattaché à la vie. Quant aux officiers du bâtiment, ce sont tous des Marseillais au langage le plus grasseyant et le plus odorant, mais ils avaient au moins leur franc parler et je pouvais me permettre de tout leur dire. Le capitaine ne défendait que très faiblement le principe d'autorité et les autres le battaient vigoureusement en brèche. Le mécanicien, jeune homme des plus intelligents, connaît ses *Châtiments* bien mieux que moi, car il en récite sans broncher des morceaux entiers.

Je ne te parle pas du voyage en lui-même... La mer était à peine ridée, nous voguions comme sur un lac. Nous avons successivement contemplé toutes ces îles et ces côtes merveilleuses de l'Italie : Elbe, Piombino, Monte-Christo, la Corse, le beau promontoire isolé de Monte Argentaro, le mont de Circé, Ponza et son archipel, Ischia, puis les îles Lipari et le détroit de Messine. Nous avons longé la base du Stromboli. Le monstre fumait, mais il ne tonnait pas. Ramenée par une légère brise qui soufflait dans les hauteurs, la vapeur du volcan entourait le cône d'un léger brouillard, éclairé obliquement par le soleil ; mais, à travers ce voile léger, on distinguait les longues coulées de laves, les talus d'éboulement et tous les détails de la puissante architecture du volcan. Je n'ai jamais vu plus de force et de grâce combinées dans un seul tableau.

Au loin l'Etna fumait aussi et formait de grands nuages passant au-dessus du cône.

A vous tous de cœur.

ELISÉE.

A Mme Clarisse Reclus.

Aci-Reale.

Ma très chère Clarisse,

Aci-Reale où je me trouve maintenant est une ville située sur un énorme banc de lave sorti jadis de l'Etna. C'est ici que je dois commencer mon voyage pédestre. Je n'en suis pas fâché, car en voiture on respire trop de poussière et puis ma malle me coûte sans cesse des pourboires. La mendicité est ici une profession sociale, c'est même la profession par excellence : pour recevoir cinq sous, tout le monde est cocher, portefaix, donneur d'indications et de renseignements ; tout le monde dit un *ave* ou un *pater* et fait descendre sur vous la bénédiction du ciel. Et les moines mendiants ne sont point mendiants que de nom : au contraire, ce sont les plus ignobles de tous les loqueteux. L'un de ces représentants du Christ, rejetant la cagoule en arrière par forme de politesse, courait à toutes jambes à côté de la voiture en m'offrant un crucifix en bois. Du reste, qui dit mendicité dit catholicisme : j'entends sans cesse le son des cloches, je ne vois que crucifix, je n'entends que des exclamations saintes. Tout est décoré de figures de vierges et de martyrs, les maisons, les fon-

taines, tout jusqu'aux charrettes. Les églises sont innombrables : il y en a plus de cinquante à Messine, sans compter les chapelles, les oratoires, les couvents, etc., etc. Quant à la vie politique, elle me semble à peu près nulle. Je cherche vainement les journaux dans les cafés, j'écoute vainement dans l'espoir d'entendre parler de l'Italie, de Garibaldi, du pape. Je ne sais si mes premières observations me trompent, mais il me semble qu'à part la haine si naturelle de l'oppresseur étranger, le Sicilien du peuple n'a absolument aucun sentiment politique.

A bientôt une autre lettre. Je vais longer le rivage et contempler l'Etna. Hier, il était superbe et terrible à voir. La colonne de vapeur qui sortait de la gueule du cratère avait un énorme diamètre et se tordait aussitôt en un nuage immense. Les neiges du sommet sont fondues par la chaleur. La nuit, le cratère du Frumento, d'où coule le torrent de lave, ressemble à la bouche d'une grande fournaise. J'ai entendu le bruit d'une explosion semblable à un coup de canon.

A vous, mes amis, et toi, ma chère Clarisse.

Votre

ELISÉE.

A Mme Clarisse Reclus.

Linguaglossa (avril 1865).

Aujourd'hui, c'est le premier jour de pluie depuis mon départ de Paris. Je profite de ce temps pou

mettre mes écritures au courant et pour t'écrire. Au lieu de me plaindre du mauvais temps, j'aurais donc plutôt lieu de m'en féliciter.

Au reste, le voyage continue sans encombre. Ce qui m'agace le plus, ce ne sont pas les puces, je m'en débarrasse à l'aide de l'insecticide, ce sont les gendarmes, ces êtres fourmillent, on les voit se promener par deux à l'entrée et à la sortie de tous les villages. Jamais ils ne manquent de me demander mon passeport, les uns avec politesse comme pour s'excuser d'accomplir une corvée, les autres avec brutalité, comme si leur premier devoir dans ce monde était d'être bourru. Avant-hier, pendant que je t'écrivais un petit billet au crayon, deux de ces carabiniers sont entrés dans ma chambre et m'ont fait les demandes d'usage. Ils se sont retirés poliment, mais, une demi-heure après, je les ai vus revenir avec leur capitaine, personnage bourru qui se pose aussitôt en juge d'instruction. Je lui présente mon passeport, mais, avec une grossièreté de soudard, il commence un interrogatoire en règle. Je lui réponds que ma personnalité est suffisamment constatée par mon passeport et que je n'ajouterai pas un mot. Il me somme de dire mon nom, que probablement il ne savait pas lire. Je lui réponds que je ne le dirai pas. « Eh bien ! je vous mettrai dedans. » — « Mettez-m'y. Seulement je me plaindrai de votre brutalité au grand juge Orsini, président de la grande cour de Catane. » En effet, un monsieur que j'ai rencontré à Florence m'a donné une lettre pour le personnage dont le nom, invoqué à temps, me tirait d'embarras. Le capitaine, interloqué, répond qu'il n'a pas peur du grand juge, puis me laissant sous la garde des simples gendarmes, il va chercher le commissaire de police et le commandant de place. Celui-ci

se présente en me tendant la main et me parle en homme du monde. Je puis m'entretenir facilement avec lui, à la grande vexation du capitaine auquel j'échappais après l'avoir bravé. En prenant congé, le commandant de place me dit : « Excusez-nous, mais il ne faut pas oublier que c'est à l'école de la France que nous avons appris l'art de la police. »

Hier, nouvelle aventure : je venais d'arriver à Randazzo, fatigué, ahuri par une journée de marche à travers les blocs de lave et je m'étais immédiatement mis au lit. Tout à coup je fus réveillé par des coups violents frappés sur la porte. Elle cède, et je vois entrer gendarmes, commissaire de police et toute une séquelle. En tête était le *signore subdelegato* qui vient « en ami » me demander mon passeport et se faire expliquer comment un étranger, un Français, pouvait s'égarer dans cet affreux trou de Randazzo.

Ce soir, sans doute, j'aurai à subir une nouvelle visite domiciliaire, et cela jusqu'à ce que j'arrive dans une grande ville. C'est là, actuellement, un des inconvénients d'un voyage pédestre en Sicile. Du reste, ceux qui souffrent le plus de cette police acariâtre, ce sont les Siciliens eux-mêmes. Il y a beaucoup à dire sur les événements politiques qui ont fait entrer la Sicile dans la grande unité italienne. Le fait est que l'avènement de Victor-Emmanuel ne représente pour le peuple sicilien que la conscription, le doublement des impôts, l'établissement des octrois autour des plus petits villages et l'omniprésence ennuyeuse et fatigante de la police.....

ELISÉE.

A Mme Clarisse Reclus.

Aci-Reale. lundi soir [24 avril 1865].

Ma très chère femme,

Me voici de retour à Aci-Reale après avoir terminé toutes mes courses de l'Etna. Maintenant mes seuls dangers seront probablement d'avaler de la poussière, d'être mordu par les puces et de rencontrer des gendarmes piémontais, engeance pire encore que leurs congénères de la France. Cependant, depuis le jour où je t'ai porté plainte, je n'ai pas été ennuyé par eux. Avant-hier, j'avais pour commensal un carabinier qui a été fort poli ; hier, j'avais un commissaire de police pour camarade de chambrée, et ce camarade s'est cru obligé de me faire politesse sur politesse. Aller en Sicile pour avoir de tels compagnons : il en valait bien la peine, direz-vous. Hier, j'ai vu l'éruption du Monte Frumento. Ce que j'ai vu n'est que peu de chose, comparé aux phénomènes des premiers jours de l'éruption ; mais toutes mes prévisions n'en ont pas moins été dépassées. Vraiment on ne peut s'empêcher de frémir quand on entend ce cliquetis métallique des blocs de lave qu'entraîne la masse fluide, rouge comme le fer dans la fournaise ; on ose à peine marcher sur le sol dont toutes les fissures laissent échapper la vapeur et la fumée. Mais c'est devant les cônes d'éruption surtout qu'on se sent accablé d'une espèce d'horreur

admirative. Les monstres ne cessent de mugir pendant les jours de tempête, mais au fracas du brisant, se mêlent je ne sais quels sifflements plus terribles encore : les vapeurs blanches, jaunes, rougeâtres, violacées se pressent au sortir des cratères et par des jets puissants s'élancent à des centaines de mètres pour se changer en nuages ; de temps en temps une détonation qui fait trembler le sol s'ajoute au fracas de l'immense forge : une nuée de cendres est lancée en l'air et retombe au loin, des pierres de diverses grosseurs décrivent leurs courbes comme des bombes et des boulets. Les cônes eux-mêmes sont formés uniquement de tous les débris projetés hors de la fissure volcanique et ils n'ont pas moins de cent mètres de hauteur à une distance considérable des côtes. Des pins sont enterrés jusqu'à l'ombelle dans les cendres, d'autres ont été cassés à la moitié du tronc par la chûte des pierres. Partout le sable, encore chaud, fume comme le cratère. On passe en courant pour ne pas se brûler les souliers et le pied avec. Des vapeurs sulfureuses s'échappent de toutes les cendres. Le ravage a été grand : plus de 130.000 arbres ont été brisés, engloutis ou brûlés.

Il va sans dire, ma chère Clarisse, que je me suis approché des monstres avec tout le respect possible. Je me rends le témoignage de n'avoir point commis d'imprudence : d'ailleurs, pour te dire la vérité, je n'en avais point d'envie. Cette furie, cette rage de la Bonne Terre m'épouvantaient. Je contemplais avec un saisissement mêlé d'une certaine peur.

A Aci-Reale, j'ai trouvé un homme charmant qui m'a fait mille politesses et qui voulait absolument me faire nommer *illico* membre de l'Académie d'Aci-Reale. J'ai eu toutes les peines du monde à le détour-

ner de cette idée. Mais le grand, l'inestimable service qu'il m'a rendu, a été de me mener dans un cercle littéraire où j'ai enfin vu un journal et où j'ai appris la nouvelle depuis si longtemps attendue de la chute de Richmond. Enfin ! Réjouissons-nous. L'aube apparaît.

Je vous embrasse tous, vous savez avec quel amour.

Votre

ELISÉE.

J'ai vu le châtaignier des Cent chevaux, et, dans une lettre prochaine, j'en ferai la description à Edouard (1).

A Mme Clarisse Reclus.

Catane, mercredi soir [26 avril 1865].

Ma chère Clarisse,

Je me trouve de nouveau en pays civilisé, et la preuve, c'est que je tiens en mes mains tes deux lettres, celle que tu m'avais adressée à Florence et qu'on a eu la bonté de me faire suivre et celle qui devait me trouver à Catane..... Je les ai portées pour les lire, aux bords d'un ruisseau d'une exquise limpidité dont

(1) Edouard Grimard, p. 246, 1er volume.

les anciens Grecs avaient fait un dieu..... Dis à ma petite Magali ; dis au cher bambino Paul que leurs lettres m'ont fait beaucoup de bien et beaucoup de plaisir. Dis-leur aussi que je tâcherai de leur répondre le plus tôt possible, mais de la manière la plus complète en allant les presser dans mes bras.

Je viens de m'octroyer deux jours de répit dans cette charmante ville de Catane. Quelle ville bien faite pour les flâneurs ! De larges rues, des jardins, le bord de la mer, la vue des collines verdoyantes de l'Etna qui fume, des cafés tout grands ouverts, des palais dont tout le rez-de-chaussée n'est que colonnades, et puis toujours une musique plus ou moins agréable, depuis celle des cloches jusqu'à celle des *pifferari*. Et, dans cette bonne ville de paresseux, j'ai eu la naïveté de vouloir travailler. J'allais faire des visites à midi la sieste ; à deux heures, la sieste ; à quatre heures, la sieste ; ceux qui ne dormaient pas étaient sans doute à vaguer sur le bord de la mer, ou bien à boire des sorbets dans les cafés, car il m'est arrivé de parcourir de grandes maisons de bas en haut sans trouver âme qui vive. D'ailleurs toutes les portes sont grandes ouvertes : entre qui veut, s'installe qui veut. La bibliothèque publique était aussi ouverte à tout venant, sans que personne se donnât la peine de la garder. Je m'y suis carrément installé, j'ai choisi les ouvrages dont j'avais besoin et j'ai lu pendant longtemps sans que le moindre Catanais vînt me déranger dans mon étude silencieuse.

Mon nez, puisque tu as l'amitié de t'en informer, n'est guère plus rouge qu'à Florence. J'allais m'acheter un chapeau de paille, lorsque Teleki Sandor, compagnon d'armes de Garibaldi, sortit de la boutique, rouge comme un homard : on venait de lui faire payer

trente francs un tout petit chapeau, très simple, pour le petit-fils de Garibaldi. Florence devenant capitale, il est convenu qu'on doit y faire payer tous les objets trois fois leur valeur.

Demain, je compte partir pour Syracuse, puis je reviens à Catane (1). Je vais visiter des mines de soufre, je me rends en voiture à Girgenti, puis en suivant la côte à Palerme, où, si les dieux me sont propices, je trouverai une lettre de toi.

Je vous aime tous et d'un cœur sincère.

A Mme Clarisse Reclus

Termini, dimanche soir, 7 mai 1865.

J'ai quitté les délices de Palerme. Je n'ai plus ma chambrette propre et mon lit blanc et ma belle salle à manger aux grandes dalles de marbre et aux guéridons chargés de journaux ; non, je campe dans un corridor exposé à tous les vents ; je n'ose regarder mon lit de camp, tant il me fait frémir d'avance à la pensée des puces qui doivent l'habiter ! enfin, je respire à pleins poumons toute espèce d'odeurs qui ne sont pas précisément celles des orangers et des citronniers voisins. C'est une odeur mélangée de celle des ordures, de l'huile, du macaroni et du fromage : à ce micmac

(1) Voir lettre à Elie Reclus, écrite de Catane en 1865, p. 244, vol. Ier.

s'ajoutent les parfums des écuries et des étables voisines. Tu vois que j'en ai pour mon argent.

Cependant Termini est un endroit charmant, et, comme site, je n'en connais aucun, dans toute la Sicile, qui me semble aussi beau. Un rocher blanc qui s'allonge dans la mer porte les ruines d'une ancienne forteresse que les Garibaldiens ont démolie en 1860 ; la ville, jadis menacée par ces murailles inoffensives, aujourd'hui descend en amphithéâtre jusqu'aux bords d'une plage semi-circulaire au delà de laquelle s'arrondissent encore d'autres anses, limitées à l'est par les hardis promontoires de Cefalù ; une montagne superbe, rayée jusqu'à mi-hauteur de ravines rougeâtres et s'appuyant sur de douces pentes couvertes d'oliviers, se dresse au sud de la ville et domine tout le paysage ; des îles se montrent au loin, les embarcations de pêche glissent comme des insectes sur la mer bleue. Je n'ai pas vu Naples, mais je doute que son beau golfe et ses rivages soient plus charmants que ceux de Termini. Si les puces me laissent dormir pendant la première moitié de la nuit et que je ne sois pas trop fatigué au réveil, j'espère bien pouvoir gravir la montagne de Termini : ce n'est pas un Vésuve, il est vrai ; mais un petit nuage flottant sur le sommet pourra très bien figurer la colonne volcanique de fumée.

Termini a encore un autre avantage à mes yeux. C'est ma première étape de retour..... C'est à peine si depuis Palerme, j'ai fait une trentaine de kilomètres, mais ce court trajet prend une certaine importance à mes yeux, c'est que maintenant je me dirige vers le square des Batignolles.

Le temps continue d'être admirable, l'air tiède est rafraîchi par la brise, l'eau de la mer se soulève en

petites ondes écumant à peine sur le rivage, la température est toujours égale, les nuages ne paraissent dans le ciel que pour y introduire un peu de diversité pittoresque.....

J'ai fait à l'hôtel de Palerme connaissance d'un jeune valétudinaire, et je me suis empressé de l'enrôler parmi les abonnés de l'*Association*. Il m'a payé les cinq francs et veut être abonné à partir du premier numéro. Son adresse est la suivante : Edmond Fehr, fils, à Saint-Gall (Suisse).

Je t'embrasse. Soyez tous heureux. Dis aux enfants que je les aime.

ELISÉE.

A Mme Clarisse Reclus.

Santo-Stefano, mardi soir, 9 mai 1865.

Ma chère Clarisse,

Je viens de faire 36 kilomètres à dos de mulet, sur un bât de bois qui me sciait la colonne vertébrale par l'extrémité inférieure. C'était une journée de sirocco, les nuages étaient bas et cachaient de leur brume tous les promontoires. La chaleur du soleil, tamisée par tous ces nuages blancs tombait d'aplomb sur tous les cailloux de la plage où cheminait péniblement le pauvre mulet. Je dois avouer qu'il faisait chaud, je dois

avouer aussi que je suis très fatigué et, si mon premier et mon plus doux devoir n'était pas d'écrire à ma femme, je m'empresserais d'aller dormir et de me confier à la miséricorde des puces et des punaises de Santo-Stefano.

J'espérais me rendre à Milazzo par le bateau à vapeur. Mais je n'ai pas eu cette chance. Aujourd'hui le bateau suivait un autre itinéraire, et me voici obligé pour accomplir un voyage qui m'aurait demandé quelques heures, d'aller de village en village à dos de mulet. Si je n'avais pas de bagages tout serait pour le mieux, j'irais à pied, je me ferais trimballer dans les charrettes et sur les ânes des paysans ; mais j'ai le malheur d'être trop riche et ma valise, sinon ma majesté, me retient souvent au rivage. Enfin, si j'en crois ma carte, j'arriverai demain en pays plus civilisé, et je pourrai continuer plus rapidement et plus agréablement ma route vers Milazzo et Messine.

.....J'espère que ma prochaine lettre pourra te dire : « Je quitte la Sicile tel jour. » Adieu, ma chère amie, je t'embrasse, et vous embrasse tous. Pardonne-moi si je te quitte déjà, mais il faut que je me lève demain au point du jour.

Dis à Elie de faire parvenir à Gustave Jourdan le billet suivant :

Mon cher ami, il est possible que je revienne par le Simplon, dans ce cas, malgré la triste apparence de mes vêtements qui ont fait connaissance avec toutes les misères siciliennes, j'oserai peut-être me présenter à vos ingénieurs pour leur demander des renseignements. Ayez donc l'obligeance, je vous en prie, de me faire envoyer une ou deux lettres d'introduction : j'arriverai par le côté italien. Si vous pouvez me rendre

ce service, je vous prierais d'envoyer ces lettres à Florence, aux bons soins de M. Domangé, 14, Place du Dôme.

A vous de cœur.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Clarisse Reclus.

Milazzo, vendredi soir, 12 mai 1865.

Je puis dire que mon voyage est terminé, car je n'ai plus qu'à franchir la petite distance qui me sépare de Messine, puis à prendre le bateau à vapeur pour me rendre à Livourne, soit directement, soit en touchant Naples. Quand tu recevras cette lettre t'annonçant mon prochain départ de la Sicile, il est probable que je serai déjà à Florence, et là, grâce à la vapeur et à ma bonne volonté de rentrer au plus tôt, je ne serai pas loin de Paris et des miens tant aimés. Je pensais rester en Sicile un mois entier et je n'y serai resté que vingt-huit jours : il est vrai que mes finances ont baissé plus rapidement que je ne l'aurais cru : la raison en est à la difficulté des voies de communication et à l'innombrable quantité d'impôts indirects qu'il faut payer sous forme de « pourboire » de « bonne main », de « compliments » ou d'aumônes pures et simples. Il n'est pas étonnant que le peuple italien, esclave depuis tant de siècles, soit devenu mendiant. Jusque dans les

églises, jusque sur le pont des bateaux à vapeur, on est assiégé de mendiants. Il est vrai qu'il y a aussi de bien grandes, de bien profondes misères dans ce pays. Avant que le capital accumulé sous forme de maisons, de meubles, de linge, de confort de toute espèce, soit en Sicile seulement le quart de ce qu'il est en France, il se passera sans doute encore bien des années. Des enfants de huit, dix ans se promènent complètement nus ; bien des femmes, même jeunes, sont vêtues de telle sorte qu'un pagne autour des reins serait beaucoup plus décent. Et les tanières que tout ce monde habite ! C'est vraiment horrible ! Ah ! quand viendra-t-elle, l'ère de l'égalité, de la fraternité ! En théorie, je suis le frère de tous ces mendiants que je rencontre ; mais sans parler des joies de la famille, de la science, de la liberté morale qui me sont échues, j'ai du pain, et ces gens-là n'en ont pas toujours.

Exceptons-en toutefois les frères mendiants. On les rencontre partout avec leurs sandales, leur capuche, leur crasse et leur besace remplie. Ils sont gais, gaillards et marchent superbement comme gens ne doutant de rien. Le matin de très bonne heure, ils vont au marché pour aller choisir ce qu'il y a de mieux, ensuite ils font une tournée chez leurs bons amis, les boulangers, les bouchers, les marchands de friture. Sentent-ils le besoin de faire un voyage ? ils avisent le premier cocher venu et demandent une place dans sa voiture, ou bien ils montent en croupe derrière un muletier, ou bien encore ils s'embarquent à bord d'un navire en partance : ils n'ont que l'embarras du choix. Du reste, on dit qu'ils ont la conscience de marmotter religieusement les prières qu'ils promettent en échange des victuailles qu'on leur donne. Moi, sceptique, je disais à

un brave homme d'aubergiste : « Mais, ces moines mendiants n'ont donc jamais rien à faire ? » — « Rien à faire ! Mais ce sont eux qui prient pour moi, pour vous, pour le monde entier ! » J'eus la bouche close. En dépit de toutes ces prières, les bons moines aiment beaucoup les gravelures et les obscénités, non pas en cachette comme nos jésuites français. mais en public. J'en juge du moins par ceux que j'ai vus.

(*La fin manque*).

Année 1869

A Pierre Faure, Sainte-Foy-la-Grande.

Sans date (juin 1869).

Mon bien cher frère,

. . . .

Il n'est que trop certain, l'homme est généralement tellement faible et le milieu dans lequel il vit est tellement corrupteur que la plupart des accusations portées contre les hommes politiques sont trop souvent en partie justifiées. Ainsi, il est bien vrai, d'après les propres mémoires de d'Alton-Shée, que cet homme a eu pour ami des compagnons de plaisir ; il est bien vrai que Raspail a, entre autres défauts, celui d'être avare et méfiant ; il est vrai que Rochefort, âgé de 20 ans, a fait un sonnet à la Vierge, tout comme moi à l'âge de 16 ans, j'ai traduit une ode allemande adressée à Dieu le Père ; il est également vrai que Victor Hugo est éperdu d'orgueil ; il est certain que les jeunes gens de son clan étaient des réactionnaires en 1848. De même, on peut dire de Jules Favre qu'il a défendu bien des causes, bonnes et mauvaises, qu'il s'est fait nommer de l'Académie, qu'il a fait exiler Louis Blanc, qu'il a voté toutes les lois répressives. On peut dire de Thiers qu'il a fait embastiller Paris, qu'il a préparé un coup

d'Etat avant celui du 2 décembre, qu'il a gagné sa fortune d'une manière scandaleuse. Enfin ne peut-on reprocher à Garnier-Pagès sa conduite en juin et la déplorable faute des 45 centimes ? Quel que soit l'homme pour lequel on vote, il est probable qu'on pourra lui reprocher des crimes, des erreurs ou de fâcheux travers.

Et cependant, lorsqu'il s'agit d'une action collective, comme le vote, il faut rester dans les conditions du possible et ne pas repousser tous les noms parce qu'ils ont sans exception quelque tache ou quelque défaut. Tant qu'il y aura une représentation nationale, il ne saurait en être autrement. Dans ces conditions, le devoir est donc, pour chacun de nous de choisir celui qui nous semble le meilleur ou le moins mauvais. Jugeons tous les hommes publics et choisissons tranquillement. Etudions d'abord leur vie publique récente, puis leur vie publique passée, puis leur caractère personnel. L'éloquence et la phraséologie ne doivent venir qu'en dernier lieu, car le langage ne vaut que par les idées, et souvent il ne sert qu'à désigner la nullité de la pensée. Dans les circonstances actuelles (1),

(1) Il s'agit des élections générales de 1869. Au premier tour, les 23-24 mai, dans la septième circonscription, le résultat fut le suivant : Inscrits : 43.184. Votants : 34.308. J. Favre : 12.088 ; Rochefort : 10.033 ; Cantagrel : 7. 437 ; Savart : 4.583 ; Divers : 634.

Au second tour, les 6-7 juin, Favre fut élu par 18.267 contre 14.503 à Rochefort.

La septième circonscription comprenait le quartier latin. A cette époque, Elie, Elisée et Paul Reclus habitaient ensemble dans une maison de la rue des Feuillantines, aujourd'hui le 77 de la rue Claude Bernard.

j'ai commencé par comparer Rochefort et Cantagrel et je me suis dit : Cantagrel vaut mieux. Paul, de son côté, se décidait en faveur de Rochefort ; puis quand celui-ci est resté seul en qualité de candidat radical, nous avons reporté nos voix sur lui. Avons-nous tort de le croire moins dupe de l'Empire que ne l'est Jules Favre ? Est-il plus irréconciliable ? Oui. Est-il moins engagé par son passé ? Oui. A-t-il montré plus d'audace ? Oui. A-t-il fait fusiller les socialistes ? Non. A-t-il trempé dans l'expédition de Rome ? Non. A-t-il fulminé contre les matérialistes ? Non. Crois-tu donc, mon cher frère, que nous nous décidions par boutades ? Toujours, dans toutes les circonstances, nous avons été avec ceux qui sont à l'avant-garde, et si tu avais été ici, si tu avais pris part au mouvement, je te jure que ta voix n'aurait pas été rejoindre celle de Savart. En effet, le pauvre Jules Favre a eu, de même que Garnier-Pagès, cette profonde humiliation de subir les voix du candidat officiel. C'est là ce que démontrent à l'envi les journaux du gouvernement : c'est là ce que prouve le dénombrement des votes par sections. Ce n'est donc point, ainsi que tu le dis, l'admirable bon sens du peuple de Paris qui a fait justice de Raspail, de Rochefort, d'Althon-Shée. Ce qui est vrai, c'est que les partis se sont groupés suivant leurs affinités. Le triomphe de Ferry n'empêche pas que dans la circonscription voisine il n'existe 12.000 électeurs cléricaux. De même, Thiers, Garnier-Pagès Jules Favre n'ont pas supprimé, en entrant dans la Chambre, les 35.000 voix révolutionnaires données à leurs concurrents. D'ailleurs, ne l'oublie pas : la lutte était partout entre les « conciliables » et les « irréconciliables ». Les uns croient que l'on peut amadouer le loup et lui limer

les dents. Les autres n'ont point de ces illusions. Nous sommes de ceux-là. Crois-le, mon cher ami, et, du reste, ne le sais-tu pas déjà ? Ceux qui ont le plus de résolution, le plus d'amour du progrès et de la justice, ceux que le gouvernement déteste le plus, ce sont les zélateurs qui ont voté pour Rochefort, pour Raspail, pour d'Alton-Shée. Parmi les têtes qui ont été cassées ces derniers jours, il n'en est sans doute pas une seule qui n'appartienne à un partisan de Rochefort : c'est nous qui avons le privilège d'être détestés, emprisonnés, malmenés de toutes les façons. Pourquoi, si ce n'est parce que nous sommes les plus redoutables ?

A toi, ton frère,

ELISÉE.

A Pierre Faure, à Sainte-Foy-la-Grande.

Sans date (1869).

Mon cher frère,

Pour ma part, je suis grand partisan des réunions publiques. Quelques mots grossiers prononcés par des hommes sans éducation, des phrases incorrectes, des paroles folles, des cris passionnés ne m'épouvantent point, et je suis heureux de les entendre, car ce qui se trouve dans les esprits doit en partir le plus tôt possible. D'ailleurs, il va sans dire que la majorité des orateurs se respectent, et respectent leur public, et

quelques-uns d'entre eux ont l'éloquence qui part du cœur ou celle qui ressort de la solide discussion des faits. Quant aux auditeurs, je les admire : ils veulent apprendre à tout prix. Pressés les uns contre les autres, respirant une atmosphère de sueur et de poussière, ils sont là pendant des heures dans l'espoir d'entendre une parole de justice et de liberté, faibles compensations pour les misères de chaque jour.

La grande question, tu le comprends, est celle du pain, autrement dit de la propriété. Quel que soit le sujet traité en apparence, c'est de cela qu'il s'agit. Réjouissons-nous en. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que de grands changements sociaux se préparent, et il n'est jamais trop tôt pour s'y préparer. Est-ce à l'amiable que les patrons et les salariés, les bourgeois et les ouvriers consentiront à la liquidation sociale ? Hélas ! nous sommes trop barbares pour que pareil espoir soit permis. C'est donc à la guerre qu'il faut s'attendre, et comme en juin 1848, c'est par des discours et des cris que l'on prélude au combat. Nous hurlons dans nos boucliers pour nous faire, les uns et les autres, plus terribles que nous ne sommes.

On nous dit que nombre de bourgeois semi-libéraux, semi-conservateurs, qui se seraient fort bien accommodés d'une sorte de république constitutionnelle, sont effrayés par quelques gros mots de la *Redoute* et se remettent à monter la garde auprès du trône et de l'autel menacés. Cela est certain. Est-ce que ce changement de front retardera l'avènement de la république ? Peut-être. Mais nous nous devons à nous-mêmes d'être patients et de savoir attendre la république de peur qu'elle ne soit un simple changement de décor dans l'appareil gouvernemental. Que le capi-

taliste, le juif, roi de l'époque, reste maître de la France par l'entremise d'un empereur, d'un roi, ou d'un gouvernement provisoire, que l'on s'appelle Monsieur ou citoyen, que les inscriptions changent sur les murailles et que les orphéonistes nous soufflent tel ou tel air patriotique dans leurs cornets à piston, peu nous importe. Le but de la Révolution prochaine est d'assurer l'égalité, de supprimer le privilège de la vie matérielle et de la vie intellectuelle pour en faire un droit appartenant à tout homme, de faire cesser le terrible antagonisme entre patrons et salariés, entre bourgeois, ouvriers et paysans, qui paralyse les forces de la Société. Après avoir si longtemps vécu pour la guerre, il faut vivre pour la paix et la fraternité. Est-ce à dire, cela, que la prochaine révolution, même si elle doit tarder, nous apportera cette égalité tant rêvée ? Hélas, non, mais travaillant pour nos enfants, nous ferons encore un pas en avant dans les ruines, et peut-être dans le sang.

Ton frère,

ELISÉE.

Année 1871

A Pierre Faure, Sainte-Foy la Grande.

20 juin 1871.

Mon cher frère,

...Si la caisse de vin que tu as eu l'amitié de m'envoyer arrive, ne doute pas que nous lui fassions honneur. Parmi ceux qui boiront à ta santé et à celle de tous les hommes de cœur, il en est que tu serais heureux de compter parmi tes meilleurs amis, et que la communauté dans le malheur m'a permis d'apprécier comme ils le méritent. Plus j'ai l'expérience des hommes et des choses, et plus je vois que les meilleurs sont ceux que ni la trop grande misère, d'un côté, ni la fortune ou le pouvoir, de l'autre, n'ont encore entamé. Pour rester bon dans l'extrême infortune ou dans une position supérieure à celle de la moyenne des hommes, il faut avoir un fond inépuisable de bonté, il faut être vraiment incorruptible. Ceux-là sont les vrais héros ; mais des siècles entiers s'écoulent sans que l'histoire puisse en citer un seul.

Ton frère,

Elisée Reclus.

A Pierre Faure, Sainte-Foy-la-Grande.

1er juillet 1871.

Mon bon ami, mon frère,

...Je n'ai encore aucun renseignement à te donner sur mon sort. Les jours se suivent et se ressemblent, mais je n'ai pas à me plaindre, car ils sont replis par le travail d'étude et d'enseignement, aussi bien que par la jouissance d'une fraternité avec quelques amis. J'espère que de la prison de Quélern dateront pour moi des amitiés durables.

Ma femme me donne fréquemment de ses nouvelles ; elle va bien et les fillettes sont sages. De ce côté-là, je l'espère, tout ira bien. Courage, mes amis ! Même dans l'infortune, gardons une sorte de joie sans laquelle il n'y a pas d'action possible.

Dis à Grimard qu'il me serait difficile de faire de la botanique dans notre cour. La flore n'y est guère plus riche que sur la place Vendôme. Cependant il faut y admirer des racines d'ajoncs qui ne veulent pas périr. Branches et tiges sont rabotées jusqu'au sol, mais au-dessous de la dure argile, la plante continue son travail d'élaboration chimique.

A toi, ton frère,

ELISÉE.

A Pierre Faure, Sainte-Foy-la-Grande.

19 juillet 1871.

Mon cher frère,

Merci de ta bonne lettre. Elle m'a trouvé en prison, et ta réponse prochaine, je n'en doute pas, m'y trouvera encore. L'interrogatoire commencé il y a trois semaines environ, n'est terminé que pour le cinquième d'entre nous, et peut-être n'est-ce encore là qu'une formalité provisoire. Quoi qu'il en soit, j'accepte la destinée comme elle me vient ; j'essaie d'extraire, même de la vie de prison, la part de bonheur qui peut s'y trouver. Si je me plaignais, je ne rendrais pas justice à vos bonnes lettres qui viennent me réjouir et me fortifier.

Je te remercie beaucoup de m'avoir donné ton opinion sur les affaires actuelles. Cette opinion m'a très vivement intéressé et presque en tous points est à peu près conforme à la mienne. Il importe surtout que vous tous, hommes qui faites l'opinion dans vos campagnes, vous n'obéissiez jamais à un engouement quelconque pour un homme, — quels que soient d'ailleurs ses talents. Quand on pense qu'il est si difficile de rester bon, et qu'il faut tant veiller sur soi-même, il est étrange qu'à de certains moments des millions et des millions d'hommes se précipitent comme vers un sauveur autour d'un homme, entouré pourtant de plus

de tentations que tous les autres. Mais enfin, c'est là l'histoire : nous avançons, de chute en chute, comme le paysan qui tombe de son âne, tantôt à droite, tantôt à gauche, et qui finit pourtant par arriver au marché.

La nouvelle que tu me donnes au sujet du *Progrès des Communes* m'a rendu tout joyeux. C'est bien, ne laissez pas se rouiller vos armes !

Ton frère.

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1889

Destinataire inconnu (1).

Clarens (septembre 1889 ?)

Mon cher ami,

Je t'adresse un de mes amis de cœur, si peu nombreux, mais si doux à aimer, un sauvage digne de vivre dans l'harmonie future que nous rêvons et qui se fera ! J'en jure par les jeunes ! Cet ami s'appelle Joukovsky (2) (en français Des-hannetons). Comme nous, il vole dans l'Utopie qui est la seule réalité.

Ton ami,

ELISÉE.

---

(1) Nadar, probablement. Cette lettre ne fut pas remise, car elle se trouvait dans les papiers d'Elisée.

(2) Nicolas Joukovsky (voir note, page 463, volume II), né en 1833, mort en 1895. Participa à l'insurrection polonaise dans les rangs des révoltés. Ami intime de Bakounine, il fonda avec lui et d'autres compatriotes un journal russe : *La Cause du Peuple*.

A M. Joukovsky (Genève).

Sans date (1889).

Mon excellent et cher hanneton (1), le meilleur de ceux qui aient jamais bourdonné dans l'espace.

Je suis désolé d'avoir à laisser ce soir ma vieille carcasse bronchiteuse occupée à corriger des épreuves, au lieu d'aller te serrer la main et me réjouir avec toi et les amis. Je suis désolé, et n'ai d'autre moyen de me consoler qu'en t'aimant davantage : je n'y faillirai point.

Membre de la *Ligue de la Paix et de la Liberté*, il signa, au congrès qu'elle tint à Berne, avec Reclus, Bakounine, Wirouboff et Jaclard, une motion sur « l'égalisation des classes et des individus », proposition qui fut repoussée. Joukovsky vint à Genève et s'affilia à l'*Internationale*, qui, du reste, n'avait pas, à cette époque, le caractère anarchiste qu'elle prit dans la suite.

Alexandre Joukovsky veut bien nous répéter un mot de son père à Elisée : « La révolution est une chevalerie. » On peut ajouter qu'il se conduisit toujours en ardent chevalier des causes qu'il défendait.

(1) Max Nettlau raconte que Joukowsky répliquait à cette appellation par celle de Zéphyrin : car de même que le zéphyr, vent doux, frais, et agréable, ne cause point de perturbation violente, de même, certains révolutionnaires, comme Elisée d'après Joukovsky, insistent davantage sur l'harmonie à établir entre les hommes que sur la lutte probable qui précédera l'entente « définitive ».

Je manquerai à la fête. Qui représentera les sauvages Ostiak et Bashkir dans cette assemblée de Parisiens ?
Ton ami bourdonnant avec toi de concert.

ELISÉE.

A M. et Mme Zibelin-Wilmerding.

Clarens, 16 octobre 1889.

Mes chers amis,

Mauvaises nouvelles vous nous donnez. Je ne manquerais pas de passer par Genève pour aller à Paris s'il ne me fallait accompagner ma femme, qui aura besoin de moi pour malles et voitures.

Il me paraît difficile de bien établir le bilan des deux villes, Bordeaux et Marseille, comparées l'une à l'autre. C'est à vous, Zibelin, de vous rendre compte des avantages et des désavantages respectifs au point de vue du métier : je me bornerai donc à comparer les deux villes à mon point de vue personnel, comme si je devais m'y établir.

MARSEILLE	BORDEAUX
Ville en soi : Plus grande et plus grandiose, plus animée, plus vivante de la vie des nations.	Plus aimable.

Porte de l'Orient et surtout de l'Algérie.	Porte de l'Espagne.
Climat : Plus extrême, plus violent, plus dangereux.	Plus égal, plus doux.
Soleil et mistral.	Pluie.
Moins salubre, même à la campagne, à cause de la poussière et des vents. Eau excellente.	D'une salubrité parfaite sur les terres sableuses des alentours.
Nature : Plus belle : c'est la Grèce.	Très belle, dans les Landes et sur la mer.
Gens : Plus grossiers, plus raseurs, mais braves gens au fond.	Plus polis, plus aimables, plus gentils « Méfiez-vous ! »
Vie plus intense, plus originale.	Vie plus artistique. Ecoles meilleures.

Reste la grosse question des amitiés. Où les amis seront-ils plus rapprochés de vous ?

ELISÉE RECLUS.

A Mlle de Gérando (1).

Clarens, 17 octobre 1889.

Ma bien chère demoiselle et amie,

Je compte incessamment partir pour Paris afin d'y terminer mon volume de cette année (2) et de revoir les parties de l'Exposition qu'il m'est indispensable de visiter pour mon travail. Vous savez qu'en faisant cette visite je me rappellerai les bonnes heures d'amitié que ma favorable destinée m'a permis d'y goûter. Qu'il est doux de vivre quand on a des amis !

Dans nos conversations trop rapides, nous nous sommes demandé si le moment serait venu pour un de nos amis (3), depuis longtemps éloigné, de reprendre le chemin de la Suisse. Je ne le crois pas. A la suite des conflits avec l'Allemagne, le gouvernement helvétique, épuisé par les fières paroles répondues à Bismarck, a trouvé prudent d'aller au devant de tous ses désirs. Il désirait qu'on renvoyât les socialistes allemands, on l'a fait. Il exigeait qu'on instituât pour eux une législation de rigueur et on n'y a pas manqué.

(1) Voir note, page 135, volume II. Antonine de Gérando mourut le 6 avril 1914, après avoir vu fermer, par le Gouvernement, son école libre et laïque.

(2) *L'Amérique boréale*, XVe volume de la *Géographie universelle*.

(3) Il s'agissait de Rogeard.

Un procureur général, autrement dit un ministre de la police politique, a été nommé et on a donné aux anciennes lois une interprétation nouvelle. Désormais les publications par la presse, qui déplaisent, sont déférées aux Cours d'assises, et, quant aux suspects, rien de plus facile que de s'en défaire : on exige leurs papiers de toute nature, passeports, actes de baptême, de mariage et autres documents avant de leur délivrer un permis de séjour... Il est facile à un étranger de traverser la Suisse, car on n'exige aucun passeport à l'entrée, mais, dès que l'on séjourne, on tombe sous la surveillance immédiate de la police. Pour expulser les ouvriers réfugiés russes qui, naturellement, n'ont pas leurs papiers en règle, on n'a eu qu'à leur demander poliment de fournir leurs documents justificatifs et, comme ils n'ont pu le faire, on leur a exprimé tout le chagrin qu'on avait de les renvoyer du territoire. Ils ont dû partir, qui pour la France, qui pour l'Angleterre, qui pour l'Amérique. Que voulez-vous ? Le gouvernement a fabriqué de nouvelles armes toutes neuves : il est naturel qu'il veuille s'en servir. Ainsi le veut la nature humaine encore bien enfantine.

J'ai quelque espoir de voir votre frère à Paris : je ne sais quel écho m'a dit qu'il y était actuellement en visite.

Je vous serre cordialement les mains et vous prie de me rappeler au bon souvenir des amis.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Paris, 8 novembre 1889.

Mon bien cher ami,

Je n'ai pas encore les livres, mais je suis sur la piste. Le gouvernement français, dans sa haute sollicitude pour le bonheur de ses administrés, étudie les deux ouvrages de Butler depuis huit jours, afin de ne pas laisser passer des principes d'une morale subversive. J'aurais donc le caractère mal fait si je n'étais pas reconnaissant envers les pouvoirs établis, de la façon dont ils comprennent leur devoir et nos libertés.

Bien affectueusement.

ÉLISÉE RECLUS.

Année 1890

A Albert Zibelin.

Sans date. (30 janvier 1890).

Mon cher Zibelin,

Mon voyage d'Alger à Tarzout menace de devenir aussi long que l'a été celui de Paris à Marseille. Me voici (30 janvier) retenu dans une petite ville par le retard de ma malle. Je ne m'en plains que par le manque de nouvelles de tous les braves gens que j'aime, car autrement je me trouverais fort bien ici, avec livres et papiers, avec mes pensées, mes souvenirs et mon espoir ; le temps est incomparablement doux et vivant, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs entrent par ma fenêtre largement ouverte. C'est ici qu'il ferait bon d'être heureux et de comprendre son bonheur !

Malgré les derniers froids, malgré la boue, malgré les huissiers de toute couleur et de toute race, malgré les juges, l'Algérie a l'air d'être dans une assez bonne phase de travail et de contentement. Les juges ! Hier soir je dînais tranquillement en lisant le roman de *Jack*, lorsque la salle du restaurant a été envahie par quatre individus de la basoche ou magistraille,

évidemment quatre hauts personnages (de céans). Ils Ils s'assoient deux par deux à des tables éloignées et parlent à voix haute comme des gens qui ne craignent aucune indiscrétion. L'un est juge de paix et traite les trois autres de canailles : c'est l'honnête homme ou à peu près. Les autres ricanent en s'entendant appeler « voleurs ». Ils se vantent même. L'un d'eux raconte comment il se fait 3.000 francs d'économies avec 2.800 francs de traitement, comment lorsqu'il était employé au tribunal, il vendait les pièces à conviction ! Je savais ce qu'est la magistraille, mais je ne le savais pas encore assez ! En face de la maison d'où je vous écris, j'aperçois les murailles grises de la prison avec leurs étroits jours de souffrance. Que de malheureux volés, mangés, dévorés par les .... (1) et les juges, souffrent derrière ces murs !

Bien affectueusement à vous tous.

ELISÉE RECLUS.

A Antoine Perrare.

Ténès, 14 février 90.

Mon brave ami,

Vous avez raison, je ne ferai point les conférences (2). Telles que je les concevais, elles n'auraient pas été

(1) Mot illisible.

(2) Les conférences que lui avait demandées l'Université de Genève.

combinées de manière à préparer le grand coup de la fin ; non, chacune aurait été pénétrée des idées qui nous guident : c'est donc avec un certain regret que j'abandonne mon exposé géographique, mais je le reprendrai sans doute quelque jour, lorsque j'aurai plus de temps à y consacrer.

Si je vous donne raison quant au principe et renonce absolument aux conférences de l'université de Genève, je n'accueille pas votre proposition de répondre par un refus éclatant et motivé. Je n'ai pas le droit de le faire puisque j'ai hésité : ce serait me donner des gants que je n'ai pas le droit de porter. Non, j'ai été convié avec politesse et sans publicité ; je refuserai avec politesse et sans publicité. Tant qu'on ne m'a pas avoué les motifs secrets de la proposition qui m'a été faite, je ne suis pas censé les connaître. Que chacun de nous agisse suivant sa nature : je ne dois pas me forcer à jouer un autre personnage que le mien.

En tout cas, merci de votre bonne et cordiale lettre : elle me prouve surabondamment que j'avais raison de vous demander votre avis.

L'argent sera-t-il renvoyé à Malatesta par le gouvernement italien ? Ce serait par trop cocasse !

Bien cordialement à vous et à la bourgeoise.

ELISÉE RECLUS.

A Jacques Gross (1).

Clarens, 8 avril 1890.

Mon brave ami,

Non, je ne savais pas que nos amis devaient faire paraître un journal anarchiste. J'en suis enchanté et les félicite de tout cœur. Ils ont l'argent, bravo ! mais ils n'ont pas un groupe d'écrivains suffisant. Ont-ils au moins des traducteurs ? Car la presse étrangère allemande et anglaise peut leur fournir tous les articles dont ils ont besoin, et qu'importe l'origine de notre prose, pourvu qu'elle soit bonne !

Vous ne me demandez pas d'argent, et j'en suis enchanté, car ma bourse est à sec ; mais vous me demandez de la copie, et j'en suis marri, car je suis accablé d'ouvrage. Mon avis est qu'il vaut mieux finir ce qu'on a commencé que de s'atteler à de nouvelles besognes. Je m'occupe maintenant à revoir ma brochure *Evolution et Révolution*, que je voudrais mettre au courant, étayer de pensées et d'arguments, élever á la hauteur de nos idées qui ont marché. Si je réussis á faire ce travail à ma convenance, je pourrai l'imprimer en feuilletons dans l'*Avant-Garde* (2). Cela conviendra-t-il aux camarades ?

(1) Voir note, vol. II, p. 392.

(2) Ce projet de fonder l'*Avant-Garde* ne fut pas réalisé. Entre la *Critique sociale* 1888 et l'*Avenir* de 1893, il n'y eut pas d'autre journal anarchiste dans la Suisse romande.

A propos, vous avez tort de blâmer X..., les éléments nous manquent pour juger de la puissance de sacrifice d'un chacun. Me condamnerez-vous aussi parce que je n'irai pas faire ma conférence à Genève pour répondre à des bonshommes que je n'ai pas entendus ? A mon avis, tout ce qui n'est pas spontané, naturel, est mauvais.

J'ai donné votre Guyau à un ami d'Algérie. Ne soyez donc pas étonné de recevoir un de ces jours un exemplaire neuf.

Bien cordialement,

ELISÉE RECLUS.

A son gendre Paul Régnier.

Clarens, 6 mai 1890.

Mon ami et fils,

Tu connais sans doute les nouvelles de Paris (1), mais je les résume comme si tu ne les connaissais pas :

(1) *Les nouvelles de Paris...* C'est le 1er mai 1890 qu'on célébra, pour la première fois d'une manière vraiment consciente, cette fête internationale des ouvriers. Dans l'espoir d'enrayer le mouvement anarchiste qui commençait à se dessiner nettement, le gouvernement avait pris le parti de sévir. On visait surtout les étudiants, et, parmi eux, quelques propagandistes étrangers. Francesco Saverio Merlino était du nombre. Avocat italien, com-

1° Paul (1) n'a pas été arrêté. Athalin (2) s'est borné à le citer « à sa barre », et à l'interroger, mais avec le désir secret, semble-t-il, de le mettre hors de cause ;

2° Grave (3) n'a été aucunement inquiété. Nul profil de sergot ne s'est montré dans sa mansarde ;

3° Cabot (4) a été relâché et compose déjà le numéro prochain de *La Révolte* ;

4° Les papiers saisis ont été rendus, mais on nous a bel et bien saisi notre presse, qualifiée « clandestine » pour les besoins de la cause ;

5° Les anarchistes étrangers, militants ou non, paieront pour les indigènes. Ce brave Merlino, qui vient d'écrire un article intéressant dans la *Revue Scientifique*, sera certainement frappé. L'opinion publique bourgeoise approuvera ;

6° Ladite opinion eût également approuvé l'inauguration d'un règne de la terreur contre les ouvriers, anarchistes ou non. Constans pourra se vanter de sa modération : il se servira de la vieille comparaison : « main de fer, gant de velours. »

Quoi qu'il en soit, le 1er mai a été une grande date

muniste-anarchiste, auteur de *Socialisme et Monopolisme*, de l'*Italie telle qu'elle est*, etc., il fut arrêté avec quelques autres pour distribution de brochures aux soldats, et condamné par contumace, car il réussit à s'évader. On fit des perquisitions à l'imprimerie de *La Révolte* et plusieurs rédacteurs furent incriminés. On ne sait par suite de quelle manœuvre politique et policière, on arrêta aussi quelques réactionnaires, entre autres le marquis de Morès.

(1) Paul Reclus, fils d'Elie.

(2) Laurent Athalin, juge d'instruction.

(3) Jean Grave, administrateur de *La Révolte*.

(4) Cabot, typographe à *La Révolte*.

historique. Pour la première fois, il y a eu solidarité consciente entre tous les internationaux du monde, et d'instinct, tous les bourgeois ont tremblé.

Bien affectueusement,

ELISÉE.

A Auguste Rouveyrolles, à Ganges (1).

Clarens, 9 juillet 1890.

Mon cher compagnon,

Chacun de nous a son caractère, ses instincts naturels, son tempérament ; et, par conséquent, la conduite de tous les jours doit varier chez les individus.

Pourvu que cette conduite soit toujours raisonnée et sincère, et que, chez les anarchistes, elle soit inspirée par la compréhension de la liberté personnelle et de la solidarité entre camarades, il n'y a rien à dire.

Encore une fois : Fais ce que veux. Aussi n'ai-je point de conseils à vous donner. A chacun de faire ce qu'il trouve bien. Un tel a raison ; tel autre a raison. Cela dépend des caractères.

L'individu dont les mains sont liées n'agit pas de la même manière que celui dont les mains sont libres. J'admire le gaillard qui n'a jamais courbé l'échine, qui

(1) Cette lettre a paru dans le Mercure de France. Ier X. 1913.

a toujours dit sa façon de penser à haute voix, qui a toujours la main levée pour frapper et dont la vie se passe en prison.

J'admire aussi l'homme inébranlable qui ne parle jamais hors de propos, qui pèse ses paroles pour leur donner toute leur valeur et qui les prononce seulement quand il en espère un bon effet pour la propagande, l'homme qui attend son jour pour combattre à bon escient, mais dont rien au monde ne peut faire changer la force d'âme.

Que chacun agisse conformément à sa nature, et que de la diversité des efforts naisse l'action commune. Pas de mot d'ordre. Que chacun soit à lui-même son propre conseiller.

Travaillez de votre côté, nous travaillerons du nôtre et l'œuvre finira bien par aboutir.

Je vous prie, cher compagnon, de transmettre à vos amis révolutionnaires les bonnes salutations d'un camarade.

ELISÉE RECLUS.

A Nadar, Arcachon.

Nanterre, 19 route de Cherbourg, 28 novembre 1890.

Mon excellent ami,

Ma sœur est, je crois, maintenant à Arcachon, à la villa des Sablines. Tu te rappelles son nom, Joana

Bouny, et tu la connais comme une femme qui souffre avec ceux qui souffrent et qui fait croire à la justice, à la force, à la bonté. Elle portera à ta femme mon baiser bien affectueux.

Tu me demandes comment je vais. Si je n'étais tenu d'être courageux et fort, je te dirais que je vais mal.

Ma fille Jeanne a perdu son enfant le plus jeune, son petit dernier à chevelure blonde, celui que nous aimions par dessus tout. La mère lui avait donné le nom de René. Pourquoi ? Voyait-elle en lui comme une apparition du vaillant homme qu'elle avait perdu et qui surgissait de la tombe pour revivre avec elle sous une autre forme ? Peut-être. Mais René nous a quittés comme avait fait le père, celui-ci dans tout l'éclat de sa force et de sa beauté, celui-là dans sa grâce merveilleuse.

Je me sens abattu comme un bœuf qui a reçu le coup de maillet, mais je me relève, mon ami. En souvenir de la souffrance, je me dois à tous ceux qui souffrent et j'espère qu'ils n'auront pas à me reprocher d'avoir failli.

Bien affectueusement à toi, à vous.

ELISÉE.

Année 1891

A Mme Auguste de Gérando (1).

Tarzout, par Ténès (Algérie).
5 février 1891.

Ma chère et vénérée dame,

Je souffre avec vous de toutes les atrocités que nous commettons, nous, pauvres hommes, contre d'autres hommes, nos frères, Indiens, blancs ou nègres ; car, malheureusement, les crimes qui vous soulèvent le cœur d'une si juste indignation ne se commettent pas seulement en Amérique. Nous en avons aussi notre large part dans ces terres d'Algérie qui m'entourent, et partout où les hommes sont venus en conquérants. Que de tribus, jadis heureuses, ont été détruites, que de peuples entiers ont été massacrés, que de sang, que d'horreurs dans notre histoire à tous ! Il est tant de coupables que, pour ainsi dire, la responsabilité de ces infamies ne pèse sur aucune tête. Pas plus que le général Millo, ou tout autre homme de guerre ou mar-

(1) Mme de Gérando, mère d'Attila et Antonine de Gérando.

chand de phrases, le président des Etats-Unis ne mérite votre télégramme. Il appartient à un immense mécanisme gouvernemental et fonctionne comme la bielle d'un engin entraîné par un mouvement fatal ; il est au-dessous même de l'injure. L'origine du mal est plus lointaine et profonde que toutes ces petites volontés humaines : elle est dans notre conception même du droit, dans notre morale, ou plutôt dans notre « immorale » publique. N'a-t-on pas divisé l'humanité en races, dites supérieures et dites inférieures ? Et ne s'est-on pas accoutumé à considérer l'oppression comme légitime quand elle est exercée par le fort ? Ne voit-on pas dans la force primant le droit le premier de tous les droits !

Et cependant j'espère et je vous convie à espérer avec moi. Sans doute les Indiens périront par milliers et les massacres se succèderont comme se sont succédés ceux de tant de peuples dont nous sommes les héritiers. Mais ils ne périront point complètement et il restera d'eux autre chose que des exemples superbes d'endurance, de fière résignation, de magnanimité. Leur sang est, plus qu'on ne croit, mêlé à celui des populations américaines, leur génie survit à l'ancienne indépendance, et nombre d'entre eux sont entrés déjà dans la voie du progrès purement humain par la recherche désintéressée de la justice et de la vérité. Hier nous étions des ennemis, demain nous serons des frères.

Je vous prie d'agréer pour vous et les vôtres mes salutations respectueuses et cordiales,

Elisée Reclus.

A Lilly Zibelin-Wilmerding.

Tarzout, 16 février 1891.

Ma chère dame et amie,

.....C'est avec ravissement que je parcours les forêts de pins, que j'entends le ruissellement du torrent sur les pierres et le grondement de la mer sur les rochers, et pourtant je songe déjà à quitter tout cela, et les belles journées de ciel bleu et les claires nuits étoilées et tout ce large et puissant travail de défrichement, de plantations et de culture. Je me plais beaucoup ici et il me semble que tout le monde devrait s'y plaire. Je ne parle pas des bons amis que je trouve ici : je n'aime pas moins ceux du nord que ceux du sud.

. . . .

Bien affectueusement à vous tous.

Elisée Reclus.

A Henri Roorda, Lausanne.

Paris, 16-III-91, à l'arrivée d'Alger.

Mon cher ami,

Oui, vous m'aviez écrit une bonne, une affectueuse lettre, qui m'avait vivement touché et que j'ai cons-

tamment portée sur moi parce que des paroles d'ami font du bien. Je n'aurais certainement pas manqué d'y répondre, mais la vie est courte, et la pensée précède de longtemps la réalisation.

Je suis tout à fait de votre avis relativement à l'inconscience de la réaction. Psychologiquement, il est certain que la plupart des hommes se font une morale à l'usage de leur intérêt. Le prêtre en est d'ordinaire un remarquable exemple : il répand les charités et les conseils, il verse l'huile de douceur ; au nom d'un Dieu d'amour, dont il est le représentant sur la terre, il se fait amour, mais son Dieu est aussi le Dieu « fort et jaloux » et, à son tour, il peut, au nom de son maître, nourrir toutes les passions de violence, de haine et de fureur. De même, nous avons des « juges intègres » et même des Javert, des agents de police que nous sommes tenus de respecter. Tout cela est vrai et, dans mainte occasion, des hommes qui proclament nos idées, mais dont le caractère et la conduite ne sont pas à la hauteur de leurs paroles, nous forcent à reporter un regard de respect sur des adversaires loyaux et nobles.

Cependant, Kropotkine dans la *Morale anarchiste*, et nous tous dans notre propagande, nous avons le droit d'aller au fond des choses et de dire au prêtre, au juge, au policier intègres : « Votre intégrité n'est qu'une duperie ! Vous vous croyez bons et honnêtes, mais vous ne l'êtes pas ; votre intérêt personnel, votre ambition, votre esprit de corps vous commandent votre morale ; vous vous trompez vous-mêmes inconsciemment, et nous arrachons les voiles. Vous êtes les « sépulcres blanchis » dont parle l'Evangile. « Faux bon homme », tu n'es qu'un méchant, honnête riche, tu n'es qu'un

voleur ! Sans doute, tous les gens que nous interpellons ainsi se sentiront indignés et d'abord ne voudront plus discuter avec des gens comme nous, brutaux et de mauvaise compagnie, mais nos paroles vivantes n'en continueront pas moins de vivre en eux, et tout à coup, ils se diront avec surprise que nous avons raison ! ils découvriront le crime déguisé ; ils cesseront de croire en leur morale, ils n'auront plus la foi ! C'est là le progrès définitif : le vicaire de Dieu est bien près de ne plus croire en Dieu ; le défenseur de la justice s'est déjà trouvé impliqué en tant d'intrigues et de scélératesses qu'il ne croit plus en la justice ; le militaire auquel on n'a jamais fait tirer que sur ses concitoyens, commence à savoir ce qu'il faut penser de la patrie. A nous de hâter par notre logique des choses, brutalement proclamée, la misère de la foi béate, innocente en apparence, complètement perverse au fond. A nous de forcer les gens pseudo-honnêtes à choisir entre l'honnêteté vraie et la pure canaillerie, la scélératesse calculatrice.

A tous les points de vue, je partage votre manière de voir au sujet de la pudeur. La part de « nature » qui se retrouve dans ce sentiment est si minime qu'on est assez embarrassé pour en discerner la véritable origine. A mon avis, les débuts du vêtement ont été multiples. De même que le coq s'est orné d'une crête rouge et de belles plumes, de même le mâle, parmi les hommes, a cherché de toutes les manières à décorer ses organes par plumes, fines étoffes et broderies. La femme, de son côté, a voulu plaire et doubler le prix de la victoire par les obstacles et les refus ; puis sont venus les propriétaires qui ont mis une barrière entre leurs femmes de capture et le public. A maints égards, le vêtement a

la même origine que les ceintures de sûreté et les horribles pratiques d'infibulation. Puis, en vertu de la loi psychologique dont nous parlions plus haut et qui accommode la morale aux intérêts et aux passions, est née la pudeur, morale de la coquetterie et de la prise de possession sexuelle.

Eh bien, pour la pudeur comme pour tout autre sentiment de moralité pervertie, il faut dire la vérité, au risque de scandaliser les personnes modestes et vertueuses chez lesquelles les idées fausses se sont confondues inextricablement avec la dignité du caractère et de la conduite. Les vêtements doivent tomber : la nécessité nous oblige de montrer ce que nous avons en nous de plus vivant et de plus beau, les yeux et le sourire, la dignité doit nous faire aussi montrer l'ensemble de notre corps sans niaise pruderie.

La morale d'abord. Il est certain que la prétendue morale des religieuses, qui consiste à supprimer son corps, à n'avoir plus d'organes, a pour conséquence de tendre incessamment la pensée vers ces choses « que l'on doit cacher » : c'est une hantise, une folie, c'est la lubricité féroce, la perversion de tous les sens ; c'est le mensonge, l'hypocrisie. Les actes normaux deviennent des actes vicieux ; la source de la vie en est corrompue et, de génération en génération, le monde en est perverti.

Et l'Hygiène ! Tous ces vêtements, nids à microbes, qui nous séparent de l'air pur et de la lumière, qui nous rendent infirmes et mal équilibrés, qui pâlissent notre chair et la couvrent d'ulcères, qui rendent l'amant dégoûtant pour l'amante et qui, parfois, stérilisent la femme ou la condamnent à enfanter des avortons !

Enfin l'Art ! Comment comprendre la beauté, alors

que les courbes naturelles sont remplacées par des lignes de boutons, par des jupes et des corsages, alors que les modes peuvent déplacer les formes, les reporter du ventre aux épaules, faire tout mentir et tout fausser ? Comment élever sa pensée devant un bronze qui figure un homme en habit noir ? Si le culte du nu ne s'était maintenu chez les artistes, malgré les prêtres, malgré la pudeur, je crois fermement que l'humanité aurait tellement déchu dans le conventionnel et dans le faux qu'elle aurait fini par périr. En continuant le Moyen-âge, elle serait rentrée dans la mort ! Certainement, dans la grande révolution de la logique, du bon sens et de la nature, la destruction du vêtement a sa part. Drapez-vous contre le froid tant que vous voudrez, mais, si vous avez la moindre compréhension de l'art et de la beauté, ne vous habillez pas, ne cachez pas votre corps et que la draperie s'harmonise avec lui !

Bien cordialement à vous et aux amis.

P.-S. L'auteur de *Richesse et Misère* n'a jamais dit son nom. S'il y a des observations et des corrections à faire, veuillez me les transmettre, je compte les utiliser un jour. Ma brochure *Evolution et Révolution* doit paraître incessamment.

A Mlle de Gérando.

Nanterre, 2 avril 1891.

Ma bien chère demoiselle et amie,

Vous m'avez écrit une lettre lorsque je me trouvais sous le poids d'un bien lourd chagrin (1). J'ai attendu pour vous répondre, car ma tristesse était bien grande alors, et je n'avais pas assez de liberté d'esprit pour rester dans la vraie mesure, celle où la douleur personnelle ne cache pas les douleurs d'autrui. Mais je n'en reste pas moins dans un état de surprise amère, de révolte contre ce fait brutal, contre nature, de la mort des jeunes. Est-ce l'effet d'une violation de l'hygiène ? La cause est-elle personnelle, est-elle collective ? Je ne sais, mais, en pareil cas, il y a crime. Quel est le coupable ? L'individu, la société ? Quoi qu'il en soit, ma colère est juste, car il est inique que des enfants meurent avant d'avoir vécu, avant d'avoir tenu les promesses que faisaient leur intelligence et leur amour.

Mais cette question se lie à tant d'autres questions. Si la mort est inique, la maladie l'est aussi, le mal l'est aussi sous toutes ses formes et voilà le problème social qui se dresse dans toute son ampleur ! Chacun de nous est bien peu de chose pour combattre ces milliards et milliards de microbes qui rampent et qui tuent, mais

(1) Lors de la mort de son petit-fils, René Cuisinier.

enfin aucun de nous n'est tout à fait impuissant. Tant qu'il nous reste un peu de vie nous pouvons agir dans le sens de la vie.

Je vous envoie, ma chère dame, l'expression de toute ma sympathie dans la lutte si énergique que vous, une vaillante s'il en fut, avez entreprise pour élargir les esprits et hausser les cœurs. C'est une de mes grandes joies de penser que dans votre esprit vous m'avez associé à ceux qui vous soutiennent de leur volonté.

Bien affectueusement et respectueusement.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Elisée Reclus.

Fleuve Saint-Laurent, 9 juillet 1891.

Ma chère femme,

Nous ne sommes point arrivés, mais voici deux jours que nous naviguons sur le golfe et le fleuve, et nous comptons recevoir bientôt la visite d'un bateau-pilote qui viendra prendre nos lettres. L'arrivée à Québec se fera probablement demain dans la journée. Le temps est beau depuis que nous avons traversé l'Océan ; pendant les six jours de passage, l'air était gris, le temps froid, la mer désagréable. Cependant je ne me suis pas trop mal tiré d'affaire. M. Cuisinier (1) n'a

(1) M. Cuisinier, compagnon de voyage d'Elisée, était le beau-père de sa fille Jeannie, Mme Léon Cuisinier.

pas souffert, mais à la condition de ne pas bouger de son lit. Un pauvre enfant de dix ans est mort du mal de mer. « Un enfant d'entrepont » ! disaient mes nobles commensaux des premières, avec le ton dédaigneux qu'il convient.

Nous avons eu la grande chance de rencontrer sur notre route d'admirables montagnes de glace, édifices, palais et tours qui descendaient lentement vers le sud, éclairés par les reflets du soir. La nuit, les amas de glace étaient si rapprochés qu'il a fallu arrêter le navire pendant cinq heures, de crainte de nous heurter contre ces roches de cristal ! Autre chance ! Une baleine vient de se montrer à une encablure du navire. Le léger brouillard en colonne l'a révélée et, bientôt après, l'énorme masse resplendissant au soleil comme de l'argent avec des reflets bleuâtres, s'est lentement soulevée, puis a plongé obliquement, laissant pendant une seconde sa nageoire caudale vibrer au-dessus du courant.

A demain Québec et vos lettres.

Bien affectueusement à vous tous.

ELISÉE.

A M. de Gérando.

Sèvres, 26, rue des Fontaines, 19 novembre 1891.

Mon bien cher ami,

Je viens de recevoir et votre lettre et le double portrait charmant. Je vous en remercie de tout cœur,

heureux d'avoir sous les yeux ces deux gracieux visages et en moi la pensée d'un ami.

Mon récent voyage aux Etats-Unis m'a vivement intéressé : on s'y trouve lancé comme par une force de projection puissante, comme par la bouche d'un canon : vers le mal ? On ne sait pas, tant on perd le souffle et la pensée dans cette marche vertigineuse ! On a peur à la fois et grand espoir.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir lu ma brochure (1) avec soin. J'ai tenu surtout à bien éclairer un point d'histoire : la fatalité de réaction à laquelle tout gouvernement est soumis. « L'Etat fait toujours machine en arrière ». Pour ce principe, je n'ai plus de doutes. Sur d'autres questions secondaires, il me semble que je n'ai peut-être pas vu les choses avec la même clarté.

Bien affectueusement à vous, à votre mère et à votre sœur, si elle est avec vous. Reprenez force et santé et soyez toujours aussi heureux que vous êtes bon. Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de votre femme et, de loin, j'embrasse votre fils.

Votre ami dévoué,

ELISÉE RECLUS.

(1) Nous ne connaissons pas de brochure d'Elisée à cette date, à moins qu'il ne s'agisse d'une des nombreuses éditions d'*Evolution et Révolution*.

A Jean Grave.

Sèvres, 29 novembre 1891.

Mon cher ami,

. . . .

Je comprends votre émoi à propos de l'article « Vol et Travail » (1), mais je ne le partage pas, car cet article est de ceux qui font penser et je ne suis pas fâché d'entendre des raisonnements qui permettent de creuser une question plus avant. Il n'est pas mauvais qu'une voix nous rappelle à nous, moralistes et morali-

(1) Grave était à Sainte-Pélagie. En son absence, Paul Reclus administrait *La Révolte*. C'était l'époque des « reprises individuelles », de « l'estampage » et du « sabotage ». Dans le N° 9 (Cinquième année, du 21 au 27 novembre 1891), Paul Reclus inséra un article écrit par lui-même (à cette époque, aucun article du journal n'était signé). En voici la thèse :

« Dans notre société actuelle, le vol et le travail ne sont pas « d'essence différente. Je m'élève contre cette prétention qu'il y « a un honnête moyen de gagner sa vie, le travail ; et un malhon- « nête, le vol ou l'estampage... » et la conclusion... « L'activité « de la vie que nous rêvons est également éloignée de ce qu'on « nomme aujourd'hui le travail, et de ce qu'on nomme le vol : « on prendra sans demander et ce ne sera pas le vol, on emploiera « ses facultés et son activité et cela ne sera pas le travail. »

Grave se plaignit à Elisée de la publication de cet article. En même temps qu'il répondit par la lettre ci-dessus, Elisée écrivit un entrefilet qui parut dans le numéro suivant de *La Révolte*.

sateurs, que nous aussi nous vivons de vol et de rapine et que, personnellement, nous avons à nous nettoyer tous. Je prends ces observations, non comme une insulte, mais comme une leçon à méditer. Dans la société d'injustice, de caprice où nous vivons, nous sommes, malgré nous, solidaires de tout le mal qui se fait. A nous de tenter l'assainissement par la Révolution : il n'y a pas d'autre voie.

Bien cordialement.

ELISÉE RECLUS.

« Les lecteurs de *La Révolte* n'ont pu se tromper sur la conclusion définitive à laquelle nous conduisent les discussions relatives à l' « estampage ». Sans doute, il est vrai que dans cette société inique où tout repose sur l'inégalité et l'accaparement, où l'argent seul donne le pain, nous sommes tous, sans exception, obligés de vivre en plein vol, suivant les conditions mêmes que nous fait l'existence. Comme des loups furieux, nous nous disputons la pitance journalière aux dépens des plus faibles ; chaque morceau de pain que nous mangeons est arraché à d'autres pauvres et porte quelque tache de sang. Cela est vrai, et nous remercions l'auteur de *Travail et Vol* de nous l'avoir répété. Mais c'est en dehors de cet affreux état social que nous orientons notre vie, et tout en comprenant, en expliquant même les misères et les hontes auxquelles tel ou tel individu peut être entraîné, nous cherchons, avant tout, à abréger cette période hideuse de gâchis et de corruption qui précède l'avènement d'une société harmonique. Plus nous ferons de sacrifices personnels pour notre cause, plus nous saurons inspirer de con-

fiance aux camarades par notre affection mutuelle ; plus nous serons fiers en face de nos ennemis, plus le jour de notre affranchissement sera proche. Nous n'avons que faire des mesquines roueries dans lesquelles se complaisent les esclaves révoltés. Ce qu'il nous faut, c'est l'énergie hautaine des principes, la vaillance de l'attitude, la noblesse de la vie.

Dans le prochain numéro, l'un de nous tâchera d'établir encore une fois notre pensée à cet égard aussi nettement que possible. »

Dans la lettre d'envoi à Grave, il y avait quelques lignes :

« Pierre a écrit dans le même sens que vous, promettant un article pour le prochain numéro. J'ai écrit ces quelques mots dont j'envoie le double à Paul, pour amener la transition : « Patience et longueur de temps...

Salut cordial,

ELISÉE RECLUS.

En effet, le numéro 11 (du 5 au 11 décembre 1891) contient un article : « Encore la Morale », écrit par Pierre Kropotkine.

A Mlle de Gérando.

Sèvres, 12 décembre (1891 ?)

Ma vaillante et très chère amie,

Comment vous ne saviez rien de moi ? C'est une façon de parler. Car je sais tout de vous. Je ne connais

pas les petits faits de chaque jour, mais la vie elle-même, je la connais. Je connais votre incessant labeur toujours dirigé vers le mieux, je sais votre vaillance, votre droiture, votre sincérité et ce charme infini qui provient de ce que le cœur a toujours été bon et l'âme toujours pure. Vous n'aimez pas les éloges, aussi n'est-ce point un éloge de vous dire simplement qu'en regardant vers l'idéal, je lui donne naturellement une forme concrète composée des traits de tous ceux que j'aime et que j'admire. Eh bien ! mon idéal a de vos traits ; je vous retrouve toujours à côté des meilleurs, dans ma vie supérieure, dans ma vraie vie de lutteur pour la justice. N'est-ce pas vous qui m'avez appris ce mot d'*arany szabadsz'ag* (*la liberté d'Or*), dans lequel, vous mettiez tant de cœur et que je voudrais répéter quand je mourrai (1).

Vous le voyez, ma chère camarade et amie, je n'ai pas besoin de vous écrire pour vivre de votre vie.

Serrez la main au compagnon de lutte dont vous me parlez. Comme vous, qu'il élève son cœur au-dessus des petites misères de la vie.

Votre ami.

ELISÉE RECLUS.

(1) Ce souhait fut satisfait ; voir *Epilogue*, page 327.

A Ch. Perron.

Sèvres, 26, Quai des Fontaines, 28 décembre 1891.

Mon cher ami,

. . . .

.....Je viens de jeter les yeux sur les cadres que vous m'avez envoyés pour représenter les divisions de l'Atlas projeté (1).

Le format n° 1-1/1000000e, 1.800 planches, me paraît de dimensions trop peu maniables.

Le format n° 2, — 4 degrés en latitude, me paraît plus convenable, mais le nombre des cartes est plus grand.

Toutefois le plan ne serait pas, il me semble, de faire d'emblée tout l'atlas. Il faudrait se borner aux feuilles des contrées ayant déjà leur relief parfaitement connu par cartes détaillées. Pour l'ensemble de la Terre,

(1) La création d'un atlas isométrique de la Terre fut une des préoccupations constantes d'Elisée Reclus. Voir notamment, *Bulletin de la Société neuchâteloise de Géographie*, tome IX, 1896-1897, page 159 : « D'un Atlas à échelle uniforme proposé par Georges Guyou et Elisée Reclus. ». Il s'agit, dans cet exposé, d'un atlas à l'échelle du dix-millionième.

Depuis le début du siècle, différents pays se sont mis d'accord pour publier une carte internationale au millionième, et se sont partagé la besogne.

c'est-à-dire l'Atlas général, le volume de 54 planches suffirait.

Mais l'entreprise en elle-même, où en est-elle de votre côté ? Pour ma part, je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir beaucoup ! mais ayant lu la proposition de Penck, qui me semble avoir été faite honnêtement et dans un esprit purement scientifique, j'aurais honte et mauvaise conscience d'agir ou de tenter une action quelconque sans l'avoir averti et lui avoir proposé et demandé notre association réciproque. Les avantages seraient grands : 1° c'est un vrai géographe et une force ; 2° il est Allemand et, par notre alliance, nous sortirions de cette abominable et honteuse impasse de « science française et science allemande » qui nous donne mal au cœur ; 3° nous agirions en honnête franchise.

Sans doute nous aurions des ennuis et des difficultés, peut-être insurmontables ; mais si je procédais autrement, je constate à beaucoup d'indices, que j'aurais ici des difficultés bien plus grandes encore. Je n'insiste pas sur ces indices, car nous aurons encore l'occasion de traiter ces questions.

Bien cordialement à vous et aux vôtres.

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1892

A Mme Dumesnil, Vascœuil.

Sans date, février 1892. Chartres.

Ma sœur, mon amie,

Tu vois que mon voyage a été retardé, mais je suis en route. Mon itinéraire est fixé jusqu'à Arcachon, où je compte rester jusqu'au 24 février, ...puis je file vers Madrid et tâche de faire ma besogne le plus prestement possible. J'espère bien pouvoir éviter le désagrément d'y rester une quinzaine.

Et après ? Tu sais ou tu ne sais pas que Mlle Régnier avait manifesté l'intention d'aller à Tarzout et je lui avais proposé de l'accompagner ; mais sur ces entrefaites s'est produit l'incident que tu connais (1).

Fuir ! tu le sais, fut mon premier cri. Mais ce n'est pas tout de fuir, il faut aussi que la fuite soit justifiée, Après la lettre de Maunoir (2), arrive une lettre offi-

(1) La médaille d'or de la Société de Géographie.

(2) Maunoir, géographe, né en Toscane (1830), mort à Paris (1901). Il servit dans la cavalerie, puis entra dans les bureaux à la suite d'un accident. Depuis 1867, il fut secrétaire général de la

cielle indiquant le jour de la crucifixion, encore fort éloigné, le 22 avril.

Que faire ? N'ayant pas renvoyé précédemment la petite médaille, il m'est absolument interdit de renvoyer la grande : je n'ai absolument aucun droit d'outrager des personnes qui se conduisent galamment envers moi.

Je me suis donc rendu vers mon voisin Duveyrier que j'aime, dont les idées sans doute doivent différer beaucoup des miennes, mais qui a la bonté, cette force qui plane au-dessus de tous les dissentiments humains. Duveyrier (1), qui était au nombre des coupables médailleurs, m'a parlé en ami, et son discours revient à ceci : « Nous avons voulu être justes envers le géographe, et, sans en avoir l'air, nous payer, nous, conservateurs, le plaisir délicat de sympathiser avec l'anarchiste. Ne serait-ce pas de votre part une véritable injustice de nous offenser ? »

Au fond, je pense comme lui. Ma vanité, mon amour-propre pourront souffrir de cette absurde séance ; mais puisqu'il me paraît utile de m'y soumettre, acceptons-en simplement le ridicule. Seulement je serai bien

Société de Géographie de Paris, rédigeant en collaboration avec Duveyrier, l'*Annuaire de la Société de Géographie*, dont ils publièrent trois volumes. Elisée l'estimait hautement et le savait son ami.

(1) Henry Duveyrier, 1849-1892. Explora surtout le Sahara algérien et tunisien. Il séjourna chez les Touaregs du Nord et ramena même plusieurs de leurs chefs à Paris. Sa collaboration au *Bulletin de la Société de Géographie* fut très importante, ainsi que sa rédaction à l'*Annuaire*. Elisée l'aimait pour son noble caractère et se réjouissait d'être son voisin à Sèvres.

reconnaissant à tous les amis qui s'abstiendront de venir me plaindre, ou se « payer ma fiole ».

. . . .

Adoncques si je rentre à Paris pour le 22 avril, Mlle Régnier, qui doit partir pour le 9 du même mois ne peut être accompagnée par M. Reclus. Je me trouve donc libre, malgré moi, de faire le voyage plus tôt, et si mon travail marche bien en Espagne, j'irai peut-être à Tarzout en quittant Madrid.

Bonnes embrassades.

ELISÉE.

A ses collègues de la Société de Géographie, qui avaient décerné la grande médaille d'or à Elisée Reclus pour l'ensemble de ses œuvres géographiques et, en particulier, pour sa *Nouvelle Géographie Universelle* (lettre lue en séance du 19 février 1892).

Messieurs et chers collègues de la Société de Géographie,

L'honneur qu'il vous plait de me conférer pour une œuvre inachevée et bien imparfaite, me rend tout confus. Quand je relis les noms de ceux auxquels vous associez le mien, je me demande comment des livres dont la valeur diminue d'année en année par suite de l'accroissement rapide de nos connaissances et des transformations incessantes de la société, peuvent être

mis en balance avec les explorations de ces hommes, les grands découvreurs, dont les conquêtes pacifiques, point de départ de toutes les recherches faites après eux, grandissent de siècle en siècle dans la mémoire des hommes. Ils vivent à jamais dans l'histoire des progrès humains et c'est par eux que je reçois un lustre éphémère.

Mais je dois m'incliner devant votre décision et l'accepter en toute gratitude. Je me sens, dans cette occasion, le représentant des collaborateurs désormais nombreux qui, dans notre société, dans nos écoles et autour d'elles, travaillent comme moi, les uns avec plus de science, les autres avec plus de méthode, et tous avec le même dévouement au grand œuvre de la connaissance de la Terre et des Hommes. Comment les récompenser tous ? Parmi tous ces hommes de conscience, vous avez choisi l'un de ceux qui ont eu la joie d'être à la tâche depuis le plus grand nombre d'années èt qui, probablement, devra la terminer bientôt.

Je vous renouvelle, Messieurs, l'expression de ma reconnaissance et de mon zèle ardent dans l'œuvre commune.

ELISÉE RECLUS.

A Nadar.

Valladolid, 4 mars 1892.

Mon ami,

J'arrive sans encombre et en très bonne santé dans la ville des auto-da-fé. Sans doute, on doit encore y

rôtir le balai, mais on n'y brûle plus les hommes. C'est un progrès, quoi qu'en ait pensé le fanatique puissant et bon dont tu étais l'ami et dont tu t'es fait l'Hagiographe (1). Je persiste à croire que le monde marche, — *E pur si muove* ! — et je vous aime bien.

Tendrement à vous.

ELISÉE RECLUS.

A L. Dumesnil, à Vascœuil.

Tarzout, lundi, date inconnue (*sic*), (mars 1892.)

Ma bien chère sœur,

Espérons que le temps n'est pas éloigné où la satisfaction d'être élu maire, c'est-à-dire le « majeur », le très grand, le premier parmi ses concitoyens, sera toujours accueillie, comme l'accueille Alfred (2), avec la même satisfaction que la perspective d'être roué de coups. Quelle chance, quelle joie que d'être utile, mais quelle corvée que d'être astreint à une attitude de bonté officielle, compliquée de courbettes, de paperasseries et de fréquentations de gendarmes ! C'est

(1) Louis Veuillot.

(2) Alfred Dumesnil venait d'être nommé maire de la commune de Vascœuil.

alors qu'il est bon d'avoir l'âme haute et de savoir se résigner en attendant qu'on se révolte.

Ici les santés sont bonnes, et je pars demain, heureux de voir que tout marche si bien. La pluie a même eu la gentillesse, depuis trois jours, de venir humecter les plantes qui pâtissaient déjà d'un trop long premier été. Les champs, qui commençaient à jaunir déjà comme pour une moisson manquée, redeviennent verdoyants, et les agriculteurs regardent le temps gris en se félicitant et en se serrant les mains. Je compte rester quelques jours à Alger, mais il est probable que dans une semaine je ne serai pas éloigné de Paris, heureux de serrer les mains amies.

Bien tendrement,

ELISÉE.

A Henri Roorda van Eysinga, à Lausanne.

Tarrout, par Ténès (Algérie), 25-III-92.

Mon cher ami,

Avant de répondre à vos questions, il importerait de connaître l'origine des faits qui vous ont ému (1). La foule des concierges, des propriétaires et des policiers a bien vite fait de crier aux anarchistes, et les journaux

(1) Voir plus loin, lettres du 7 et du 28 juin 1892.

ont bien vite répété le cri. Tout cela est fort excusable chez des gens qui ne pensent pas, mais pour ceux qui pensent, c'est tout autre chose. Ni vous ni moi ne connaissons les auteurs de ces faits et nous savons seulement qu'ils ne peuvent pas nous profiter, tandis qu'ils profitent admirablement à la police, à ses chefs, et notamment à celui que toute presse qualifie d'homme indispensable. Est-ce une raison pour dire que le fait vient de ces gens ! Non, puisque nous n'avons point de preuves, mais on n'a point de preuve non plus contre les groupes anarchistes.

Cependant, supposons, pour faire plaisir à nos accusateurs, supposons que ces explosions sont bien le fait de gens se disant « anarchistes ». Comment cela pourrait-il nous étonner ? Il est facile de prendre un nom, surtout quand ce nom implique la détestation de l'ordre social qui règne et nous écrase. Tant d'injustices, d'infamies, de cruautés individuelles et collectives s'accomplissent journellement, qu'on ne saurait s'étonner de voir incessamment germer toute une moisson de haines... et la haine est toujours aveugle. J'ai manqué périr d'un coup de hache, il y a quarante ans, parce que j'étais vêtu comme un jeune bourgeois. Le nom d' « anarchiste » n'était pas encore inventé dans le sens actuel, mais, aujourd'hui, on n'eût pas manqué de qualifier ainsi mon quasi-meurtrier. Eh bien ! pourrais-je me plaindre si je mourais frappé par un malheureux, croyant férir ainsi un de ses oppresseurs ? Non, certes, partout où se sème la haine se récolte la fureur.

Mais si vos questions se rapportent à des anarchistes conscients, à des anarchistes qui pèsent leurs paroles et leurs actes, qui se sentent responsables de leur conduite envers l'humanité tout entière, il va sans dire

que les fantaisies explosives ne sauraient leur être imputées. Des fusées qui partent au hasard pour démolir des escaliers ne sont pas des arguments, ce ne sont pas même des armes employées à bon escient, puisqu'elles peuvent fonctionner à rebours contre le pauvre et non contre le riche, contre l'esclave et non contre le maître. Pourquoi m'interroger puisque votre propre conscience a déjà répondu ? Ni pour vous, ni pour moi, ni pour aucun anarchiste s'étant élevé à la compréhension de la dignité humaine et du respect d'autrui comme un autre soi-même, il n'est bon de haïr à l'aventure et de combattre en se cachant. Faisons notre propagande simplement : les coups de bombes n'empêcheront point qu'on nous écoute.

Bien affectueusement.

ELISÉE RECLUS.

A Jacques Gross.

Sans date. 1892,

. . . .

Malheureusement, je suis un mauvais comptable. Je croyais vous avoir envoyé le livre de Pierre (1) et, plein de cette illusion, je me suis débarrassé de tout mon stock ; je n'ai plus même d'exemplaire à moi. Achetez-en un chez un libraire ou bien faites-en venir

(1) *La Conquête du pain* de P. KROPOTKINE.

un exemplaire, ou bien encore attendez que je sois de retour à Paris dans un mois. A en juger par quelques articles de journaux et par des lettres particulières, le livre creuserait son sillon.

Et votre œuvre, mon cher ami ? Je ne vous en tiendrai jamais quitte, jamais ! Il faut vous retenir au rivage par une branche, par une paille, si vous voulez, mais il ne faut pas vous laisser aller à la dérive. Vous êtes responsable de la vie morale d'un homme, la vôtre. Qu'elle ne se perde pas ! Réfléchissez et agissez en conséquence, je vous en prie.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A Henri Roorda van Eysinga

Gap, 9-IV-92.

Mon ami,

Reçu votre deuxième lettre. Vous devez être maintenant tout à fait en paix avec vous-même et vous rendre compte en toute netteté de votre devoir personnel. A un certain point de vue, nous avons même à nous féliciter que des événements extérieurs viennent ainsi nous forcer à des examens de conscience. Au reste, il ne s'agit point ici de ces affaires de détail, dans lesquelles se mêlent, en des proportions inconnues et impossibles à connaître, les instincts ou les idées anar-

chistes, la vanité, la bêtise et les manœuvres de police ; mais il s'agit seulement de nous-mêmes, des principes qui doivent diriger nos actions et des moyens que nous avons à employer. Les principes, nous sommes d'accord : développer de plus en plus l'initiative et la force personnelles ; aller de plus en plus à la solidarité sociale, au respect et à l'accord mutuels, à la collaboration fraternelle. Quant aux moyens, ne doivent-ils pas être une propagande, comme nos idées et comme notre vie tout entière ? Ne doivent-ils pas porter la lumière avec eux, faire resplendir notre cause comme une révélation même de la justice ? Celui qui a fait le sacrifice de sa vie comme Kilbaltchich (1) ou comme Perovskaya (1), trouvera amplement les moyens de mourir bellement, ainsi que me le disait, il y a quelques années, mon bon et cher camarade Martin (2), aujourd'hui captif dans la prison de Gap. Et la passion de la propagande dévouée ne doit point empêcher la méthode et la science, la sûreté mathématique de l'exécution. Il faut savoir, comme un ingénieur, calculer les forces d'attaque et de résistance, les effets rapprochés et les suites lointaines. . . . .

(1) Kibaltchich et Sophie Perovskaya, exécutés en 1881 pour participation au complot contre la vie d'Alexandre II.

(2) On a vu (note à la lettre du 24 janvier 1884), que Pierre Martin avait été condamné en même temps que Kropotkine, à quatre ans de prison. Le 12 août 1890, la Cour d'assises de l'Isère le condamnait de nouveau à cinq ans de prison pour avoir pris part, le 1er mai, à la manifestation des anarchistes de Vienne. Elisée, qui l'estimait et l'aimait profondément, était venu le voir à la prison de Gap. C'est à Pierre Martin, non nommé, qu'est dédiée la préface d'Elisée à *La Conquête du pain* de KROPOTKINE (1892). Pierre Martin mourut à Paris en 1915.

M'est avis que, dans ces dernières affaires, le hasard et la passion ont eu un plus grand rôle que la science et le dévouement ; mais la société affolée, représentée par les magistrats et les législateurs, est en train de commettre bêtises sur bêtises qui lui auront bientôt fait perdre les avantages fournis par les bombistes.

Je serai probablement à Genève lundi et mardi. Si, par chance, vous y allez ces jours-là, j'aurai la joie de vous voir et de causer avec vous.

Bien affectueusement.

ELISÉE RECLUS.

A Lilly Zibelin-Wilmerding.

Sèvres, 26, rue des Fontaines, 19 avril 1892.

. . . .

En effet, j'ai eu la joie de voir et d'embrasser notre ami Martin. Il a été fort heureux de me voir et ses bonnes fortes paroles retentissent en moi. Depuis les affaires des bombes, le cercle de fer s'est rétréci autour de lui, et il ne reçoit guère de lettres, mais les livres ne sont pas arrêtés au passage.

A Genève, grande joie de revoir Mme Jouk, la bonne et la noble, et le vieil ami Jouk et tant d'autres. En mon honneur, des camarades se sont réunis et j'ai eu la joie de les voir, jadis adversaires, défiants, obliques, se rencontrer en vrais amis à une table commune. Ici le

mouvement des esprits m'étonne : jusqu'au *Figaro*, qui, dans un jour d'effarement, publie des premier-Paris anarchistes. Notre livre de *La Conquête* (1) en est à sa deuxième édition ; il en sera promptement à la troisième. Ce matin, je me suis entendu avec l'éditeur pour la publication des *Œuvres choisies de Bakounine* (2).

Bien tendrement à vous tous, mes amis. Je maintiens qu'on ne pense pas quelquefois à ses amis, mais qu'on y pense toujours. Ils font partie de notre substance intime.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil.

23 avril 1892. Sèvres.

Ma sœur,

Faire de la « terreur » sans terroriser est le comble de la folie ; aussi toutes les poursuites qui se font au hasard n'ont-elles d'autres résultats que de plaider en notre faveur : les bêtises d'autrui nous font regagner, et bien au delà, ce que nous avaient fait perdre les nôtres.

(1) *La Conquête du pain*, par PIERRE KROPOTKINE. Préface d'Elisée Reclus, Paris, Tresse et Stock, 1892.

(2) Six volumes chez Stock, le dernier en 1912. En 1872 et 1880, Elisée avait donné dans *Le Travailleur* de Genève et, plus tard, en brochure, des fragments inédits d'Œuvres de Bakounine : « La Commune de Paris », et « Dieu et l'Etat ».

Il me semble vraiment que le désir d'apprendre et de savoir devient général : il perce même dans ces journaux infects dont la seule mission est de plaider pour la caisse patronale! Tout en ayant réussi jusqu'à maintenant à éviter les intervues, j'ai eu la joie d'avoir à parler souvent avec des gens passionnés de vérité.

Hélas ! mon désir d'aller à Vascœuil est un « désir pieux », mais rien ne me fait prévoir sa réalisation prochaine. Il y a ici trop de choses à faire.

Bien tendrement à toi. . . . .
. . . .

ELISÉE.

A Nadar, à Arcachon.

Sèvres, 27 avril 1892.

Mon ami,

Quelle joie de vous embrasser en même temps : ma sœur excellente et toi, mon bon ami. En entrant dans votre chère maison, cette lettre n'y trouvera que des gens aimés et bons.

Grave, condamné à quarante jours de prison, pour non paiement d'amende, ne fera que vingt jours, en qualité de non patenté, à moins que d'ici là, suivant le précieux désir des journaux troublés dans leurs études

pornographiques, un tribunal militaire, présidé par Gallifet, ne fusille tous les prisonniers.

Actuellement, notre ami a tout ce qu'il lui faut en prison et nous avons payé notre journal (1) jusqu'au 1er mai. Trouverons-nous d'autres subsides plus tard ? Je ne sais, nous vivons au jour le jour, heureux et confiants, écoutant le grand souffle de la révolution qui s'avance.

A vous,

ELISÉE.

Réponse d'Elisée Reclus à M. le Président de la Société de Géographie qui, en Assemblée générale du 6 mai 1892, lui décerna la grande médaille.

Je remercie M. le Président de la Société de Géographie du jugement qu'il vient de porter sur mon œuvre encore inachevée, et je me borne à dire que si j'avais eu moi aussi à la juger en me plaçant à un point de vue tout à fait objectif, j'aurais eu bien des réserves à faire. Mais je n'ai qu'à m'incliner en vous remerciant du grand honneur que vous m'avez fait et que, par la pensée, je partage avec tous les collaborateurs bienveillants qui m'ont aidé de leurs conseils, de leurs renseignements et, mieux encore, de leurs corrections. Ici même, plusieurs d'entre vous ont droit à ce témoignage de ma gratitude ; mais je dois me rappeler surtout ceux

(1) *La Révolte.*

qui ne sont plus là pour entendre mes remerciements. Ma pensée se reporte sur Emile Templier, sans lequel mon œuvre n'aurait point vu le jour et qui ne fut pas seulement mon éditeur, mais aussi mon ami ; vers Emile Desjardins qui consentit, pendant de longues années, à relire mes épreuves, à les annoter et qui me fournit des renseignements précieux sur les Gaules, la Germanie, l'Italie, les Provinces Danubiennes ; vers Léon Metchnikov, mon compagnon de toutes les heures : plus que mon ami, mon frère dans le travail ; enfin le géographe si noble, si affectueux, si pur que nous avons eu la douleur de perdre ces derniers jours (1). Avec son exquise bonté, avec la conscience que vous lui connaissiez, il avait bien voulu lire et contrôler tout un volume de ma géographie. C'est en m'adressant à vous, Messieurs, que je lui présente, que je présente à tous les morts, l'hommage que je leur dois.

ELISÉE RECLUS.

A M. J. Gross.

Ars en Ré, 10-V-92.

Mon cher ami,

. . . .

J'ai un plan en tête : Atteindre les paysans par la chanson. Ils aiment la chanson, ils la comprennent, ils

(1) Henri Duveyrier.

s'en pénètrent... et se fichent des brochures didactiques. Je voudrais faire un recueil d'ycelles chansonnettes avec musique et dessins, mais il faut qu'elles soient toutes bonnes, en bon style. Si vous pouvez m'aider à en dénicher, vous me ferez plaisir.

Mes tendres amitiés à Galleani (1) quand vous lui écrirez.

Mon ami Pierre Martin sortira bientôt de prison, et il lui faudra travailler pour vivre. Quelles sont les probabilités ? Trouvera-t-il un asile en Suisse ? à Delle ? à Boncourt ? Quel travail pourrait-on lui trouver ? etc., etc. Vous savez quel homme c'est, et combien il est digne qu'on se mette en quatre pour lui.

Bien cordialement.

ELISÉE RECLUS.

A Lilly Zibelin-Wilmerding.

Sèvres, 7-VI-92.

Ma sœur et camarade,

Je ne vous ai pas répondu pendant ces deux ou trois semaines, mais j'ai toujours votre image présente et vous l'avez senti. Je ne vous demande donc point

(1) Luigi Galleani, ami de Gross, anarchiste italien, expulsé de Suisse en 1891, se trouvait alors dans les environs de Gênes. Voir notes, lettres du 6 avril 1900 et du 19 mai 1903.

pardon, puisque je vous donne plus qu'une lettre, mon amitié fervente.

Cependant, si amis que nous soyons, nous pouvons ne pas être d'accord. Certes, j'admire le haut caractère de Ravachol, tel qu'il s'est révélé même à travers les débats de police. Il va sans dire aussi que je considère toute révolte contre l'oppression comme un acte bon et juste. « Contre l'iniquité la revendication est éternelle. » Mais dire que « les moyens violents sont les seuls réellement sérieux », oh non, autant dire que la colère est le plus sérieux des raisonnements ! Elle a sa raison d'être, elle a son jour et son heure, mais la lente pénétration de la pensée par la parole et par l'affection a une tout autre puissance. Par définition même, la violence impulsive ne voit que le but ; elle se précipite à la justice par l'injustice ; elle voit « rouge », c'est-à-dire que l'œil a perdu sa clarté. Ceci n'empêche nullement que le personnage de Ravachol, tel que je le vois et que se le représentera la légende, ne soit une très grande figure.

. . . .

Bien affectueusement à vous, à Albert et à vos enfants.

ÉLISÉE.

A Henri Roorda van Eysinga.

Juin 1892.

Merci, mon très cher ami, de me donner ce doux nom et que je vous rends de si grand cœur ! Je connais, en effet, le D[r] F., mais, pas plus que vous, je n'ai senti la joie de vivre et de penser accrue par sa présence. C'était le collaborateur d'un journal dont les autres rédacteurs l'ont toujours tenu en grande suspicion. Quant à moi, je n'ai eu que de bons rapports avec lui. Indépendamment du mérite qu'il peut avoir ou ne pas avoir comme homme, sa boutade au sujet des Vaudois s'explique : il est certain que le milieu favorise ou retarde l'éclosion de l'idée ! or, le protestantisme, la bonne graisse, le vin blanc et les discours après boire ne constituent pas un bon milieu. Ajoutez-y le rétrécissement de l'horizon, la perte journalière d'une ou deux heures de soleil et vous expliquez bien des choses. Ce qui n'empêche que les Vaudois soient nos frères et que notre cause soit la leur.

Je suis tout à fait de votre avis :

1° Ne jugeons point, non pas, comme le dit la Bible « afin que nous ne soyons point jugés », mais parce que nous ne connaissons pas les mobiles et que nous pouvons nous tromper du tout au tout ;

2° Ne moralisons point. Parce que nous n'avons aucun droit de nous substituer ainsi aux autres et de nous donner en exemple. A chacun de suivre son évolution propre !

3° Ne prédisons pas, tant que nous n'aurons pas les données suffisantes pour savoir, pour voir d'avance ;

4° Ne nous ingérons point à organiser avant que l'organisme naisse de soi-même. N'épanouissons pas la fleur de force : elle s'ouvrira bien d'elle-même si la vie la pénètre.

Bien cordialement à vous et mes salutations respectueuses aux vôtres.

ELISÉE RECLUS.

Au journal *Sempre Avanti* de Livourne (1).

Sèvres, 28 juin 1892.

Cher ami,

Je ne suis pas responsable des racontars des journaux qui s'inspirent des caprices de la foule ou de la passion du moment.

Mais si vous lisiez *La Révolte*, où j'écris à l'occasion et dont je partage les idées, vous auriez vu que, loin de jeter l'anathème à Ravachol, j'admire au contraire son courage, sa bonté, sa grandeur d'âme, la générosité avec laquelle il pardonne à ses ennemis, voire à ses dénonciateurs. Je connais peu d'hommes le surpassant en noblesse.....

(1) Lettre retraduite en français d'après la version italienne.

Je réserve une question à élucider : Est-il nécessaire d'être son propre justicier, sans se laisser arrêter par des considérations telles que le sentiment de la solidarité humaine, par exemple ? Je n'en reste pas moins convaincu que Ravachol est un héros d'une magnanimité peu commune.

Mon opinion, du reste, importe peu, celle des journaux pas davantage.

Etudiez vous-même la question, faites-vous une opinion sincère et raisonnée : ce sera la vraie.

Agréez mes salutations.

ELISÉE RECLUS.

Lettre retrouvée telle quelle dans les papiers d'Elisée, sans le nom du destinataire (1).

Adresse temporaire : Vascœuil (Eure).
Adresse ordinaire : 26, Quai des Fontaines, Sèvres.

18 juillet 1892.

Monsieur,

Excusez-moi de vous répondre en quelques paroles très brèves. La vie est courte, et il est inutile de l'abréger encore en faisant de longues phrases. Ceux qui

(1) Cette lettre a paru dans le *Mercure de France*, le 1er X, 1913.

cherchent simplement la vérité n'ont que faire des circonlocutions.

Oui, je suis anarchiste et les épithètes de « fou » et de « détraqué » que mes opinions m'attirent, ne me chagrinent point. Ceux qui ont fait « un pacte avec la mort » n'ont pas à s'inquiéter de traits inoffensifs.

Qu'est l'anarchie ? « La vie sans maîtres », pour la société aussi bien que pour l'individu, l'accord social, provenant non de l'autorité et de l'obéissance, de la loi et de ses sanctions pénales, mais de l'association libre des individus et des groupes, conformément aux besoins et aux intérêts de tous et de chacun. Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. Des deux côtés, comme tyran ou comme esclave, comme préposé ou comme subordonné, l'homme s'amoindrit. La morale qui naît de la conception actuelle de l'Etat, de la hiérarchie sociale, est forcément corrompue. « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse », nous ont enseigné les religions, elle est le commencement de toute servitude et de toute dépravation, nous dit l'histoire.

Voilà pour la morale. Et quant au progrès, lui connaissez-vous d'autre origine que la compréhension et l'initiative personnelles ? Toutes les écoles du monde ne font pas un inventeur ! Celui qui se borne à répéter les paroles du maître ne saura jamais rien. C'est en chacun, dans son for intérieur, dans sa conscience et dans sa volonté que se trouve le ressort de la destinée. Pour agir il faut vouloir personnellement, pour faire de grandes œuvres il faut associer des forces. Toutes les armées disciplinées d'un Napoléon ne valent pas, dans l'histoire du monde, autant que le mot d'un Darwin, fruit d'une vie de travail et de pensée.

Certes, si vous voulez « réussir dans le monde », ne soyez point anarchiste. Obéissez gentiment, vous arriverez peut-être à commander un jour. Vous aurez des valets, et des pleutres viendront vous dire que vout êtes beau et que vous avez du talent. Mais si vous tenez, avant tout, à savoir la vérité et à régler votre vie d'après elle, pensez pour vous-même, passez les ordres reçus, les conventions et les formules traditionnelles, les lois faites pour protéger le riche et pour émasculer le pauvre, soyez votre propre professeur et votre maître, et peut-être qu'on vous appellera « fou », « détraqué », mais au moins votre vie sera bien vôtre et vous aurez la joie parfaite de connaître des égaux et des amis.

ELISÉE RECLUS.

A Paul Baudouïn.

Sèvres, 26 juillet 1892.

Mon cher ami,

En vous quittant, j'ai continué de penser à vos fresques et je continue la conversation par lettre.

De même que les quatre panneaux (1) doivent représenter une scène historique continue, de même qu'ils doivent aussi se développer en une sorte de rythme

(1) Pour la Bibliothèque de Rouen.

au point de vue artistique, de même il paraît nécessaire que chacun d'eux montre sous une forme saisissante et originale une idée analogue, celle de l'invention et de la révélation. A cet égard, votre premier panneau est admirable : le monde nouveau de la pensée et de l'art se révèle à vos primitifs, qui ne connaissent encore que la satisfaction de l'instinct.

Le troisième, le quatrième panneau sont également, dans votre pensée, l'opposition de deux ères nouvelles, celle du livre et celle de la toute puissance humaine.

Mais le deuxième ne rappelle pas une époque de création dans l'histoire de l'humanité. Une inscription lapidaire romaine ne peut rappeler que la conquête, c'est-à-dire une période d'extermination et de recul. Et puis, que sont les inscriptions romaines connues : des édits, des lois menaçantes, des phrases de convention, des mensonges funéraires ? Autre chose : Votre pensée écrite ne rappellerait-elle pas un peu trop la pierre gravée du premier panneau ? Cette ressemblance même ne serait-elle pas un indice, instinctivement compris par le spectateur, que la période représentée n'a rien de créateur ?

Quant à la période de civilisation gauloise précédant la conquête romaine, vous n'avez pour vous guider que de vagues et très douteuses hypothèses.

Ne pourriez-vous pas hardiment vous replacer en pleine histoire en nous montrant la création et la révélation de l'écriture phénicienne, — même de la nôtre ? Les indigènes du bord de la Seine, non plus nus, mais déjà vêtus, armés à la gauloise, avec leurs instruments de l'âge du bronze, s'entretiennent avec des marins venus de Phénicie. L'un d'eux est un savant : il déroule un papyrus, — le papyrus demandé, — et se fait

dicter par les Gaulois le nom de Rotomac, qu'il écrit en caractères puniques. N'est-ce pas à la fois la découverte de l'écriture, attribuée à ses véritables auteurs et sa révélation à nos ancêtres de la Gaule séquanienne ?

Bien affectueusement.

ELISÉE RECLUS.

A M. Graux, administrateur-inspecteur au Conseil d'Administration de l'Université Libre de Bruxelles.

Ars en Ré, 1er août 1892.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien transmettre à Messieurs les Membres du Conseil de l'Université Libre de Bruxelles l'expression de ma reconnaissance pour le grand honneur qu'ils viennent de me conférer en me nommant agrégé à la Faculté des Sciences.

Si ces Messieurs n'y voient aucune objection, mon désir serait de commencer mon cours de géographie comparée dans les premières semaines de l'année 1894, après achèvement de l'ouvrage qui m'a permis de recueillir les renseignements nécessaires.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de mes sentiments respectueux.

ELISÉE RECLUS,

26, rue des Fontaines, Sèvres.

A Henri Roorda van Eysinga.

Ars en Ré, 10 septembre 1892.

Mon bien cher ami,

Me voici bien en retard pour vous répondre, mais vous êtes de ceux avec lesquels je suis. Une lettre précise les sentiments dans la forme, mais c'est tout, elle n'y ajoute rien.

Il est certain que notre vie, la vôtre comme la mienne, la mienne comme la vôtre, présente de singulières contradictions entre les principes et la conduite, ou du moins en présenterait-elle si l'une des conditions de la vie normale n'était pas la vie elle-même. Nous constatons ce que la justice nous demanderait de faire dans une société où pourrait s'exercer la justice, mais nous n'accomplissons qu'une partie infinitésimale de ce que nous savons être notre action normale. A cela vos camarades ricanent : « un peu plus, un peu moins », disent-ils, et ils se contentent de ne rien faire, de bouloter au jour le jour.

Certes, nous faisons bien peu, tout en comprenant beaucoup, mais du moins nous orientons notre vie. Ce n'est pas tant l'acte en lui-même, c'est la tendance qui importe. Sous peine de lapidation ou du moins d'incarcération immédiate, nous ne pouvons agir conformément à notre compréhension des choses ; mais, en tenant compte de nos devoirs envers autrui, tels les vôtres envers votre mère et vos sœurs, nous voyons

ce qu'il est possible de faire dans la lutte de chaque jour. Evidemment, chacun de nous usera d'une manière différente de sa jugeotte personnelle. L'un ira jusqu'à la pauvreté, l'autre jusqu'à la prison, l'autre encore jusqu'au martyre, mais tous agiront dans le même sens : ils s'attelleront à la chaîne de diamant qui entraîne les mondes.

Celui qui ne veut pas ne fera jamais rien, celui qui veut fera toujours un peu plus, et le peu qu'il fera l'aidera à faire davantage.

Bien cordialement à vous, mon ami.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil, Vascœuil.

Niort, 23 septembre 1892.

Mon amie et sœur,

Je vais fort bien et me balade, revenant à Paris par courtes étapes..... et compte arriver après-demain dans la journée.

La crise que j'ai eue ne s'est pas renouvelée (1), mais je pâlis à la pensée des atteintes de ce mal, car la souffrance est bien vive, une des plus vives que me rap-

(1) Elisée venait d'avoir, à Vascœuil, une nouvelle crise de l'angine de poitrine qui devait l'emporter.

pelle ma mémoire d'homme. Mais était-ce une névralgie intercostale ou une angine de poitrine ? Je n'en sais rien. Enfin, tout est pour le mieux. et j'ai encore le plaisir de voir, d'entendre, de travailler, de penser... et d'aimer, ce qui vaut mieux que tout.

Bien tendrement.

ELISÉE.

Tu liras le numéro des *Entretiens*. Il y a là deux pages d'Elie, exquises.

A Lilly Zibelin-Wilmerding (1).

Sèvres, 15 octobre 1892.

Ma chère amie et camarade,

. . . .

Quant à l'ouvrage de Mackay (2), je l'ai lu et le trouve assez mauvais. Il pose ses personnages et leurs doctrines avec une bonne foi que je crois entière, mais, vers la fin, il saute par dessus de graves difficultés.

Et quelle est sa conclusion ? C'est qu'il faut réussir

(1) Un fragment de cette lettre a paru dans le *Mercure de France*, 1er X, 1913.

(2) *Les Anarchistes*, par JOHN HENRY MACKAY.

quand même, non pas en suivant une voie considérée comme droite par l'anarchiste, mais en prenant le chemin ordinaire du gain et de la fraude. Carrard réussit, il s'enrichit parce qu'il terrorise et carotte ses éditeurs. Vraiment il n'est pas besoin d'être anarchiste pour en arriver là. Encore faut-il, dans ce cas, être parmi les privilégiés. Si les éditeurs n'avaient pas besoin de lui, il resterait le dernier des derniers parmi les miséreux. Tout le livre avec sa discussion et sa philosophie repose donc sur une simple chance. Ce n'est pas un ouvrage de principe.

Votre bonne dame spiritiste et occultiste ne m'étonne nullement. Notre vie est beaucoup plus collective qu'individuelle, et des états particuliers de l'individu le transforment en phonographe conscient ou inconscient de la vie collective. Ce que l'un de nous sait, les autres le savent peu ou prou, et les médiums, c'est-à-dire les gens très impressionnables à la vie collective, le savent tout à fait. Dans une réunion, si un seul individu sait le chinois ou l'hébreu, le médium aura des chances de savoir aussi cette langue. Si vous avez analysé votre propre vie, celle de vos amis, le médium profitera, dans une large mesure, de cette analyse : il sera vous et pensera vos pensées, sentira vos affections. Nous nous vivons les uns les autres. Mais là s'arrête la puissance du médium, il ne vit plus par delà : il attend que la science soit faite pour la savoir aussi, il ne la prophétise pas. Evidemment que, dans cet ordre de choses, bien des faits sont de nature à nous étonner, mais le moteur de tout, c'est la recherche personnelle. De toutes ces forces de l'individu qui crée, naîtra la puissance collective de la société.

Nous en causerons quand nous nous verrons. Mais

en attendant, restez persuadée que la vie saine se rend maladive en proportion de l'incertain, du vague, du flottant qu'elle mêle aux certitudes.

Votre ami et camarade dévoué.

ELISÉE RECLUS.

A Henri Roorda van Eysinga.

Je serais très heureux de voir votre compagnon Paul Busset. Son mot : « Ce qu'il y a de meilleur au monde, c'est la bonté », me touche fort. Soyons anarchistes par raisonnement, par volonté, par caractère, mais soyons-le surtout par la bonté. Etre bien soi-même pour se donner, voilà l'idéal.

Merci de votre lettre. Je suis très heureux de m'entretenir avec vous et si je réponds brièvement, je sens avec intensité ce que je vous dis.

Si le cœur vous en dit, écrivez, mais n'écrivez que de la surabondance du cœur. Pas un mot qui soit littéraire pour l'être, que chacune de vos paroles soit d'une sincérité parfaite. En outre, si je puis hasarder un conseil, ne brûlez pas vos vaisseaux au point de vue du gagne-pain. Si vous avez de quoi vivoter comme professeur, restez professeur et ne devenez pas « homme de lettres ». Je ne dis pas cela par pusillanimité, je le dis en me plaçant au point de vue de la liberté, de la pureté de votre pensée. Un « gendelettre » écrit parce

qu'il faut écrire, la plume est son outil : à la fin il doit travailler comme le menuisier de son rabot ; il lui faut travailler, travailler de son instrument, même quand il n'a pas le cœur à l'ouvrage : il cesse d'être sincère.

Oui, écrivez pour nos journaux et nos brochures anarchistes. Vous pourrez nous être fort utile. Ah ! si un jour, vous pouviez nous donner un drame, quand vous connaîtrez la vie, non pas seulement du dehors, mais aussi du dedans !

Quant au roman, faites-le dès que vous l'aurez senti et vécu ; d'avance, je sais qu'il sera bon.

A vous de cœur. Je vous prie de me rappeler au bon souvenir des vôtres.

ELISÉE RECLUS.

A Henri Roorda van Eysinga.

11-XI-92.

Votre Kœrner (1) me paraît avoir dit une absurdité. Que signifie son idée de s'en tenir à un genre d'arguments pour convaincre les indécis ? Mais il n'y a pas un argument, il y en a mille, il y en a autant que de

(1) Wilhelm Kœrner, né à Anhalt (Allemagne), étudiant socialiste, sinon anarchiste. Après les troubles du 1er mai 1891, il fut impliqué dans le grand procès de Rome, expulsé d'Italie et plus tard, de France ; il est mort à Genève, jeune encore.

grains de sable sur le bord de la mer. Tout est argument pour le convaincu. Il y a l'histoire, il y a la logique, il y a le sentiment, il y a la vie et ses phénomènes sans fin. Ce que l'on dit de « Vénus tout entière à sa proie attachée », on le dit de toute pensée dominante, de toute passion, de tout ensemble de volontés, de désirs.

Je suis bien cordialement avec vous. Ayez l'amitié de me rappeler à votre mère et à votre sœur.

ELISÉE RECLUS.

A Paul Régnier.

Sèvres, 1er décembre 1892.

Mon excellent ami,

J'ai reçu de toi un *Petit Colon* renfermant des appréciations sur une prétendue lettre de moi. Ton point d'interrogation était dans le vrai. Je n'ai point écrit cette lettre. Les gens de Carmaux et tous les autres opprimés, quels qu'ils soient, ont droit à se venger tant que justice ne sera pas faite, et ce n'est pas à moi, qui mange frais ou chaud à ma fantaisie, et qui couche dans un bon lit, de leur faire de la morale édulcorée à la Jules Simon. Naturellement, j'ai démenti cette lettre, qui a dû être payée 5 ou 10 francs à

quelque estampeur, mais les journaux qui s'étaient donné la peine de faire des articulets comme le *Petit Colon*, n'ont pas vu l'utilité d'insérer le démenti. Et d'ailleurs, à quoi bon ? Ça ne changera rien au cours des choses. Cependant le *Morning Post* a cru devoir me faire interroger spécialement et j'ai cru devoir répondre. Je t'envoie ladite intervue, où, naturellement, on me prête dans la conversation différentes choses que je n'ai pas dites.

.....Salut cordial, bien affectueux à tous.

. . . .

ELISÉE.

ANNÉE 1893

A Ch. Perron.

Sèvres, 5 janvier 1893.

. . . .

Vous trouvez qu'il manque un cheveu à la mariée ! Comment ? vous prévoyez la révolution anarchiste, et vous vous plaignez qu'elle ne soit pas ceci et cela ! Ce sera déjà beaucoup que nous fassions un pas en avant, et je voudrais bien être sûr comme vous que nous sommes en l'an I de la révolution.

Salut cordial.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil.

Livourne, 2 février 1893.

Le procès (de Florence (1)) est terminé et tout s'est

(1) Procès d'anarchistes italiens où l'on incriminait surtout, à la charge des inculpés, la traduction de la brochure d'Elisée : *Evolution et Révolution* (*Evoluzione et Rivoluzione*, n° 5), *Biblioteca del Sempre Avanti*, Firenze, 1892. Elisée était cité comme témoin.

passé d'une manière inespérée. Tout semblait promettre une condamnation sévère ; des ordres, dit-on, étaient arrivés du ministère, le président choisi était un réactionnaire avéré, un vieux d'une politesse froide, aux lèvres pincées, au nez en tranchant de couteau. L'avocat général insistait pour une peine double de celle qu'avait demandée son prédécesseur. Mais les huissiers, lecteurs ou juges — je ne sais quels sont leurs titres — ont commencé par bafouiller misérablement dans leur exposé. Puis, le camarade le plus inculpé, le traducteur de ma brochure, a parlé admirablement avec une grande simplicité et beaucoup de force contenue. Quant à moi, je me suis vu refuser la parole, mais l'avocat Ferri, avec lequel je m'étais entretenu préalablement, a parlé pour moi avec une singulière éloquence. Il est vrai que, malgré tout, son discours n'était qu'un plaidoyer et portait la peine du péché originel qui pèse sur toutes les paroles d'avocat, mais, étant donné que nos camarades avaient pris un avocat, ils ne pouvaient prendre un défenseur plus sympathique et d'une parole plus généreuse. A un moment donné, quand il a parlé du jour où la forme de la propriété changerait, où elle deviendrait la propriété de tous, l'auditoire a été enlevé d'enthousiasme, jusqu'aux huissiers qui s'agitaient joyeusement sur leurs chaises en prévision de ces grands jours de l'avenir.

L'opinion publique a-t-elle agi ? En tout cas, l'acquittement général est prononcé, et nous sortons du prétoire entourés de toute une armée de policiers de bas étage, jeunes gens qui doivent gagner bien misérablement leur vie.

Le temps était mauvais, il pleuvait. Je n'ai point

visité de musée, ne voulant point me fatiguer et, après une journée bien remplie, je suis rentré à l'hôtel pour y dormir douze heures. Cependant, si je n'ai pas vu les musées, j'ai revu le grand musée formé par les façades des palais et des églises. On a bâti une façade moderne à la cathédrale, mais on l'a bâtie sans foi. C'est une œuvre de chic, avec les plus beaux marbres, mais c'est plat, c'est froid, c'est méprisable, et cela ne sert qu'à rehausser les beautés et la merveilleuse élégance du campanile de Giotto, qui, par le contraste, paraît presque sévère et grave malgré la grâce infinie de ses proportions.

Je compte partir ce soir pour Bastia. La mer est belle, mais d'une beauté un peu tragique. Nous serons secoués. C'est une affaire de cinq heures.

Bien tendrement, ma sœur,

ELISÉE.

A Mme Dumesnil.

Ténès, 20 février 1893.

Ma sœur et amie, chérie bien tendrement,

. . . .

Je ne me souviens pas d'avoir écrit à *La Révolte* au sujet de l'acquittement des prévenus de Florence. Tout en me réjouissant de ce résultat, dû certainement

à la pression évidente du sentiment public, je ne puis m'empêcher d'éprouver une certaine honte, car enfin, nous étions défendus par un avocat, ce qui est d'un mauvais exemple.

Tu feras bien de débuter pour vos relations avec le docteur Bonnejoy en l'invitant à venir voir votre vallée, votre vieille tour, vos ruisseaux et vos fleurs. Vous le comprendrez mieux. J'ai lu son livre en route et, tout en reconnaissant que le bouquin est plein d'enfantillages, de naïvetés, de citations dépourvues de critique, et qu'il ignore absolument la question des questions, j'ai trouvé que la thèse elle-même était prouvée d'une manière inattaquable, et j'en ai profité pour vivre en strict végétarien. Je m'en trouve fort bien, quoique ma cacochymie subsiste encore.

Bien tendrement à vous. J'envoie à Alfred un article très intéressant sur l'horticulture américaine, mais je veux le faire lire d'abord à Paul.

ELISÉE.

A Lilly Zibelin-Wilmerding.

Sèvres, 21 avril 1893.

Ma bien chère amie,

Ce que vous me racontez ne m'étonne point, et je suis tout disposé à le croire. Depuis que les idées de matière et d'esprit ont perdu le sens qu'elles avaient

autrefois, depuis que l'on considère la pensée comme une résultante de toute organisation, et que l'on a constaté l'emboîtement des individualités, de la cellule à l'organe, de l'organe à l'homme, de l'homme à l'humanité, les phénomènes dont vous parlez n'ont rien que de très naturel.

Ainsi que le démontre la photographie, chaque mouvement, chaque acte de la vie laisse ses images à l'infini, et de même que certaines préparations chimiques et certaines conditions physiques ont pu nous révéler ces images, de même un certain état physique et mental permet de se remémorer ces mille et millions d'impressions qui s'échappent à l'infini de chacun de nous. Tous ces mouvements continuent de vibrer. On a pu vous rappeler votre ancien moi et l'ancien moi de vos amis, puisque les impressions en durent encore. On a pu vous décrire une personne que vous ne connaissiez pas, mais que connaissait un homme dont la vie se mêle à la vôtre. La partie consciente de votre vie n'est rien, pour ainsi dire, en comparaison de la partie inconsciente, représentée dans ce cas particulier par les transmissions incessantes de ce que chacun de nous sent sourdement par un fonctionnement naturel de sa vie.

Ainsi les faits que vous me racontez n'ont rien qui doive étonner, mais tout cela n'est qu'un écho, un « Nachklang », et le tout consiste à les mettre exactement à leur plan véritable, à ne pas construire une religion, à ne pas substituer ces vibrations affaiblies d'un temps qui n'est plus à l'action constante et voulue entreprise dans le présent.

Je craignais vraiment que ces phénomènes de seconde vue n'eussent pris chez vous une importance

exagérée et maladive. Cependant votre lettre me rassure un peu. Pas complètement toutefois, car votre écriture a changé, et je n'ai pas compris dans quel sens s'est faite l'évolution.

Bien affectueusement.

ELISÉE RECLUS.

A Jean Grave.

21 mai 1893.

Mon cher ami,

Je viens de finir votre livre (1) et toujours en y prenant le même plaisir. Sauf quelques critiques de détail, je n'en ai qu'une à faire et celle-ci, vous la voyez d'avance, car nous avons eu souvent l'occasion de discuter ce problème et jamais nous n'avons été d'accord.

« Comme quoi les moyens découlent des principes », tel est le titre de votre chapitre XVII, et, cependant, p. 226, vous réprouvez l'axiome des jésuites : « La fin justifie les moyens. » Il me semble qu'il y a là une contradiction. Les moyens sont des instruments, des outils. De même que les bras peuvent servir indifféremment au bien ou au mal, de même les moyens

(1) *La Société mourante et l'Anarchie*, reproduction et extension de la brochure de JEAN GRAVE, *La Société au lendemain de la Révolution*, Paris, 1882.

peuvent contribuer au progrès et au régrès. Leur valeur logique et morale découle des principes. Le camarade qui ment pour sauver un ami fait bien de mentir. Le révolutionnaire qui opère la reprise pour la faire servir au besoin de ses amis, peut tranquillement et sans remords se laisser qualifier de voleur ; l'homme qui tue en défendant la cause des faibles est un meurtrier pour le bon motif. Oui « la fin justifie les moyens ! » et ce qui fait horreur chez les gens auxquels vous faites allusion et qui se disent anarchistes pour être de simples jouisseurs, c'est que chez eux le prétexte justifie les moyens ! Telle est la cause de l'aversion que nous avons pour eux.

Salut cordial.

ELISÉE RECLUS.

A Paul Régnier.

Porto Martinho Prado, 12 juillet 1893.

Mon ami très cher,

Me voici au milieu des plantations immenses de la région des cafés, dans l'Etat de São Paulo. Pour qui travaille et persévère, cette région est autre que l'Algérie, quoique je préfère bien votre pays d'âpre lutte et de travail difficile. Juge de la différence : la propriété sur laquelle je me trouve a 60.000 hectares, toute en

cultures, en savanes, en forêt ; pas un mètre de surface qui ne soit utilisable. L'espace en culture est d'environ 2.000 hectares, dont une moitié en caféiers. Résultat financier pour 100.000 pieds en rapport et 900.000 pieds en attente : l'année dernière, 100.000 fr. de dépense, 250.000 francs de recette ; cette année, qui est mauvaise, 100.000 francs de dépense, 100.000 fr. de recette. Outre les dépenses de la caféterie, il y a celle des savanes que l'on essaie de transformer en terrain de culture au moyen de charrues à vapeur. Les autruches se promènent au milieu des locomobiles.

Hier, nous avons visité une autre propriété, très luxueusement montée par un gentilhomme fastueux, haut de deux mètres et plus majestueux encore qu'il n'est grand. Production moyenne de 300 à 1.000 tonnes de café. Dépenses, 500.000 francs ; recettes, 700.000 fr. Je continue de préférer Tarzout : recettes et dépenses kif-kif, mais la vie, la lutte et les beaux horizons.

Mon compagnon dans ce voyage, est un Algérien de Constantine, un polytechnicien démissionnaire de l'armée, qui vient chercher le placement de ses cent mille francs dans une caféterie de Sâo Paulo, après avoir fui lâchement devant les sauterelles.

Le bateau qui nous a menés était plein d'ingénieurs, et il paraît qu'il en est ainsi à chaque voyage. Les camarades de Centrale étaient nombreux, le plus âgé, M...., est un Anglais qui a reçu un coup de sabre sur la tête au Coup d'Etat de 1851 et qui, expédié le lendemain pour l'exil avec quatre-vingt camarades étrangers, a dû finir ses études à Vienne : il est concessionnaire du port de Bahia et cherche à se faire passer pour un grand coquin, mais c'est un très brave homme. Il a épousé une Normande, d'Evreux, je crois, qui est vive, forte.

intelligente, résolue, une maîtresse femme. Nous avons fait sa connaissance avec grand plaisir et, pendant que je voyage dans l'intérieur, Ermance a le grand avantage de jouir de sa compagnie dans l'hôtel de campagne où nous sommes descendus près de Rio.

Un autre Central cherche des diamants sur les bords du Jequitinhonha ; un autre recueille de l'or sur les bords d'une rivière bolivienne ; un autre encore construit un chemin de fer près d'ici, dans l'Etat de Parana... Un autre, un autre, etc. Avant longtemps tous ces pays seront une seconde Europe pour le travail.

Le climat de ces plateaux est incomparable. Pas de fièvre. L'année dernière, sur cette propriété, la mortalité a été de 2 sur 700 habitants : un vieillard et un mordu par un serpent ; et cependant ces 700 individus sont presque tous des acclimatés, Italiens, Portugais, Danois, Juifs russes.

Je t'embrasse bien affectueusement, toi, Magali et les enfants très chers.

ÉLISÉE.

A Paul Régnier.

5 août 1893. Entre Pernambuco et Dakar.

Mon ami et fils très cher,

Nous voici depuis huit jours en route, ayant assez

mal débuté pour cette première moitié du voyage : la mer était dure, le vent âpre, et hier, jour du passage sous l'équateur, nous avons eu presque froid. Aujourd'hui les flots et le vent nous sont aimables et j'en profite pour écrire quelques mots de la conversation que j'entretiens toujours avec toi.

Je t'ai fait envoyer de Rio un épi de maïs pipoca, que je crois — après affirmation de botanistes compétents, — être le pop-corn dont ton frère t'avait parlé et que tu m'avais demandé de t'envoyer. Prévoyant que cet épi ne t'arrivera pas à cause de la législation sur le phylloxéra, j'en ai gardé d'autres épis que je t'apporterai ou t'enverrai suivant le procédé sûr que tu m'indiqueras. Que d'autres choses tu aurais pu trouver dans cet incomparable Brésil pour tes tentatives d'acclimatement ! mais la richesse sans bornes fait qu'on n'y essaie de rien développer : rares sont ceux qui travaillent ; on ne fait que savater. La dernière propriété que j'ai vue, dans l'Etat de Minas Geraës, comprend 300 hectares, presque tous de terre excellente. En mains depuis cinq ans, elle n'offre en culture qu'un lopin évalué par moi à 15 mètres de côté. Avec cela un canal d'arrosage de 6 kilomètres de long et de 600 chevaux de force ! Il est vrai qu'on s'occupe seulement de recueillir l'or de cette propriété. Bénéfice annuel : 200.000 francs. Débours annuel : *idem*, *idem*.

Tu sais que j'étais revenu un peu écœuré de ces immenses caféteries de Saint-Paul, où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser de l'argent, obtenu, comme en tant d'autres endroits, par le travail des autres. Mais il y a tant, tant à faire dans ce pays que j'userai certainement de mon crédit, s'il y a lieu, pour envoyer

là-bas des travailleurs et des gens à idées, si l'occasion s'en présente, et il n'y a rien d'impossible à cela.

Ton ami.

ELISÉE.

A Henri Roorda van Eysinga.

Paris, 13 décembre 1893.

Mon bien cher ami,

En me traçant une ligne rectrice de pensées, de morale et de conduite, je me suis toujours dit : Sois toi-même ; défends ta personnalité envers et contre tous ; que ta main soit levée contre celui qui attente à ta liberté et à ta dignité.

Sois bon puisque les autres t'aident à vivre ; sois juste puisqu'ils sont d'autres toi-même. Sois toujours plein d'un esprit de justice parfaite envers tous ; respecte qui que ce soit dans la pleine mesure de la liberté. Ne juge ou n'interviens que lors d'un attentat contre toi, ton frère ou tes frères.

Dans l'exercice de ton activité, connais tes forces, dose-les, vois de quelle façon tu peux le mieux les mettre en œuvre pour le bien commun. Si tu agis surtout par la force de pensée, fais penser les autres ! si tu vaux par la bonté, la tendresse, fais aimer les autres ; si tu es un homme d'action, agis avec les autres ou pour les autres.

Mais partout où il y a injustice, il y a revendication · *Æterna vindicatio* ! Vous vous rappelez sans doute le beau cri de Proudhon, parlant du prêtre qui viendrait baptiser son enfant : « Je tuerais le prêtre. » L'eût-il fait ? Peu importe ! il suffit qu'il ait eu le droit de le faire.

De même, tout opprimé, tout malheureux, tout homme privé de soleil et d'air, de liberté ou d'étude, tout être lésé dans son existence et dans son droit, tous ont droit à lever la main contre l'oppresseur. Un très petit nombre le fait, parce que la bonté, la sympathie humaine, l'esprit de solidarité l'empêchent, mais le droit strict n'en susbiste pas moins. Bien plus, le malheureux de par la faute d'autrui a droit contre moi, qui suis un heureux, et d'avançe, je dirai · « C'est bien fait ! »

Voilà comment je vois les choses d'une manière générale, sans m'occuper des cas particuliers.

Bien cordialement à vous,

Elisée Reclus.

A Mme Dumesnil.

Paris, 17 décembre 1893.

Ma sœur,

Je n'irai ni chez Nadar ni à Vascœuil. Dans ce moment où police journalistique et police politique

s'acharnent contre nous, inventent chaque jour quelque nouvelle histoire, il est indispensable que je reste ici. Je me reposerai quand même de mon travail, mais pas dans les bois. Plus tard, sans doute. *Es wird doch Frühling werden* ! (1)

Bien affectueusement à vous.

ELISÉE.

A Richard Heath (2).

Adresse prochaine : Bourg-la-Reine, 9, rue du Chemin de Fer.

19 décembre 1893.

Mon ami,

Vous connaissez la légende hindoue. Un jour, Bouddha, frère de tous les êtres qui vivent, rencontra un tigre mangeur d'hommes, et il se laissa manger.

Je comprends cet apologue. Mais les Bouddhistes ne nous racontent pas si, voyant un jour un tigre se précipiter sur un enfant pour le dévorer, il laissa faire aussi. Pour moi, je crois que ce jour-là, Bouddha tua le tigre.

Tout est là. L'homme qui aime ses semblables a-t-il

(1) *Le printemps renaîtra* !
(2) Cette lettre a paru dans le *Mercure de France*, le 1er X, 1913.

le droit de jugement personnel pour savoir quand il emploiera la violence pour défendre son semblable ?

Tolstoï dit « jamais». Il dit : « Laisse le tigre manger l'enfant. »

Les anarchistes disent : « Je n'ai pas à pénétrer dans les arcanes de ta conscience. Fais ce que veux. »

« Si tu ne crois pas à la défense des faibles par les forts qui font les lois, à toi de juger comment tu défendras ces faibles. »

Je parle au vieil historien des anabaptistes. Croit-il qu'ils pouvaient et devaient compter sur les lois de mansuétude que les princes et les prélats faisaient pour les pauvres de corps et d'esprit ?

Eh bien ! la situation n'est-elle pas la même ?

Quant à moi, je me couperais la langue plutôt que de hurler avec les loups quand ils sont en chasse.

Cordialement,

ELISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Bourg-la-Reine, banlieue de Paris, 9, rue du Chemin de Fer, 25 décembre 1893.

Mon cher ami,

. . . .

Quant à la question discutée entre nous, je n'ai plus rien à dire, et nos arguments ne se heurtent pas comme

des lances sur le bouclier. Je me bornerai à dire que tout homme bon, envahi par l'amour, doit mettre sa force, même sa force physique, au service de la bonté, que la défense personnelle et que la défense collective sont légitimes et que la théorie de la « résignation » me paraît anti-humaine ;

Que, personnellement, quels que soient mes jugements sur tel ou tel acte ou tel ou tel individu, je ne mêlerai jamais ma voix aux cris de haine d'hommes qui mettent armées, police, magistrature, prêtres et lois en branle pour le maintien de leurs privilèges ;

Que, malgré les horreurs de la guerre sociale, je suis pour les anabaptistes, les jacques, les vaincus et les opprimés de tout nom, de toute nation, de tout temps ;

Que, tranquille au milieu de l'agitation du siècle, je tiens à continuer mon étude de la vérité, ma recherche de la justice et ma propagande sereine de la solidarité humaine.

Je vous embrasse bien cordialement.

ELISÉE RECLUS.

A ses enfants d'Algérie.

Sans date (fin 93).

Je finis ma journée, mes enfants, en vous envoyant quelques mots d'affection. J'ai fait le dernier paraphe au dernier des dix-neuf volumes de ma géographie, et

je n'ai plus maintenant qu'à corriger des épreuves, à mettre en ordre les index des tables, des résumés, puis j'aurai à faire d'autres travaux qui me tiennent encore plus à cœur, à corriger des brochures, à en creuser plus profondément le sens, à préparer les notes de mon volume de conclusions, à étudier les ouvrages parallèles à celui que je rêve. Il faudra aussi que je m'occupe de la « vile matière », et que j'aille voir mon éditeur pour savoir si j'ai de quoi manger ou si désormais je ne suis qu'un pauvre sans le sou. Cela me tourmenterait très peu, je l'avoue, si je n'avais pas aussi à me préoccuper de ma chère smala. Du reste, je crois que tout ira bien, même de ce côté.

Je ne puis encore penser au départ pour l'Algérie, car une société d'étudiants socialistes m'a demandé de lui faire une conférence sur l'anarchie et, naturellement, je dois me rendre à leurs désirs. Or, cette conférence ne peut avoir lieu, je crois, que dans le courant de janvier.

Bien tendrement à vous,

ELISÉE.

ANNÉE 1894.

A Paul Régnier.

2 janvier 1894.

Mon bien cher ami,

Les nouvelles du commencement de l'année ont mal débuté pour nous, comme tu le sais par les journaux. Mais jusqu'à maintenant, nous ne nous en portons pas plus mal. C'est à Elie, père de Paul, que se sont adressés les principaux honneurs. On lui a dépêché Clément, le vieux recors de l'Empire, sûr qu'on était d'avoir en lui le brutal par excellence. Il n'y a pas manqué. Naturellement, on a pris à Elie des notes sur *le Coq*, *la Poule* et *le Poussin*, des considérations sur *Dionysos* et *les Euménides*, puis on l'a mené au dépôt où on l'a laissé, dans la cellule n° 12, en compagnie d'une tasse de lait et d'une Bible allemande. Il ne s'est point laissé interroger ; cependant, après trois ou quatre heures de séjour en ce bel endroit, une dépêche l'a déclaré libre. Chez moi, la perquisition a duré plus longtemps. Turellement, on a laissé mes brochures anarchistes, mes collections du *Révolté* et de *La Révolte* et pris de

vieilles cartes de visite, de vieilles lettres, autographes de savants et autres, des notes sur la Commune. La cuisine a été soigneusement explorée, surtout les casseroles. Puis, les gens s'en sont allés sans faire usage de leur mandat d'amener discrétionnaire (1).

Tout cela me force à rester ici. Il faut que je sois présent au cas où l'on ferait un procès à « l'association de malfaiteurs », dont je suis le chef désigné, disent les journaux policiers.

En attendant, ma santé boulotte. Je suis à demi-

(1) Voici comment Elisée raconte l'incident dans la biographie qu'il écrivit sur son frère :

« Les Reclus étaient très mal vus par la police. On les surveillait étroitement, comme tous les anciens ennemis de l'empire, et, lorsque les bombes anarchistes semèrent l'épouvante dans Paris, l'occasion parut bonne pour venger les anciennes injures. Le fils aîné d'Elie fut recherché comme inventeur présumé de machines infernales, mais il échappa fort heureusement, ce qui rendit la police d'autant plus haineuse pour le père. Le 1er janvier 1894, lorsque un ministre dont le nom est oublié, jugea bon de faire un « cadeau de nouvel an » aux honnêtes gens de Paris et du monde, Elie fut compris dans la fournée des suspects et mené à la Conciergerie entre deux argousins. Le directeur de la prison s'étant empressé de venir s'excuser de son mieux auprès du prisonnier et lui offrir tous les trésors littéraires de sa bibliothèque locale, Elie lui demanda la Bible Vulgate. — « Mais nous n'avons malheureusement pas ce livre. » — « Je le regrette pour un établissement comme le vôtre, qui représente le principe d'autorité. Je m'empresserai de vous envoyer cette Bible quand je n'aurai plus l'honneur de vivre sous votre toit. » Mais Elie n'eut pas le temps de regretter ses livres et manuscrits. Le soir même il était relâché : les « honnêtes gens » de Paris avaient pourtant trouvé que le ministre était allé trop loin. » (*Biographie d'Elie Reclus*, par son frère ELISÉE).

bronchiteux, à demi-dispos. Cependant je ne sors point.....

Bien affectueusement,

ELISÉE.

A M. Graux, administrateur-inspecteur au Conseil d'Administration de l'Université Libre de Bruxelles.

Paris, 5 janvier 1894.

Monsieur,

Je lis dans les journaux belges et français, et dans quelques-uns avec des commentaires désobligeants, que mon cours de Géographie comparée a été retardé d'un semestre, par décision du Conseil d'administration de l'Université Libre.

J'ignore si cette nouvelle est exacte. Je suis en droit d'en douter aussi longtemps que je n'aurai pas reçu de vous un avis officiel annonçant qu'après m'avoir invité à faire le cours, vous me condamnez à le différer. J'espère aussi, Monsieur, que si cette décision a été prise, vous aurez l'obligeance de me dire quels en sont les considérants.

Vous jugerez certainement qu'il m'importe de savoir si le retard de mes conférences a été décidé pour des motifs qui indiquent un blâme contre moi ou pour des raisons absolument étrangères à ma personne. Ma

dignité, qui est celle d'un de vos collègues, doit vous tenir à cœur.

Elisée Reclus,
Professeur à l'Université Libre de Bruxelles.

A Ch. Perron.

Bourg-la-Reine, 9, rue du Chemin de Fer, 6 janvier 1894.

Mon ami,

Il est possible, il est même probable que vous m'avez écrit, mais ma correspondance ayant été saisie à la poste pendant trois ou quatre jours, vous serez exposé à me répéter ce que vous m'aviez déjà dit. C'est donc avec une certaine ironie que la pensée se reporte sur la « démocratie qui coule à pleins bords » et sur ces « innombrables libertés dont nous jouissons ».

Mais ceci ne doit point troubler la sérénité de notre vie ni la régularité de notre travail. Suivons notre route accoutumée sans nous laisser troubler par la misère et les souffrances.

Maintenant je m'occupe surtout des corrections de mes livres et les exemplaires à corrections sont constamment sous mes yeux. Tôt ou tard, l'œuvre sera à refondre et toutes les améliorations que je fais me seront fort utiles au moment de la réimpression. Mais il est une partie de la besogne que vous avez déjà faite et

que je vous prierai de me faire parvenir dès qu'il vous sera possible · ce sont les indications de cartes à corriger d'après des documents nouveaux. Des heures nombreuses ont été employées à cette œuvre. Il serait très fâcheux que ce travail important fût à recommencer.

Vous avez sans doute appris par les journaux ce qui m'arrive en Belgique. Je pourrais m'en sentir offensé ; mais j'ai pris le parti de trouver cela très drôle, et ça l'est en effet ! Je puis dire que j'ai eu ma bonne dose d'expériences dans la vie.

Bien cordialement et bien affectueusement à vous.

ELISÉE RECLUS.

A M. le Président du Cercle Universitaire de Bruxelles.

23·I

Monsieur le Président,

Je reçois votre lettre du 10 janvier par laquelle vous m'annoncez que le Cercle Universitaire de Bruxelles me propose de reprendre le cours de Géographie comparée qui m'avait été demandé précédemment par le Conseil d'administration de l'Université Libre de Bruxelles.

Je pense qu'il est toujours bon de dire simplement ce qu'on croit être la vérité et je serais doublement heureux de faire ce cours si parmi les auditeurs je comptais ces jeunes dont je me sentais déjà l'ami.

Si, vers l'époque proposée par l'Université, il vous convient d'entendre mes conférences géographiques, je suis tout à votre disposition. Préparez ces cours libres et, au jour indiqué, je serai là, reconnaissant et désireux de bien faire.

Veuillez agréer, etc.

ELISÉE RECLUS,
Agrégé de l'Université Libre de Bruxelles.

A M. Graux, administrateur-inspecteur au Conseil d'Administration de l'Université Libre de Bruxelles.

Bourg-la-Reine, 13 janvier 1894.

Monsieur,

Les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au nom du Conseil d'administration de l'Université me sont bien parvenues, avant-hier au soir celle du 10, et seulement hier la lettre antérieure du 6. Grâce à ces documents officiels, j'apprends, après douze jours d'attente, que mon cours de géographie comparée est ajourné indéfiniment.

La possibilité de manifestations tumultueuses vous a paru plus à redouter pour notre Université, me ditesvous, que le retrait de vos invitations réitérées à l'expression libre de ma parole. Je ne me plains nullement

et me borne à vous faire remarquer que mon attitude de professeur, cherchant modestement et sincèrement la vérité, eût suffi, sans aucun doute, pour arrêter les manifestations, et que si, par impossible, il n'en eût pas été ainsi, je n'eusse pas manqué de me retirer pour cause d'insuffisance.

Quoique vous n'ayez pas cru devoir m'appeler devant votre Conseil, vous me dites que votre décision n'implique aucun blâme contre ma personne. J'en suis fort heureux et vous en donne acte, mais il semble que l'opinion publique en juge autrement ; moi-même, me plaçant à un point de vue tout objectif, je crois qu'un professeur invité par deux fois à faire son cours, puis renvoyé sommairement après des semaines de labeur préparatoire et sans même avoir comparu, a certainement reçu une cruelle offense.

J'ose dire toutefois que mon âme est assez haute pour ne pas se sentir atteinte. Je n'en reste pas moins justement fier d'avoir reçu précédemment vos suffrages et fais des vœux ardents pour la prospérité et la liberté de l'Université « libre ».

Veuillez agréer, Monsieur l'Administrateur, mes salutations très empressées.

ELISÉE RECLUS,
agrégé de l'Université de Bruxelles.

A sa fille, Magali Régnier.

Bourg-la-Reine, 16 janvier 1894.

Ma chère fille,

Vous avez appris par les journaux les affaires du cours de Bruxelles. Les choses se sont bien passées comme on les raconte. Pendant deux années, on me relance pour me dire : « Faites donc votre cours ; soyez donc assez aimable pour nous faire l'honneur de ! » puis, quand j'écris : « je suis prêt » on me répond : « Ah ! mais non ! votre cours est ajourné indéfiniment ! » De là, colère des étudiants, adresses et tout ce qui s'ensuit. Le grave de l'affaire, c'est qu'au milieu de tout ce brouhaha réclamant ma présence au poste de combat, il n'y a pas moyen de songer à Tarzout. Hélas ! mes amis, restons bons et fermes.

ÉLISÉE.

A un Rédacteur du *Figaro*.

Monsieur,

On me communique l'article du *Figaro*, date inconnue, où vous parlez de moi avec une bienveillance dont je suis fort touché. Quelques erreurs de fait se sont glissées dans votre petit exposé, mais je ne les

relèverai point, pour ne pas vous entretenir du haïssable moi. Je tiens seulement à relever une question toute générale que vous avez tranchée d'un mot : « J'aurais dû, dites-vous, en qualité de savant, ne pas m'occuper de politique. » Et pourquoi, je vous prie ? Si nous prenons la politique dans son sens le plus élevé, qui est le souci du bien public, pourquoi le savant devrait-il se l'interdire ? Et, d'ailleurs, où commence le savant ? A quel moment de son existence faut-il qu'il se dise : « Me voici classé, spécialisons-nous sous peine de manquer au devoir ? » Combien de savants pourrais-je vous citer qui se sont « occupés de politique », sans que leurs contemporains les aient blâmés ! Ou bien, faut-il approuver ceux qui ont réussi en conquérant le pouvoir ou les honneurs, et blâmer ceux qui sont allés en prison ou en exil ? Evidemment, ce n'est pas là votre pensée.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments de gratitude.

ELISÉE RECLUS.

Réponse d'Elisée Reclus à l'adresse envoyée par les assistants au meeting de protestation contre la suppression de son cours.

Bourg-la-Reine, 29 janvier 1894.

Monsieur Paul Janson,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre du 22 janvier par laquelle vous me donnez communi-

cation de l'adresse, si bienveillante pour moi, votée par le meeting présidé par vous, le 20 janvier dernier.

Connaissant l'injustice des partis, je n'ai point été ému de l'affront contre lequel vous avez protesté ; mais je suis touché jusqu'au fond du cœur par vos témoignages de solidarité, et je réponds à votre invitation : « Je suis tout à la science, tout à mes compagnons d'étude, tout à la mission d'enseignement qui me sera confiée par vous. »

Je vous prie d'agréer pour vous et les autres défenseurs de la liberté de penser, l'expression de mes sentiments respectueux.

ELISÉE RECLUS,

professeur agrégé à l'Université de Bruxelles.

A M. Joukovsky, à Genève.

Bruxelles, 4-III-94, 38, rue de la Croix, Ixelles.

Mon excellent ami, que j'ai toujours trouvé à côté de moi dans les moments difficiles, je te retrouve encore, et je t'assure que, pendant ces derniers mois, j'ai eu ma petite part de misères et, par conséquent, le bonheur de pouvoir lutter, certain d'être un champion de la bonne cause. Si tu avais été là, tu m'aurais aidé, ou plutôt, tu étais là, et tu m'as aidé : je savais que j'étais soutenu par le cœur, la poussée sympathique de

tous les camarades, et cela me ragaillardissait, me renouvelait sans cesse.

La grande difficulté provenait de ce qu'il fallait en même temps pousser les deux affaires de Paris et de Bruxelles, faire face des deux côtés et avec la même énergie. A Paris, je m'attendais chaque jour à être arrêté, et je sais, par des gens de la « haute », complètement en mesure de connaître le fin du fin, que l'arrestation était imminente. C'était une question de jours, mais le procès de Grave et la plaidoirie de Saint-Auban ont définitivement éclairci la situation pour moi et je puis de nouveau circuler dans Paris, libre comme pinson dans une charmille. Mais je sais qu'il y reste des chasseurs à l'affût et des poseurs de collets.

A Bruxelles, il me fallait en même temps lutter contre le Conseil d'administration de l'Université, à armes courtoises ou discourtoises suivant l'occasion, et maintenir ma dignité de géographe quoiqu'anarchiste et d'anarchiste quoique géographe. En outre, il fallait préparer mes cours, encourager mes amis à l'action, m'en tenir inébranlablement à cette date du 2 mars, qui avait été fixée envers ou malgré l'Université.

Puis la maladie s'en est mêlée. J'ai passé toute la journée du 2 mars au lit, grelottant la fièvre. Ma femme, le médecin doutaient que je pusse me lever. Mais « il fallait », et cela m'a guéri. Je me suis levé à sept heures et, à huit heures, je me faisais écraser à la porte de la salle. Tout de même, je n'ai pas été complètement aplati et il est resté un petit morceau de moi pour parler au nom de tout ce que je sentais être notre cause, quoique je n'eusse à parler que de « géographie », mais tout est dans tout à qui y met son âme.

La fin manque.

A M. le Rédacteur en chef de *La Réforme*, à Bruxelles.

Mars 1894.

Monsieur,

Je lis dans votre numéro du 19 mars que des gazettes de Paris demandent avec insistance mon emprisonnement. Permettez-moi de leur faire savoir par votre entremise que si un mandat d'arrêt est lancé contre moi, je ne me prévaudrai point de ce que des occupations sérieuses m'ont appelé en Belgique. Abandonnant aussitôt mon travail, j'irai me présenter devant les juges, non pour donner satisfaction aux aboyeurs de lettres, mais par un sentiment personnel de mon devoir et par respect de mes convictions. Ce n'est pas que la prison m'attire, mais en prison même je puis finir dignement une vie que je sais honorable.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

Elisée Reclus.

A Charles Perron.

17 avril 1894, Ixelles.

Mon cher ami,

Je dois aller prochainement visiter le directeur de la Cartographie militaire de la Belgique, et j'aurai l'oc-

casion de lui parler de vos projets si intéressants pour la reproduction de cartes d'après des reliefs construits à l'échelle vraie avec fidélité topographique et la courbure exacte. Plus je travaille et plus je m'aperçois qu'on a tort, absolument tort, de faire de fausses représentations par cartes planes, copiées d'autres cartes planes sur lesquelles on ajoute le dessin du relief par divers procédés plus ou moins ingénieux, plus ou moins fantaisistes. Nous-mêmes qui nous occupons plus ou moins de géographie, nous sommes toujours trompés par les fausses représentations graphiques, quoique nous sachions en théorie la forme vraie de la courbure et du relief. A plus forte raison ceux qui ne savent pas encore et qui apprennent avec confiance, sont-ils exposés à se faire les plus fausses idées de la géographie. Ils n'ont jamais dans l'esprit que des proportions inexactes. Ah ! que de cartes à détruire, y compris les miennes !

Bien cordialement à vous et aux vôtres,

ELISÉE RECLUS.

A M. le Directeur de l'*Eclair*, à Paris.

Bruxelles, Ixelles, 38, rue de la Croix, 2 mai 1894.

M. le Directeur de l'*Eclair* (pour M. Paul Foucher, rédacteur de l'*Eclair*).

Monsieur,

On m'envoie de Paris l'*Eclair* du 28 avril, renfermant un article dans lequel vous reproduisez une lettre que vous dites avoir été adressée par moi « avec trop d'empressement » au *Travail*, de Liége. Je puis vous dire, de mon côté, que vous avez été trop pressé d'accueillir comme authentique un document qui m'avait déjà été attribué à propos des affaires Ravachol et Vaillant, et que j'avais démenti. Je ne connais point le faussaire qui s'est servi de mon nom, mais je vous prie de m'aider, par la publicité de votre journal, à repousser toute responsabilité d'un factum dans lequel, du reste, aucun ami n'aura reconnu ni mes idées ni mon style.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées.

ELISÉE RECLUS.

A Henri Roorda van Eysinga.

Ixelles, 5 mai 1894.

Mon cher ami,

Je vous ai renvoyé hier votre manuscrit avec les annotations que vous m'avez permis de faire.

Autant qu'il est possible d'en juger par les indica-

tions de votre plan, vous auriez à vous tenir en garde contre quelques dangers. D'abord, vous avez à craindre que votre roman devienne une simple autobiographie, forme de littérature qui a son intérêt et sa valeur comme toutes les autres, mais qui exige des qualités tout à fait supérieures, puisqu'il y manque le facile entraînement que donne la fantaisie. La précision, la psychologie doivent en être parfaites ; la discussion doit en être serrée et la solution élégante comme s'il s'agissait d'un problème de géométrie ; mais en même temps il faut passionner le lecteur pour le héros et l'envelopper de toutes les merveilles du style.

Je ne saurais trop vous recommander de faire appel à la sympathie de tous ceux qui sentent. « Contre ce qui est » appelle la réplique « pour ce qui n'est pas ». Tout jeune homme doit fermer le livre en se disant : « Je veux être un révolté ; allons-y gaiement ». Par conséquent ses actes de révolte doivent entraîner l'enthousiasme. Je ne nie pas que tout homme lésé ait le droit de lever la main contre la société mauvaise. Il n'y a pas de doute à cet égard, mais pareille révolte n'a que la valeur d'un fait divers. Pour que la révolte m'intéresse, il faut qu'elle ait un caractère mondial, dirai-je, qu'elle soit faite pour le bonheur du genre humain.

Bien cordialement à vous. Je vous prie de saluer de ma part votre sœur et votre mère.

ELISÉE RECLUS.

A Henri Roorda van Eysinga.

Ixelles, 7 mai 1894.

Mon cher ami,

Oui, « la révolte de la vie contre tout ce qui s'oppose à son développement ». Mais la révolte pour son propre compte, tout en étant juste, légitime, conforme à la loi de nature et à l'idéal des choses, ne passionne pas la collectivité. « Débrouille-toi, mon bonhomme », dit-on à chaque révolté qui ne combat que pour lui-même. Les vrais, ceux que l'on aime, ceux qui nous passionnent, sont les champions de l'humanité souffrante. Sans doute, toutes les souffrances doivent être décrites, d'abord les personnelles, puis les collectives, puis les universelles. Il y a gradation, mais l'explosion est finale. Elle ne se produit logiquement qu'à la fin.

Je n'ai plus d'exemplaire de ma première leçon et ne puis donc vous en envoyer.

Cordialement à vous et aux vôtres.

ELISÉE RECLUS.

A M. Roorda van Eysinga.

12-V-94.

Mon cher ami,

Je réponds maintenant à votre lettre du 7 mai, des occupations pressantes m'ayant empêché de vous écrire plus tôt.

D'hygiène intellectuelle pour enrichir votre style, je n'en connais d'autre que celle d'enrichir votre vie : c'est l'affaire de l'expérience et de l'étude. Ça viendra peu à peu puisque vous le voulez. D'ordinaire, les ambitions se réalisent. Celui qui veut assécher son style y réussit ; de même celui qui veut l'étoffer et le capitonner. L'important est que tous ces changements répondent à des acquisitions réelles et sérieuses. Chez vous ce sera le cas.

Le roman autobiographique me paraît être une des hautes et belles formes de l'art, mais il est évident que l'auteur est beaucoup moins libre pour le choix des milieux, des incidents et des personnages. La méthode doit être beaucoup plus sévère et, pour que l'intérêt ne faiblisse pas, il faut que l'analyse psychologique devienne tout à fait passionnante.

Quelle que soit l'origine du héros, il n'y a rien à dire, si ce n'est qu'il faut nous intéresser à lui. Le milieu que vous connaissez le mieux sera certainement le

mieux décrit. Comme toujours le bon précepte est le nôtre : « Fais ce que veux ».

Bien cordialement à vous et aux vôtres.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Magali Régnier.

Knocke, juillet 1894.

Ma bien chère fillette Magali,

. . . .
. . . .

En wagon, j'ai lu un roman, ce qui n'est pas coutume : *Fromont jeune et Risler aîné.* Plus d'une fois pendant ma lecture, j'ai été ému. Mainte situation y est d'une vérité poignante et l'émotion de l'écrivain est sincère. Je me suis dit que nous ne sommes pas toujours justes à l'égard des écrivains, de même que nous ne le sommes pas non plus à l'égard de qui que ce soit. Nous leur reprochons leurs défauts, mais il s'agit, avant tout, d'apprécier leurs qualités : c'est par là qu'il faut toujours commencer. Ainsi, tout en reconnaissant qu'il est facile de dépiauter Daudet en lui reprochant les à peu près et les incohérences dans le dessin des caractères puissants, les mièvreries dans e croquis des personnages fugitifs, le manque évident

d'une boussole dans la direction de son œuvre, parfois aussi des imitations non douteuses de Dickens, je lui suis très reconnaissant de l'émotion qu'il m'a fait ressentir parce qu'il la sentait lui-même.

Bien tendrement à toi et à vous.

ELISÉE.

A Henri Roorda van Eysinga.

Knocke (Flandre occidentale), 17-VII-94.

Mon cher ami,

Il est convenu que les professeurs étrangers seront payés. Combien ? On ne sait pas encore. Mais le principe est admis. Avec 70.000 francs on ne va pas loin, mais c'est encore en les dépensant avec largesse qu'on a le plus de chance de les faire profiter. Je dis ceci en me plaçant au point de vue contemporain, qui nous oblige de prononcer « cette sale mote » argent.

Ainsi, en admettant qu'il vous soit possible scientifiquement de faire un cours de « sciences mathématiques et physiques », préparez-vous à le faire, et l'on avisera pour la question du budget. D'ailleurs, il y aura, si je ne me trompe, une certaine rémunération venant des élèves. Il serait peut-être possible de donner des cours de ceci ou de cela en des collèges. Le marché professionnel de Bruxelles est évidemment beaucoup moins encombré que celui de Lausanne.

Que vous dirai-je sur notre Ecole Libre, qui n'existe pas encore ? Vous savez d'avance que tous les éléments qui s'y trouveront sont loin d'être excellents. Où l'intrigue et l'ambition et la vanité ne vont-elles pas se fourrer ? Là aussi il y aura des avocats et des poseurs et des sots, et des gens qui savent par méthode et non par ardeur enthousiaste. Mais il y aura aussi d'excellents éléments, et ceux-ci vous les fortifierez de votre présence.

Ici je ne suis point tracassé pour mes opinions. Pendant trois semaines environ, j'ai été si ostensiblement surveillé et filé que c'en était risible et que c'était, je crois, une manière polie de me faire comprendre que toute cette surveillance était pour la frime, la simple exécution d'une consigne. Maintenant on me laisse tranquille. Mais des amis m'ont fait savoir qu'un voyage en France serait une dangereuse bravade. Je me promène donc au bord des flots en pensant aux amis et en étudiant l'histoire.

Bien cordialement,

ELISÉE RECLUS.

A Henri Roorda van Eysinga.

Knocke-sur-Mer (Flandre occidentale), 23 juillet 1894.

Mon cher ami,

Vous avez dû recevoir une première lettre adressée à la Bardoulaz. Je me hâte de vous en écrire une se-

conde puisque vous vous sentez un peu seul. Moi aussi je suis seul en ce moment. Je reste dans ma petite chambre d'auberge, dans ce petit bourg maritime de Knocke, tandis que ma femme est partie pour aller faire sa tournée de famille en France. La prudence me conseille de rester ici.

Ainsi je réponds pratiquement à la question que vous posez. Quand on a la conscience de sa force et de sa valeur, on ne les emploie pas au hasard ni pour des vétilles : on les utilise pour faire de grandes choses. La vie est un échiquier sur lequel il faut savoir poser ses pions. De la sagacité, de l'audace, de la puissance de calcul dépend la victoire. Et puis, mon ami, il ne faut pas oublier que la revendication de votre personne étant accomplie déjà, l'œuvre capitale ne consiste pas à s'affirmer, mais à persuader, à se donner des compagnons nouveaux, à changer peu à peu le monde par une nouvelle morale, un nouvel état social. Je comprends qu'un homme las de la vie aille gueuler sur une place publique au milieu d'ennemis ; mais vous n'êtes pas las de la vie et vous n'avez pas le droit de l'être, puisque vous êtes plein de force et que vos camarades ont droit à l'emploi utile de cette énergie. Vivez donc une vie qui soit un enseignement de toutes les minutes et que chacune de vos paroles, chacun de vos actes exerce son maximum d'action.

La jeune femme qui veut penser librement « tout en étant peu instruite », sait-elle l'anglais ? Je vous demande cela parce que les meilleurs ouvrages paraissent en Angleterre, si je ne me trompe.

A priori, je ne commencerais pas l'ensemble des lectures par Taine et Guyau. Taine est un pessimiste, et sa méthode, si détaillée qu'elle soit, néglige toujours

les détails essentiels à la synthèse définitive. Taine n'est pas avec nous et son influence ne peut servir notre cause. Quant à Guyau, il est trop fort, trop haut, trop beau pour qu'on puisse débuter par la lecture de ses œuvres. Elle doit être un couronnement et non un début.

Que pensez-vous des ouvrages d'histoire naturelle :

Brehm (Thierleben) ou l'édition française ;
Franklin, *Animaux* ;
Espinas ;
Romanes ;
H. Fabre ;
Houzeau, *Etude de la Nature* ;
Vogt (Thierstaaten), etc.

Voyages : Jacquemont, Humboldt, Darwin, Wallace, Bates, Monnier, Agassiz ?

Histoire : Grote, *Histoire de la Grèce* ;
Michelet, *Histoire romaine, Moyen-âge* ;
Quinet, *Révolutions d'Italie* ;
Burckhardt, *Civilisation en Italie* ;
Draper, *Histoire du développement intellectuel* ?

Bien cordialement à vous.

ELISÉE RECLUS.

A Jean Grave

Bruxelles, 22, rue Villain-Quatorze, 6 octobre 1894.

Mon cher ami,

En effet, on s'occupe de fonder à Bruxelles une nouvelle Université, entièrement libre d'attache avec l'Etat et avec les partis politiques. L'idée de cette nouvelle fondation s'est fait jour au commencement de l'année, lors des conflits dont vous avez certainement entendu parler, et six mois ont suffi pour nous donner un très beau local universitaire, pour organiser complètement les deux facultés de droit et de philosophie, pour préparer largement celles des sciences et de médecine, enfin pour grouper une soixantaine de professeurs dont la plupart donnent gratuitement leur collaboration.

Tout cela est de nature à nous encourager beaucoup. Cependant, il ne faudrait pas s'en exagérer l'importance, car on ne peut modifier le programme des examens, le système des diplômes, et le personnel des étudiants se composera toujours de jeunes gens qui se savent privilégiés et auxquels leurs examens donneront d'injustes avantages dans la bataille de la vie. Aussi, malgré le beau cri de guerre de la nouvelle Université : « Faisons des Hommes ! » elle aussi contribuera dans une certaine mesure à faire des exploiteurs. Pour ma part, je compte beaucoup plus sur une autre partie

de l'enseignement, représentée par l'Institut des Hautes Etudes et par les cours de l'Extension Universitaire qui s'adresseront au grand public et dont l'auditoire ne fera ni bacheliers ni docteurs. Peut-être là, le frémissement de la pensée ira-t-il de l'âme à l'âme et, vous le savez, nous n'avons d'autre souci que d'être bons et d'aider nos frères à le devenir.

Bien affectueusement à vous,

ELISÉE RECLUS.

A Jacques Gross.

22, rue Villain-Quatorze, 7-X-94.

Mon cher ami,

J'ai bien reçu votre lettre et j'en ai fait l'usage que vous m'avez indiqué.

La vie de notre camarade Louis (1), décrite par vous, m'a profondément touché : la grande sympathie que je ressentais pour lui s'en est accrue, s'il est possible, et je serais très désireux de pouvoir apporter dans sa noble vie quelque doux rayon d'amitié. Je vous dirai peut-être un jour quand j'aurai la joie de vous serrer la main, pour quelle raison je vous ai fait ce questionnaire au sujet de notre excellent ami.

(1) Galleani.

Je lui ai envoyé aujourd'hui le premier numéro du journal *La Nouvelle Université*, qui l'intéressera probablement : si on laisse passer *La Société Nouvelle*, à plus forte raison cette feuille anodine.

Actuellement, je suis d'une grande pauvreté et ne puis même acheter de livres ; mais si la chance tourne, je ne manquerai pas d'envoyer des livres à notre ami.

Bien affectueusement.

ELISÉE RECLUS.

A Lilly Zibelin-Wilmerding.

Sans date, [octobre 1894 ?]

Merci de votre lettre, ma chère amie. J'ignore les circonstances qui ont changé vos plans, mais *a priori* j'imagine qu'un événement favorable empêche cette longue séparation, précédemment annoncée.

Vous me demandez des nouvelles de Grave. Il va bien. On s'est relâché des féroces persécutions que journalistes et policiers mettaient à le poursuivre ainsi que ses camarades. Il peut lire et travailler à Clairvaux, où il est convenablement traité et cause librement avec ses camarades. Je lui écris quelquefois et il a le droit de répondre.

J'ai bien reçu *Mes Paradis* de Richepin et l'ai lu avec ma sœur, Mme Dumesnil, qui est venue passer l'hiver avec nous et nous aider dans nos travaux. Incessamment cet ouvrage vous sera renvoyé.

Certes, j'ai lu avec attention les vers que vous me signalez et certains passages m'ont transporté de joie par leur ample sonorité. J'admire beaucoup en Richepin l'instinct populaire et la passion de justice. Je savoure aussi la magnificence picturale de ses descriptions et de ses chants d'amour, d'orgueil ou de joie. Mais l'homme est double. Il ne peut suivre un raisonnement sans le renverser aussitôt. Dans cette pièce, n'est-ce pas au nom de la justice, qu'il parle contre la justice au nom de l'égalité contre l'égalité, au nom du peuple pour un maître ? Et puis après avoir « bucciné » la marche triomphale, « dût-il, en y soufflant ce souffle de rafale, y cracher tout le sang de ses poumons crevés !...» il nous donne en mourant cette foi qu'il n'a plus. La foi en Bonaparte, la foi en Boulanger ? Mais ces maîtres ne se font-ils aimer que par « les volontés complices », n'ont-ils pas aussi des codes Napoléon et des conseils de guerre ? Cette « Ile d'Or » n'est point celle de l'Anarchie, puisque des héros de Waterloo y ont leur place.

La fin manque.

A Mme Dumesnil, à Paris.

Sans date, (1894.)

Mon amie,

Hier, j'ai rencontré, dans la rue, Verhaeren, qui va bientôt commencer son cours, alternant avec celui

d'Elie. je crois qu'il sera fort intéressant à en juger par le résumé qui vient d'être publié.

Le Comité de l'Extension de Tournai a demandé un cours à Elie : ce serait, m'a-t-on dit, un comité de doctrinaires, mais, pour se renouveler, sans doute, ils n'ont fait appel qu'à des gens avancés ou révolutionnaires.

Il y a toujours quelque bruit dans Landerneau. L'autre jour, c'était à la Ligue de l'Enseignement. Les doctrinaires y régnant ont procédé à l'exclusion complète et définitive de tout ce qui s'y trouvait encore d'éléments disparates plus ou moins colorés en rouge : les Hector Denis et autres. Ils en feront tant que toute éducation libre deviendra forcément populaire et que bourgeoisie signifiera « obscurantisme » sans phrases.

Braucoup d'autres mêmes incidents qui n'ont d'intérêt que pour les gens sur place et qui, de loin, se perdent en des teintes plates.

. . . .

Bien tendrement,

ELISÉE.

ANNÉE 1895

A Henri Roorda van Eysinga.

Bruxelles, 30 janvier 1895.

Mon ami (Lettre commencée il y a deux jours),

Oui, proposez à notre ami Brouez vos *Miettes d'anarchie*. Je pense qu'elles seront encore de taille à nous alimenter. Et puis, il n'est pas mauvais que vous soyez en relation avec notre petit auditoire de Bruxelles. Quant à cet auditoire, vous savez que nous sommes toujours pauvres parmi les pauvres, et que tous les professeurs vivent encore gaiement « à l'œil » de leur dévouement à la cause. Par conséquent, il faudra, quand vous viendrez ici, vous arranger pour trouver des leçons payantes dans quelque établissement scolaire. Il sera bon de vous y prendre quelque temps d'avance.

Vous avez bien interprété mon sentiment : C'est à vous de créer des hommes là où ils ne sont pas encore ; c'est à vous de les faire surgir, il y a partout des éléments de renouveau. Je lis un proverbe japonais : « Tu ne trouves aucun homme sincère ? Sois-le toi-même et tous autour de toi deviendront sincères ». C'est beaucoup dire, màis dans cette parole, il y a un fond de vérité.

Le journal *L'Université Nouvelle* a paru régulièrement. Le dernier numéro, à mon avis, était plus que mauvais, exécrable. Tout n'est pas excellent chez nous, loin de là : mais cela ne nous empêche pas de collaborer avec zèle pour toutes les choses sur lesquelles nous sommes d'accord.

Il est vrai que je prépare un ouvrage de géographie sociale, *L'Homme*, en quatre volumes. J'en ai même écrit la première page, ce qui est beaucoup, et le plan est soumis à un éditeur anglais. Je tâche d'y exposer la vérité, par conséquent d'y appuyer fortement nos théories philosophiques et sociales.

Autre chose : des amis commencent une publication régulière : *La Pensée libre à travers les âges*, soit une bibliothèque des ouvrages et extraits d'ouvrages à recommander à tout homme sincère (1).

Je connais Bernard Lazare : il n'a pu venir à Bruxelles, car il vit de ses articles, et l'Institut des Hautes Etudes ne lui eût offert que du travail et des fatigues. C'est un homme d'une très grande bonté et très généreux, mais, dans ses critiques, il me paraît trop laudatif ou trop vitupératif.

Bien cordialement à vous. Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de votre mère et de vos sœurs.

ELISÉE RECLUS.

(1) *La Bibliothèque des Temps nouveaux*, de Bruxelles. Son premier opuscule fut la brochure intitulée : *Aux Anarchistes qui s'ignorent*, par CHARLES ALBERT, 1896.

A Mme Dumesnil.

Sans date [1895, 3 février]. Dans le train, dimanche matin.

Tu peux te féliciter de ne m'avoir pas entendu hier soir. Je pense que ma conférence a été la moins intéressante de toutes celles que j'ai données jusqu'à maintenant. Ce n'est pas que j'aie bafouillé — du moins extérieurement, — mais le sujet ne parlait pas à l'homme, à sa passion, à l'idéal : il s'agissait simplement du climat, de la flore, de la faune du Japon, et ma compétence n'était pas suffisante pour animer tout cela, pour donner à cette nature le charme du vécu ; mais peut-être est-il bon, pour rester sincère avec ses auditeurs, de se montrer sous tous ses aspects, même l'aspect ennuyeux.

Il fait froid, mais pas assez pour nous donner froid : le besoin ne s'est pas fait sentir d'aller en première ; les chaufferettes des troisièmes valent celles des autres compartiments et les populos s'entrechauffent mieux que les rigides et frigides personnages de la haute.

Merci des nouvelles du Midi. Ici les santés sont bonnes ; à Londres aussi. T'ai-je dit que j'ai reçu de mon éditeur de là-bas un projet de traité qui serait très avantageux pour moi ? Mais ce n'est pas tout de traiter pour un livre : il faut le faire, et pour cela, je

compte beaucoup sur toi. Ensemble nous ferons les recherches.

. . . .

Bien tendrement,

ELISÉE.

A Mme Dumesnil.

Sans date. Londres [11 février 1895].

Hier, je suis allé voir Alfred Russell Wallace, qui demeure dans le Dorset, et je suis bien heureux d'avoir vu cet homme rayonnant de puissance morale et de bonté. En voilà un qui fait bon marché de ses travaux : il ne pense qu'à une chose : « La Terre au Paysan. » J'en ai oublié de payer ma place, et, quand je suis arrivé à Londres, j'ai vainement cherché mon billet que j'avais oublié d'y mettre.

. . . .

Ici aussi, j'ai vu des amis. Que de braves gens il y a sur la Terre! Que notre vie se passe à associer ces forces !

Si mon travail se fait comme je le désire, je partirai lundi pour Bruxelles.

Bien tendrement,

ELISÉE.

A M[lle] Clara Kœttlitz (1), à Bruxelles. (2)

Bruxelles, le 12 avril 1895.

Ma gracieuse et respectée demoiselle,

. . . .

En fait de livres, je vous dirai, ma chère demoiselle, qu'il n'importe guère de les étudier pour y trouver des arguments dans la discussion. C'est là le petit, le tout petit côté de la question. Ce qui importe, c'est d'apprendre à fond, de fortifier ses convictions par de fortes études, de se créer un idéal bien complet, embrassant l'ensemble de la vie et de vivre conformément à cet idéal dans toute la mesure de ses forces adaptées aux possibilités ambiantes. Etudiez, apprenez et ne parlez jamais des choses sérieuses qu'avec des personnes d'une parfaite sincérité. Il faut avoir assez de fierté pour ne pas prodiguer en des conversations légères le trésor de ses convictions. Du reste, si vous observez ceux qui discutent, sans prendre part au débat, vous remarquerez facilement que la sincérité parfaite est rare dans ce genre de tournois et que, d'habitude, les interlocuteurs cherchent à entraîner leur adversaire

(1) M[lle] Clara Köttlitz, aujourd'hui M[me] Jacques Mesnil, alors jeune auditrice des Conférences d'Elisée.

(2) Cette lettre a paru dans le *Mercure de France*, le 1[er] X, 1913.

dans une question secondaire, dans une petite difficulté de détail. Ils peuvent ainsi se procurer un triomphe apparent qui ne signifie rien, mais dont le résultat est absolument contraire à la vérité. Aussi vous ferez bien de vous méfier de ces joutes oratoires. Ce qu'il faut, c'est assurer ses convictions et vivre suivant sa foi : de cette manière vous ferez la meilleure de toutes les propagandes.

Les jeunes, — et vous en êtes heureusement, ayant devant vous tout un long avenir de bonheur et de bonté, — les jeunes s'imaginent volontiers que les choses peuvent changer rapidement par de brusques révolutions. Non, les transformations se font avec lenteur, et, par conséquent, il faut y travailler avec d'autant plus de conscience, de patience et de dévouement. Dans la hâte d'une révolution immédiate, on s'expose par réaction à désespérer, quand on constate l'empire des préjugés absurdes et l'action des passions mauvaises. Mais l'anarchiste conscient ne désespère point : il voit le développement des lois de l'histoire et les changements graduels de la société, et s'il ne peut agir sur l'ensemble du monde que d'une manière infinitésimale, du moins peut-il agir sur soi-même, travailler à se dégager personnellement de toutes les idées préconçues ou imposées, et grouper peu à peu autour de soi des amis vivant et agissant de la même façon. C'est de proche en proche, par petites sociétés aimantes et intelligentes, que se constituera la grande société fraternelle.

Vous êtes arrêtée vous-même dans la compréhension de l'idéal anarchiste par une question scabreuse, celle de la « famille ». Je comprends d'autant plus votre hésitation que le livre qui vous est tombé sous la main

était vraiment de nature à vous offenser. Le langage grossier est toujours inspiré par des idées grossières. Or, en traitant ces questions, il faut toujours le faire avec un respect parfait de la délicatesse féminine, avec un sentiment que j'appellerai religieux, tant il faut avoir souci de la pudeur humaine. C'est peut-être une raison pour laquelle on a si peu écrit sur ce sujet, car il demande une pureté absolue de langage et de pensée. La question réduite à ses éléments essentiels est celle-ci : la famille normale, spontanée, doit reposer uniquement sur l'affection, sur les affinités libres : tout ce qui dans la famille provient de la puissance des préjugés, de l'intervention des lois ou des intérêts de fortune doit disparaître comme essentiellement corrupteur. Ici, comme en toute autre chose, la liberté et l'élan naturel sont les éléments de vie.

Vous avez l'extrême amabilité de me demander mon portrait. Dès que j'aurai un exemplaire de ma « vieille barbe », je serai très fier de savoir que vous me faites le grand honneur de l'accepter.

Votre vieil et respectueux ami,

ELISÉE RECLUS.

A M[me] Dumesnil.

Sans date, 5 juin 1895. Paris.

Ma sœur,

Aujourd'hui, sorti en voiture avec Jeannie. La santé

revient. Si tout continue à bien marcher, nous partirons samedi.

Reçu mon traité..... Ecrit à Desclozières une lettre dont je t'envoie le brouillon :

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Bien affectueusement ton frère,

A M. Desclozières, Maison Hachette, Paris.

1, rue Vauquelin, 5 juin 1895.

Mon cher Monsieur,

Il vous souvient, sans doute, que vous avez accepté de publier mon ouvrage en préparation : *L'Homme, Géographie sociale*, mais à la condition seulement que mes conclusions ne seraient pas de nature à offenser les lecteurs habituels des ouvrages publiés par votre maison.

Cette décision ne me permettant pas de travailler avec sécurité à la continuation de ce que j'appelle la fin de ma « Trilogie », je me réservai d'obtenir la réponse ferme d'un autre éditeur. Cet autre éditeur, je ne songeai pas un instant que ce pût être un Français,

par un sentiment naturel de respect pour mes hôtes de quarante années, et je m'adressai, sans hâte d'ailleurs, à des maisons de Londres. Une première tentative échoua par suite d'un malentendu, une deuxième a réussi, et, depuis quelques mois déjà, le traité était en préparation. Je dois le signer aujourd'hui.

Mais avant de le faire, je crois devoir vous en aviser : les clauses de l'accord donnant à l'éditeur Arnold le droit de primauté pour la publication en anglais de l'ouvrage et lui réservant, en outre, pour une édition française éventuelle, le marché des pays de langue anglaise.

Si je n'étais un peu souffrant, je serais allé vous dire ces choses de vive voix et vous serrer la main avant de partir pour la Belgique. Je n'ai fait que toucher barre.

Bien cordialement à vous,

ELISÉE RECLUS.

A Henri Roorda van Eysinga.

1er juillet 1895.

Mon ami,

Je vois d'ici la situation et ne puis que vous crier : « Gardez devant vous, du fond obscur de votre cerveau, un point lumineux ». Tous les jours, si pénibles

que soient les leçons, si longues que soient les répétitions, gardez une heure pour le travail personnel. Il faut, à tout prix, entretenir le feu sacré. Sinon le pessimisme est là, et la mort.

Ce que vous dites de notre Université est très juste. En somme, c'est une *olla podrida*. Mais dans cette marmite se mêlent d'assez bonnes choses pour qu'il vaille encore mieux être là qu'ailleurs.

. . . .

Avocats, Ecole de Droit, hélas ! Mais il ne faut pas exagérer. Il y a ici des centaines de jeunes gens qui ont fait leurs études, mais qui n'exercent point. C'est parmi eux que se sont recrutés en grande partie les professeurs, qui renoncent d'avance à tout traitement, et, par cela même, font preuve d'un certain esprit de sacrifice. En outre, les hommes vraiment dévoués sans lesquels l'Université n'aurait pas vu le jour, Picard, de Greef, Dejongh. sont des avocats, et, naturellement, les amis de la basoche sont venus autour d'eux. Enfin l'Ecole de Droit étant la première que l'on ait pu organiser, les abeilles se sont empressées autour de leur rayon de miel. A nous de lutter pour que du chaos primitif sorte vraiment l'amour de la science.

Vous ne vous découragez pas, c'est tout ce qu'il faut. Sans doute notre Université est une institution comme une autre — donc mauvaise — mais pour le moment, elle représente la lutte. Nous y entrons anarchiquement et personnellement pour prendre part au combat, et nous sortirons demain.

Je vous envoie une deuxième brochure que nous avons publiée ici.

.....En fait de nouvelles Revues, je vous recommande le *Magazine International* de Bazalgette, dont

le numéro 2 était superbe, riche en beaux articles pensés.

De cœur avec vous et avec les vôtres,

ELISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil, à Vascœuil.

A la campagne, chez Cobden-Sanderson. Dimanche, pluie et brouillard [juillet 1895].

Ma sœurette,

Ta ta ta ! Tu me dis trop de bien de ton cher frère. Si jamais il meurt dans un hôpital d'aliénés, atteint de mégalomanie, la faute en sera à sa sœur Louise qui l'aura fait se gober. Par exemple, il lui est bien difficile de se gober aujourd'hui qu'il travaille à ses conférences sur l'anarchie, cherchant des mots anglais, se demandant comment il doit les prononcer, écrivant des périodes à la française, absolument étrangères au génie anglais. Eh ! quand j'entends parler M. Sanderson si correctement, si purement, avec tant d'élégance, comme je trouve beau son langage et comme je voudrais l'égaler !

C'est un beau spectacle que de voir les trois habitants de la maison de Londres où j'ai reçu l'hospitalité : Paul, l'Allemand Kampffmeyer et le Géorgien Tcherkesof, tous les trois rivalisant de gaieté, de bonté. de

douceur, de serviabilité, de sérieux dans la compréhension des choses de la vie. En cette maisonnette réside la perfection.

Hier, entre deux trains, sur le quai d'un chemin de fer, j'ai fait la connaissance d'une demoiselle italienne, ayant fait ses études de peinture à Bruxelles, chez M. Blanc-Garin. C'est une nature généreuse, primesautière, irréfléchie, mais parfaitement bonne. Il paraît qu'à Knocke la police avait quelque velléité de l'expulser comme anarchiste, mais elle n'avait pas conscience de l'être. J'espère que depuis hier, elle l'aura.

Le mystère de mon chapeau m'est révélé. Que de fois m'étais-je dit : « C'est étonnant, je croyais mon feutre sale, crasseux, très peu décoratif, mais par quel miracle s'est-il nettoyé soudain et puis-je le mettre avec orgueil sur mon chef déplumé » ? Tout s'explique (par un échange fortuit).

Je vous embrasse bien tendrement,

ELISÉE.

A Mme Elisée Reclus.

Edimbourg, le 16 août 1895.

Ma chère femme,

Dans quelques minutes, je vais faire ma deuxième conférence. La première s'est très bien passée devant

un public sympathique, composé de gens qui me paraissent savoir véritablement le français. Ma quatrième conférence doit se faire en anglais et devant un public composé en majorité d'ouvriers anarchistes. Ce sera l'expérience difficile de la campagne.

L'organisation de la Société universitaire fondée par M. Geddes (1) est du plus haut intérêt. Je ne te la décris pas. Ce serait trop long, mais je prends tous les renseignements nécessaires afin qu'Elie puisse faire un article détaillé sur la question. En tout cas, la partie d'Edimbourg que nous habitons se trouve déjà singulièrement transformée au point de vue matériel.

Un abbé venu de France, de l'Université Libre de Paris, est ma compagnie ordinaire. Il voudrait bien se faire anarchiste, mais il n'ose pas (2).

Voici quels sont mes projets, ce qui pourra guider tes lettres. Ici jusqu'au jeudi 22, jour de ma dernière conférence à Edimbourg ; vendredi 23, à Glasgow, où je dois faire une cinquième conférence ; dimanche 25 à Londres, et départ pour la Belgique le 26 ou le 27.

Bien cordialement à vous tous,

ELISÉE.

(1) Patrick Geddes, professeur de botanique à l'Université de Dundee, puis professeur d'économie politique à l'Université de Bombay. Voir pour son activité à Edimbourg : *Renouveau d'une Cité*, Société Nouvelle, juin 1896.

(2) Probablement l'abbé Félix Klein.

A Mme Dumesnil, Paris.

Sans date, octobre 1895.

Ma sœur,

J'ai corrigé ce matin les épreuves de mon article *Evolution of Cities* (1) et l'ai envoyé à l'imprimerie en bon.

Hier, toute la journée, treize heures, — longue partie de l'existence, — a été employée aux débats de l'Extension Universitaire. Beaucoup de pose, de grands effets d'éloquence, des personnalités qui se mettent à l'avant-plan, mais aussi, chez beaucoup, de la sincérité, de la simplicité, un ardent désir de justice sociale et d'égalité. Les invités anglais, mon co-géographe Makinder et un nommé Parkyn ont été fort intéressants, le premier surtout, et, dans l'ensemble, tout a bien marché.

Il va sans dire que les débats ont été interrompus par deux repas, celui de midi et celui du soir. Les toasts du soir ont été nombreux et, pour la plupart, fort bien tournés. Quel art infini, mais bien mignard, frisant le mensonge et l'impudence, que celui des compliments et de la gastronomie oratoire ! Néanmoins, cela nous a amusés. Elie riait de tout son cœur.

Il est probable que de cette réunion sortira un petit progrès de l'internationalisme : un échange de leçons

(1) Article publié, fin 1895, dans *The Contemporary Review*.

et de professeurs entre Belgique, Hollande, Angleterre. Je crois, ou plutôt je crains, qu'on ne me demande d'aller bientôt à Londres pour le compte de l'Extension : il ne faut pas que je me laisse aller sur la pente et que je me dépense en paroles.

Elie accepte de faire des correspondances non strictement mythologiques à la *Nacion*. En répondant à l'éditeur, je lui propose d'envoyer les correspondances sous notre double responsabilité, me réservant, au besoin, de contribuer pour ma part au travail fraternel.

Bien affectueusement,

ELISÉE

A M. Georges Renard.

27-12-95.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelques jours, votre brochure — *Socialisme libertaire et Anarchie* (1) — dont je reconnais bien volontiers le langage courtois et modéré.

Plusieurs de vos critiques me semblent justes ; cependant vous seriez probablement étonné si vos arguments m'avaient du coup convaincu de mon erreur.

(1) Paris. Librairie Stock.

D'abord, je constate que par son nom même l'anarchiste-communiste ou, si l'on veut, l'anarchiste-socialiste ou bien l'anarchiste-collectiviste, comme disent nos frères les Espagnols, voit dans l'homme un être social non moins qu'un individu. Les seuls anarchistes qui ne pourraient en dire autant sont les anarchistes-individualistes qui disent : « Moi seul et c'est assez ». Vous savez qu'ils sont très rares et qu'il n'y a entre eux et nous d'autre ressemblance que celle du nom.

Je constate, en outre, en étudiant la vie, en scrutant le fonctionnement naturel de tous nos groupes anarchistes, que dans nos organisations spontanées nous pratiquons fort bien la coordination des forces. Et, de plus, cette coordination des forces, loin de nous laisser l'impression que nous avons amoindri notre liberté, nous donne la joyeuse exaltation de l'avoir centuplée : nous nous sentons devenus une individualité supérieure ayant une force collective infiniment plus grande que ne pouvait l'être notre petite force personnelle infinitésimale. Je me sens un avec le timonnier du navire, avec le chauffeur, avec le mécanicien, avec le sondeur, avec celui qui, par les cartes, connaît le chenal, avec les marins qui le sondèrent, avec les constructeurs du navire et les géomètres qui en ont rendu la construction possible. Si quelque malotru vient par des menaces troubler cet ordre merveilleux d'un groupement libre, je me sens profondément révolté, car cet ordre, cette menace, diminuent ma liberté qui s'était si grandement, si noblement épanouie en moi dans la joie de l'œuvre commune.

En un mot, l'organisation est toujours défectueuse, régressive, en proportion des outrecuidances individuelles et des violences autoritaires qu'elle renferme ;

toujours belle et bonne en proportion du libre accord qui l'anime.

Mais je n'insiste pas. J'aurais mauvaise grâce à continuer la discussion, puisque vous « voulez bien prévoir un temps où la moralité sera assez haute et assez forte pour que la loi cesse d'être nécessaire comme moyen d'imposer le respect du droit égal d'autrui ». Eh bien ! je crois pouvoir dire en toute modestie que je me sens vivre déjà dans cette ère nouvelle et que toute loi menaçante m'est une insulte. C'est avec horreur que je lis sur telle muraille, dans tel parc de la « libre » Helvétie : « Six francs d'amende ; la moitié pour le délateur ! »

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations cordiales.

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1896

A M. Félix (1), professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

Février 1896.

Monsieur,

Je réponds tardivement à votre lettre du 8 courant. La cause en est aux travaux parfois excessifs auxquels je dois essayer de suffire.

Il est difficile d'arriver à une entente bien nette des choses tant qu'on reste dans les généralités : c'est à la pratique surtout que se constatent les différences. Pour moi, je vois un abîme entre deux sociétés : si minimes qu'elles soient, embryonnaires, si vous voulez, dont l'une s'est constituée librement entre hommes de bonne volonté, discutant leurs intérêts communs, tandis que l'autre admet l'existence de maîtres inamovibles ou temporaires auxquels il est nécessaire d'obéir. Dans le premier cas, il y a réelle organisation, groupement spontané, attractif et constamment mobile suivant les changements des individus et des choses. Dans le second cas, il n'y a que juxtaposition forcée, combattue par des tentatives continuelles de dislocation

(1) Le docteur Jules Félix, médecin qui soigna Elie et Elisée Reclus, avec un grand dévouement.

des parties. La première société, celle qui est libre de se dissoudre quand il lui conviendra, est précisément celle qui, par le fait même de sa liberté, reste centripète, et l'autre, tenue à la cohésion par ses règlements, se compose d'éléments centrifuges.

« Les institutions qui ne tirent pas leur origine de l'accord des citoyens » ne peuvent garantir la liberté, car elles ne peuvent avoir d'autre origine que la volonté avilissante d'un maître et la bassesse ou l'inintelligence des sujets.

Mais nous pourrions discuter ainsi longtemps. Restons-en à nos études en toute sincérité, et travaillons chacun de notre côté à l'œuvre qui nous paraît bonne et profitable à tous.

Veuillez agréer mes salutations cordiales,

ELISÉE RECLUS.

A Lilly Zibelin-Wilmerding (1).

Septembre (1896 ?)

Mon amie et camarade,

. . . .

Arrivons à la partie de votre lettre qui m'intéresse spécialement comme touchant aux questions de principes.

(1) Cette lettre a paru dans le *Mercure de France*, le 1er X, 1913.

.....La question en soi doit être la même au Japon et dans le canton de Genève.

A mon avis comme au vôtre, je pense, l'union normale doit être tellement « libre », spontanée, interpersonnelle que nul ne devrait en connaître. C'est affaire entre les participants. En outre, ces formes d'union varient naturellement suivant les individus, leurs passions, leurs convenances. Une minute, un jour, un mois, à l'essai, au caprice, à la durée, à l'alternance, à perpétuité, ceci ne regarde personne : chaque être humain, chaque couple d'êtres humains doit nous être sacré dans son désir, à la seule condition que la volonté des conjoints soit absolument d'accord. A cet égard, je ne fais point de différence entre le monde animal et cet autre monde, également animal, qui est l'humanité.

Mais si je me garde bien de juger les individus, je puis constater qu'il y a des formes d'union plus ou moins élevées. Evidemment, la forme supérieure est celle qui comprend à la fois la passion mutuelle, la fervente amitié, l'estime parfaite et la constance d'amour provenant de la transformation continue, du renouvellement de l'un par l'autre jusqu'à la fin de la vie. Cette union, atteinte par un si petit nombre d'individus, n'est-elle pas l'idéal, et la première explosion d'amour ne la contient-elle pas en germe ? Si la promesse instinctive qui se fait entre les amants ne se réalise pas — et que de chances pour qu'il en soit ainsi ! — c'est l'unité de la vie qui se brise.

Sommes-nous d'accord, ma bien chère camarade ? Je le désire vivement, car l'avenir des enfants dépend de l'idéal d'existence que se font les devanciers.

Bien affectueusement,

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1897

A un Rédacteur de *La Vie Naturelle*, lettre publiée dans le numéro de décembre 1911.

Ixelles (Belgique), 6 février 1897.

Mon cher camarade,

En toute chose il faut agir conformément à son instinct quand on est encore dans la période de l'instinct, à son raisonnement quand on a réfléchi sur les problèmes sociaux. Vous croyez devoir simplifier votre vie : c'est bien. Essayez de le faire dans la mesure du possible, et pour ma part j'ai souvent passé la nuit dans les forêts et sur les plages ; souvent je me suis contenté de pain et d'eau, et, si la morale officielle ne me faisait craindre la prison, je ne serais nullement effrayé, en principe, de vivre en complète nudité. C'est à vous de savoir jusqu'où il vous convient d'aller dans cette voie. Mais, d'autre part, il pourra convenir à la majorité d'entre nous de développer indéfiniment la puissance de l'homme par les machines, et d'augmenter

ainsi en proportion toujours croissante les ressources que possède l'humanité.

Quoique vous fassiez appel au cadastre, il s'en faut de beaucoup qu'un hectare ou un hectare et demi suffise à l'homme primitif, chasseur, éleveur de bétail, ou même agriculteur : cette petite étendue de terrain ne suffit qu'à la condition d'être complétée par le machinisme, charrue, herse, moissonneuse, batteuse, locomotive pour le transport, navire en cas de disette locale, etc., etc. Faudrait-il nous priver de ces engins et revenir aux incertitudes d'autrefois, alors que cent, mille hectares d'où le gibier s'était enfui, ne suffisaient pas à une seule famille de Peaux-Rouges ? Je n'ajoute qu'un mot : vous me parlez d' « anarchistes quelque peu désabusés ». Je dois vous dire, cher camarade, que je ne comprends pas cette situation d'esprit. L'anarchiste ne peut, à aucun prix et dans aucune circonstance, croire à la vertu de l'autorité ou à l'utilité de l'injustice ; il ne peut échapper à la logique de ses idées, quelles que soient d'ailleurs leurs chances immédiates de réalisation, suivant l'ancienne parole : « Rien ne peut prévaloir contre la vérité ».

Très cordialement à vous,

ELISÉE RECLUS.

A Jean Grave.

13 mars 1897.

. . . .

Bien répondu aux étudiants anarchistes, trop grands seigneurs en fait d'idées pour s'occuper des Arméniens, des Cubains ou des Grecs. Que diable ! On souffre avec ceux qui souffrent ! on lutte avec ceux qui luttent !

.....Cordialement,

ELISÉE RECLUS.

A Nadar, à Marseille.

Menton, 23 mars 1897.

Mon ami,

Hier, dans la nuit, j'ai passé près de toi et je ne t'ai pas serré la main. Tu sais pourquoi, mon ami, et cependant je me demande si ce pourquoi est possible. Il semble si naturel que les vieux s'en aillent et que les jeunes restent. Déjà tant d'autres sont partis avant moi et qui auraient dû attendre !

J'ai devant les yeux le cher portrait de ma fille bien aimée, mais la fille elle-même n'est plus là. Ou

plutôt son corps est là pour quelques heures, mais je n'ose plus le regarder, de peur que la mort ait déjà décomposé les traits.

Mon ami, je te serre la main et pense à tous ceux que j'aime et vénère. Ils ne sont pas légion, puisse leur nombre grandir !

Tendrement à vous,

ELISÉE.

A B. P. Van der Voo. (1)

Avril 1897.

Mon cher camarade,

Relativement à M., je n'ai qu'une chose à dire, c'est que la parole d'Anacharsis est toujours vraie et qu'au lieu de s'adresser à la France, il eût pu s'adresser à tous les hommes : « Guéris-toi des Individus ». M. étant un homme instruit, un homme qui a écrit, un homme qui a souffert pour la cause, on donne plus d'importance à ses paroles qu'à celles de tout compagnon venu, et, cependant, par le fait de sa notoriété, de sa situation en vue, des sollicitations dont il est l'objet, il est obligé à donner des opinions moins sûres que celles de

(1) B. P. Van der Voo, savant botaniste, traducteur en hollandais de divers ouvrages d'Elie et d'Elisée Reclus et correspondant de la *Société Nouvelle*.

compagnons inconnus. J'en dirais autant de l'opinion d'X. et de la mienne propre. Par cela seul que les événements nous ont placés quelque peu en dehors de la foule, on accorde injustement à nos dires une valeur spéciale et ceci me paraît un passe-droit. Avoir plus étudié que d'autres n'est pas une raison spéciale.

Mais, pour en venir à la question du vote, je dirai de cet acte ce que je dis de tous les autres, c'est qu'il est indifférent en soi et doit être étudié dans ses mobiles et ses rapports avec les circonstances et les hommes. En telle ou telle circonstance, la conscience de celui-ci ou de celui-là, parmi les anarchistes, peut le justifier, même l'approuver ; mais je ne crois pas que ces circonstances spéciales puissent se présenter souvent. Ce qui est certain, c'est que dans toutes les élections auxquelles il m'a été donné d'assister, j'ai vu que les électeurs se passionnent à contresens, j'ai vu que les élus se corrompent facilement par le privilège qu'on leur confère, par les mille sollicitations au mal qui les entourent aussitôt. J'ai vu aussi que l'homme est tristement enclin à remplacer la réalité par des figures : un candidat lui tient lieu de pensée ; un drapeau lui semble être une volonté, un acte même. Et pourtant ce n'est qu'une illusion pure qui détourne toujours de l'action. Oui, je répète volontiers cette parole que vous avez citée : « Voter, c'est s'avilir ».

Bien cordialement,

ELISÉE RECLUS.

A Attila de Gérando.

Bruxelles, 13 septembre 1897.

Mon bien cher ami,

C'est très aimable et fraternel à vous de m'avoir envoyé ces très belles photographies, dont l'une doit être remise à mon frère Elie. Nul tableau ne pouvait me plaire davantage, d'abord au point de vue réel, précis, parce qu'il vous représente, vous et les vôtres, dans l'attitude la plus douce et la plus aimable, mais surtout parce qu'il symbolise votre noble vie, qui est d'aimer, d'enseigner, d'évoquer, de susciter la vie.

Merci d'avance de vos visites futures, — prochaines, espérons-le, — J'aurai peut-être alors mon œuvre du *Globe Terrestre* en pleine activité, et j'aurai à vous demander conseil et collaboration. Dès maintenant, je compte très sérieusement sur vous.

Bien affectueusement à vous et aux vôtres,

ELISÉE RECLUS.

A Henri Roorda van Eysinga.

4 novembre 1897.

Mon cher ami,

.....Remontons à l'idée-mère de l'éducation : dans la vie du primitif où le repos complet succède au travail intense, absorbant, de la chasse ou de tout autre labeur acharné, l'enfant ne peut apprendre que par l'imitation et l'initiative personnelle : il est entièrement livré à lui-même. L'éducation n'existe pas encore.

Mais avec le loisir, l'éducation commence. Celui qui sait enseigne à celui qui ne sait pas l'art d'utiliser tout ce qu'il possède en lui pour bien voir, bien comprendre et bien agir. L'éducateur, celui qui extrait de l'enfant la compréhension des choses et la puissance de volonté, ne peut évidemment pas, à moins d'avoir déjà l'imbécillité de nos maîtres d'école, agir en dehors de la volonté de l'enfant, mais il est libre aussi, et normalement les deux initiatives ont à s'entr'aider. L'enfant veut savoir, l'éducateur veut enseigner, c'est-à-dire montrer à l'enfant que, sachant déjà d'une manière inconsciente, il n'a qu'à se rendre compte des choses pour savoir consciemment.

D'autre part, la méthode dans le travail est de capitale importance. Je n'augurerai rien de bon d'études faites au hasard du caprice, de même que je considère

comme perdue d'avance une instruction par trop itinérante, toujours en route de Pétersbourg à Lausanne et de Lausanne à Paris. Le professeur doit avoir grand souci d'un travail méthodique chez les enfants, tout en ayant l'esprit assez libre, assez prompt, pour aborder toutes les questions amenées par les circonstances. Il ne doit pas y avoir de règles, seulement une ligne de conduite s'adaptant toujours aux mille phénomènes de la vie ambiante.

Et si l'enfant n'a pas l'enthousiasme de l'étude, c'est que le professeur n'a pas l'enthousiasme de l'éducation.

Bien affectueusement,

ELISÉE RECLUS.

A Pierre Kropotkine.

Sans date, 1898.

Mon ami et frère,

Sur ta recommandation, Page, de l'*Atlantic Monthly*, m'avait demandé un article sur l'Extrême-Orient. Deux mois s'étant écoulés entre ta recommandation et sa lettre, je n'étais plus en mesure de lui fournir cet article. Je lui écrivis dans ce sens, et, s'il m'en souvient bien, je m'empressai de t'en avertir et t'envoyai même sa lettre, au cas où il te conviendrait de reprendre la question pour toi-même et de la traiter dans l'*Atlantic*.

Maintenant Page m'écrit pour revenir à la charge et me propose de lui envoyer l'article en question pour le mois d'août ou de septembre. Voilà qui change la situation. Ayant six mois devant moi, j'aurais, je crois, le temps de tirer un court article de longues études préalables.

Mais, dans ce cas, je ne voudrais à aucun prix me substituer à toi, si tu avais quelque idée de faire ce travail. Veuille m'en écrire, et, si l'espace est libre

devant moi, envoie-moi la lettre de Page, dans laquelle il mentionnait, je crois, la longueur de l'article tel qu'il le comprend.

J'ai lu le résumé de la situation des Mécaniciens, inséré dans *Les Temps nouveaux.* Evidemment, il se fera une double évolution dans la masse ouvrière : les uns chercheront l'échappatoire de la politique, les autres sauront remonter aux causes profondes de la défaite.

Bien affectueusement,

ELISÉE RECLUS.

A Henry Van de Velde.

Bruxelles, le 23 avril 1898.

Mon cher ami,

Je viens de lire votre noble brochure sur William Morris et je tiens à vous dire combien elle m'a intéressé. Si vous en avez un grand nombre d'exemplaires, ne manquez pas d'en donner à toutes les sociétés ouvrières de langue française et à toutes les bibliothèques publiques importantes.

Une de vos appréciations me paraît dépasser un peu la mesure. Donner un rôle « unique » à Morris, n'est-ce pas trop ? Chez les Florentins et autres républicains

des grandes époques de ferveur artistique et révolutionnaire, chez les Huguenots qui moururent sur le bûcher, moins comme Huguenots que comme libres-penseurs et révoltés, chez les ouvriers du moyen-âge, n'avons-nous pas eu des Morris, dont la poésie nous reste peut-être inconnue, mais n'en était pas moins réelle ?

A ce propos, je dois vous dire combien je suis heureux de votre protestation contre la redite absurde qui attribue l'art ogival à la foi. Il y a contradiction absolue entre l'homme qui s'abandonne et l'artiste qui se retrouve et s'exalte joyeusement. La Réforme, c'est-à-dire le retour strict vers la foi, fut la destruction de l'art. Les cathédrales sont belles parce que les architectes, ouvriers et peintres avaient fui l'abominable dogme dans la joie de la beauté.

Bien affectueusement à vous,

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1899

A Jacques Gross.

Sans date [probablement 21 mars 1899].

Mon cher ami,

Nous allons imprimer maintenant le beau travail de Tcherkesof qui a paru dans les *Temps nouveaux* (1). Comment voulez-vous que Grave proteste contre le *Journal du Peuple* ? Protester contre une masse d'eau, un peu lac, un peu mare, un peu égout, qui s'échappe par une écluse ruinée ? Il en sort du bien et du mal, et nous, faisons comme le nègre : « Continuons ! »

Bien cordialement.

ELISÉE RECLUS.

(1) W. TCHERKESOF, *Précurseurs de L'Internationale.* Bibliothèque des *Temps Nouveaux* de Bruxelles, n° 16, 1899.

A Emile Patesson (1), à Bruxelles.

Paris, le 26 mars 1899.

Mon cher Monsieur Patesson,

Je suis fort touché de la lettre que vous m'avez écrite en date du 23 et que je trouve aujourd'hui à mon passage à Paris.

J'ai parfaite confiance en vous. Toujours l'œuvre doit être considérée comme votre œuvre; et quels que soient les inconvénients d'avoir à recommencer un travail assez avancé déjà, si vous croyez, à l'unanimité, que la besogne peut être beaucoup mieux faite et faire plus d'honneur à l'ensemble de l'Institut, c'est-à-dire à vous, n'hésitez pas. Prenez l'habitude de ne jamais rien livrer qui ne soit excellent.

Il en résultera un certain retard, mais cet inconvénient est beaucoup moindre que ne le serait un travail inégal et lâché.

Très cordialement à vous.

(1) M. Emile Patesson, directeur de l'Institut Cartographique de Bruxelles, a joué près d'Elisée Reclus, dans les dix dernières années de sa vie, le même rôle que M. Charles Perron dans une période précédente. Devenu son ami, il le soutint par son travail intelligent dans les circonstances les plus pénibles.

Les relations de M. Patesson et d'Elisée ayant été presque journalières, la correspondance ne quitte guère le terrain des travaux en cours.

Je compte être de retour à Bruxelles le 31 mars, jour de règlement.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A Nadar.

18 avril 1899.

Mon ami très cher,

Oui, nous avons du chagrin et beaucoup de chagrin depuis que notre brave frère le notaire (1) nous a quittés, laissant les siens dans l'embarras d'affaires multiples et compliquées.

Autrement tout va bien. Ici nos santés sont bonnes et nous travaillons gaiement.

Que le sort de notre Université ne t'inquiète pas trop ! Ce n'était pas tout à fait l'œuvre que nous avions rêvée ; elle faisait un peu concurrence aux autres universités pour la fabrication des diplômes. et de plus, on voulait en faire une machine politique. « C'est ce qui l'a tuée », mais la petite braise qui avait allumé le feu de paille brûle encore et allumera bien d'autres incendies.

Quant à mon petit Institut spécial, il prospère et

(1) Edouard Bouny.

n'a pas perdu un seul de ses élèves. .....Je t'envoie notre programme.

Et mon Globe ? Eh ! mon ami, s'il ne se fait pas sous mon nom, il se fera sous d'autres noms, plus grand, plus beau. Nos fils et nos petits-fils travailleront mieux que nous.

Bien affectueusement à vous trois. Quand irai-je vous voir, je ne sais, mais j'irai vous voir.

Ton

ELISÉE.

A Jean Grave.

20-VI-99.

Mon cher ami,

Cette expression de « feu central » est commode pour désigner d'une manière générale la haute température des couches profondes, qui s'accroît, comme vous le savez, immédiatement au-dessous de la surface dans les proportions d'un degré par trentaine de mètres. Le point le plus profond creusé par l'homme, celui de Parachovitz, en Silésie, a 2.004 mètres et près de 400 mesures de chaleur qu'on y a faites donnent comme moyenne du degré géothermique une épaisseur de $34^{m},14$. Voilà tout ce que nous donne l'observation : pas davantage. Nous savons qu'à 2.000 mètres, la température du sol dépasse de 60 degrés celle de la surface et c'est tout. Nous ne pouvons pas en conclure

que la proportion se maintient jusqu'au centre de la Terre, pas plus que l'accroissement de chaleur de la surface de l'épiderme à un millimètre sous la peau ne nous permettrait de dire que le corps humain a aussi un feu central. Vous pouvez lire sur ce sujet l'ouvrage d'Emmanuel Liau, *L'Espace céleste et la Nature tropicale*, qui se trouve dans toutes les bibliothèques.

Quant aux volcans, qui nous fournissent un moyen d'observation indirecte, ils communiquent certainement avec des espaces profonds où la température est suffisante pour fondre le fer, soit d'au moins 1.050 degrés. Mais la disposition même des volcans alignés au bord des eaux, nous porte à croire que les phénomènes qui s'y produisent sont d'ordre essentiellement chimique. La décomposition de l'eau marine ou de l'eau salée des grands lacs, telle est la cause principale de l'activité des volcans. Voir à ce sujet les travaux classiques de Fouqué, résumés, par exemple, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1866 : « Les volcans paraissent être déterminés par des conditions locales : ce sont des pustules en communication avec des masses liquides se transformant en vapeur sous une énorme pression. » C'est encore pour la commodité du langage que l'on applique à cet état le mot de « feu central ».

Bien cordialement,

ELISÉE RECLUS.

Vous avez dû recevoir la brochure de Tcherkesof. Nous publierons incessamment une nouvelle brochure. Avez-vous des conseils à nous donner pour les suivantes ?

A Pierre Kropotkine.

Bruxelles, 28 août 1899.

Mon ami,

L'adoption du titre *Memoirs of a Revolutionnist* semble décidée. Tu sais que ce titre ne répond pas à l'idée de l'auteur, mais à celle des éditeurs. C'est ton histoire que veulent ces messieurs, tandis que tu as voulu faire de l'histoire à propos de ta personne. Et s'ils cherchent un titre un peu sensationnel, qui ne leur donne pas l'air de reculer, pourquoi pas *Memoirs of an Anarchist* ?

Bien affectueusement à toi et à vous,

ELISÉE.

Pas de nouvelles à donner.

A Pierre Kropotkine.

7 décembre 1899.

Mon bien cher ami,

Reçu ton livre (1) dont je me garderai bien d'arra-

(1) *Memoirs of a Revolutionist*, Londres, 1899 ; en français, *Autour d'une vie*, Paris, Stock, 1902.

cher les deux portraits qui me resteront toujours précieux comme le livre lui-même.

Reçu aussi le manuscrit de ta Préface (1) dont je ferai commencer l'impression pour notre Institut, dès que tu m'auras envoyé les articles dont il faut traduire les extraits pour compléter la préface. Une fois que le travail sera en train, je veux qu'on puisse le mener très vivement. Dès aujourd'hui, je vais m'en occuper pour que rien ne puisse nous arrêter après le « lâchez tout ».

Une lettre de Paul m'a dit qu'à Edimbourg, l'esprit n'est pas aussi mauvais que te semble en ce moment être celui de Londres (2). D'après lui, personne n'ose, là-bas, justifier la guerre, mais personne non plus n'ose en accuser les auteurs. Veulerie universelle ! Et si vous en êtes là, où en sommes-nous tous, Européens et Chinois ?

Mais il reste des hommes, des Ajax sur leurs rochers, dominant les vagues et bravant les dieux.

Bien tendrement, mon ami,

ELISÉE

(1) *Orographie de la Sibérie.*
(2) Au sujet de la guerre du Transvaal.

A Jean Grave.

Bruxelles, 25 décembre 1899.

Mon cher ami,

J'avais à vous remettre l'extrait de la *Freiheit*, ci-inclus.

Récemment, vous avez inséré un article qui nous parlait de la lutte contre le cléricalisme, contre le christianisme, comme d'importance secondaire dans la grande bataille économique. N'y a-t-il pas là une erreur de jugement ? Historiquement, la terreur de l'Inconnu, origine de la Religion, me paraît avoir précédé le régime de la propriété privée. Si l'homme a tant de peine à se révolter contre l'Injustice, c'est qu'il se sent toujours dominé par le mystère.

Bien cordialement,

ELISÉE RECLUS.

Année 1900

A Nadar.

18 février 1900.

Mon excellent,

Je viens de recevoir ton bouquin, intitulé modestement : *Quand j'étais* ! Comme si tu n'es pas toujours, toujours étudiant, toujours photographe, toujours l'homme de vitalité puissante et de cœur débordant, toujours mon charmant et tendre ami et frère aîné, car tu es mon aîné.

Par Elie, je connais les nouvelles de chez toi, de ta Bonne (1), et des autres tiens de Marseille. A moi de te renseigner sur mon compte. Mon « viscère cardiaque », pour ne pas dire mon cœur, a folichonné, battu la mesure hors de tout propos, m'empêchant de respirer et de travailler ; mais, obligé à la prudence, je crois me rafistoler un peu.

Ce qui est plus grave, c'est que mon désir de procurer de l'ouvrage à beaucoup de camarades m'a entraîné dans les affaires ; je suis devenu fondateur d'une société pour la construction et la publication de cartes ! Bref, j'ai été volé, volé et maintenant ma

(1) Nadar n'appelait Mme Nadar que *la Bonne, la toute Bonne.*

société, sans avoir fait faillite, sans avoir fait un sou de dette, n'en est pas moins obligée de sommeiller, d'arrêter tout travail, et j'aurais eu de graves ennuis si des amis ne m'avaient prêté leur appui légal pour éviter les chausse-trapes.

Voilà mon histoire extérieure et apparente pour le moment. La véritable histoire intime, c'est que j'aime bien mes bons amis et vis avec eux en pensée dans un idéal de justice et de bonté.

A toi et à vous,

ELISÉE.

A M. Karl Heath (1).

27, rue du Lac. Bruxelles, 31 mars 1900.

Mon cher ami,

J'ai appris que votre père était un peu malade (2). C'est la raison qui me détermine à vous écrire, car je désire vivement que vous nous teniez au courant de vos santés respectives.

Par la même occasion j'ai à vous parler de moi. Vous me dites avoir lu dans les journaux anglais un résumé de ce que j'ai dit à Anvers dans une Conférence. Or,

(1) Lettre publiée en partie dans le *Mercure de France*, le 1er X, 1913.

(2) Richard Heath, né en 1831, mourut en 1912.

j'ai eu l'occasion de lire un de ces résumés, et il me prête un langage tellement tranchant, des assertions tellement violentes que je tiens à me justifier auprès de vous. En réalité, je me suis borné à traiter la question au point de vue strictement historique, tout en me rappelant bien ce fait, que c'est probablement en Angleterre qu'il y a le plus d'êtres humains sincères, consciencieux, probes et dévoués. Et c'est avec eux que je continue de toute la force de mon bon vouloir le bon combat contre toute injustice, quelle que soit la belle estampille dont on la décore : « Patrie, fraternité, justice », sont des mots, reste à savoir ce que sont les choses.

J'ai à régler un ancien compte avec vous. Dans le temps, vous m'avez écrit que vous êtes absolument opposé à l'emploi de la force et que, par conséquent, vous êtes en désaccord avec moi, puisque, pour ma part, loin d'être « tolstoïsant » (1), je crois à l'usage éventuel de la force. Voici dans quelle mesure, mon ami : celle de la défense du faible. Je vois un chat que l'on torture, un enfant que l'on bat, une femme que l'on maltraite, et si je suis assez fort pour l'empêcher, je l'empêcherai : je le dois à tous les faibles afin que désormais ils soient respectés. Mais, m'objecterez-vous : — « *If force is to be admitted as a means of abolishing force, who is to decide when it is to be used* ? » (2) — Qui ? — Moi, évidemment, puisque je suis un être conscient et raisonnable. C'est à moi, dans ma con-

(1) M. Karl Heath écrit à propos de ce passage, qu'à ce point de vue il n'est pas non plus « tolstoïsant ».

(2) « Si la force est admise comme moyen de supprimer la force qui en décidera l'emploi ? »

duite, de savoir maintenant exactement où s'arrête la défense au point de vue de la solidarité humaine et où commencerait la vengeance. C'est là que je dois m'arrêter. C'est là que commencerait la réaction. Mais être le plus fort et se servir de sa force pour faire parler l'amour, telle est la conduite normale de l'anarchiste. Lorsque Ardjouna, ayant vaincu son ennemi, lui dit de se redresser avec ces paroles : « Va et fais le bien », je sens que, lui aussi, a fait le bien, et je désire l'imiter.

De tout cœur avec vous,

ELISÉE RECLUS.

A Luigi Galleani.

27, rue du Lac, Bruxelles, 6 avril 1900.

Mon bien cher ami,

Enfin ! (1) Maintenant, ayez cette « prudence du serpent » dont nous parle la Bible. Ayez surtout la

(1) Galleani avait réussi à rompre le « domicilio coatto » et à passer en Tunisie, puis en Egypte. En 1901, il se rendit en Angleterre et en Amérique en 1902. On verra par les lettres de cette époque qu'infatigable dans sa courageuse propagande qu'il n'a cessé de poursuivre depuis (1924), il n'a point échappé aux persécutions de toute sorte dans ces soi-disant asiles de la Liberté.

santé, l'excellente santé qui donne la force au muscle, la netteté au regard, la vigueur à la pensée.

Quant à votre journal et à votre Revue future, je vous rappelle ce que vous savez aussi bien que moi sur la loi de la moindre résistance. C'est près de soi, autour de soi qu'il faut travailler. Je puis avoir plus d'action à Bruxelles et à Paris qu'en Egypte. Je ne puis être en collaboration que moralement avec vous. Cependant si j'avais des articles déjà prêts sur telle ou telle question, je penserais à votre Revue. Mon frère m'a dit avoir une conférence à votre disposition, vous savez qu'il s'occupe surtout de mythologie et de l'histoire des Religions.

Je connais un peu le secrétaire de la Société de Géographie du Caire, un brave Italien qui ne serait pas fâché de nous comprendre sans compromettre ses relations et ambitions. Il s'appelle Frédéric Bonola et, de plus, a le titre de *bey*. Vous pourriez, au besoin, vous recommander de mon nom auprès de lui. Peut-être, pourriez-vous, grâce à lui et à Schweinfurt, prendre part à quelque expédition géographique.

Actuellement, mes affaires sont loin d'être brillantes à Bruxelles. Je suis même fortement endetté. Il me semble donc qu'il y aurait imprudence pour vous à venir dans nos parages, surtout si votre « pain doit être partagé ».

Bien affectueusement,

ELISÉE.

A Nadar.

(Sur feuille télégraphique, enveloppe timbrée 24 avril 1900).

Mon excellent,

Me trouvant au moment de mon départ, je prends le papier et la plume qui se présentent. Tout d'abord, je m'excuse de n'être point allé à l'Exposition, mais le temps m'a fait défaut. Ce sera pour une autre fois. Si je n'ai pas vu l'intérieur, du moins, de la Seine, ai-je contemplé le défilé prodigieux des constructions et palais. Il y a là un ensemble vraiment étourdissant de science et de labeur. Jamais pareille chose ne se vit sur Terre, et malgré les blagues des journaux, le moment n'est pas venu de parler de décadence, soit des Gaules, soit du monde.

. . . .

Naturellement, je n'ai pas reçu le paquet. Par acquit de conscience, envoie-moi le récépissé d'expédition. L'employé qui est un fin, m'a dit ce mot épique : « Oui, les paquets qui sont adressés à notre bureau arrivent quelquefois ; même ils arrivent assez souvent, je dois le dire ; mais ce n'est pas la règle. Vous le comprendrez aisément ! il y a tant d'employés ! »

Bien affectueusement. Ton ami et jeune frère « Jeune ! »

ELISÉE.

A Pierre Kropotkine.

7 mai 1900.

Mon ami.

Il me semble que le sous-titre proposé par toi : *Essai sur l'Intégration du Travail,* ou simplement *L'Intégration du Travail* serait, non pas indispensable, mais très utile (1).

Comme ton article sur le Congrès des Socialistes de Paris était simple, et juste et vrai, et combien il serait attristant si nous devions y chercher la conclusion logique de cent années d'élaboration sociale ! C'est, du moins, une conclusion, puisque le principe de la hiérarchie, de la subordination des pouvoirs, infectait tout le socialisme. Quel grand patatras nous pronostique cette majectueuse unité du parti ouvrier !

Renseigne-moi au sujet du livre que tu fais pour Mackinder. Moi aussi je suis chargé d'en rédiger un, mais la correspondance à ce sujet est si rare que je me demande si le projet est bien sérieux.

A quelle date les manuscrits doivent-ils être livrés ? Comment et quand sont-ils payés ? etc... Dis-moi tout ce que tu en sais.

Bien affectueusement à toi et à vous.

ELISÉE.

(1) Ouvrage intitulé en anglais : *Fields, Factories and Workshops* (Londres, Sonnenschein, 1901). Traduction française, chez Stock, en 1910 : *Champs, Usines et Ateliers, ou l'Industrie combinée avec l'Agriculture et le Travail intellectuel avec le Travail manuel.*

A MM. Arcangelo Ghisleri (1) et Pirro Maggi.

Bruxelles, le 25-V-1900.

Vous m'avez fait le grand honneur de vous occuper de moi dans la brochure intitulée *Un Geografo Contemporaneo* et vous avez ajouté à votre bonne grâce une dédicace d'anniversaire à l'occasion de mes soixante-dix années d'âge.

Vous faisiez des vœux pour ma bonne santé, mais il s'est trouvé précisément qu'une maladie de cœur m'a forcé, pour un certain temps, sinon d'abandonner, du moins d'effleurer à peine mon travail : de par ordre du médecin, les correspondances se sont accumulées et même ne m'ont pas toujours été remises. Je ne suis donc peut-être pas aussi coupable que je pourrais le paraître à vos yeux. Veuillez m'excuser : c'est de tout mon cœur que je m'associe à vous dans la recherche des faits géographiques et des lois historiques qui en découlent.

Je prends surtout à souci ce que vous dites en citant Giuseppe Ferrari (2), qui n'est pas un « oublié », loin de là. A mon avis, Ferrari est, au contraire, un des hommes qui restent le plus dans la pensée de ceux qui ont eu le

(1) M. Archangelo Ghisleri, secrétaire général de l'Association Nationale italienne des Sociétés de Libre Pensée.

(2) Giuseppe Ferrari, philosophe et démocrate fédéraliste italien, ami de Proudhon, mort en 1879, auteur de *La Morte de G. Vico* (Modane, 1837), et de l'*Histoire des Révolutions d'Italie*, 1838, etc.

bonheur de le lire en tout ou en partie : nul n'a eu plus d'ampleur dans la compréhension de l'histoire. En pensant à G. B. Vico, il aurait pu surtout aussi bien penser à lui-même en se disant qu'un génie, sans peuple qui le comprenne, n'est qu'une force sans but ; mais le peuple se compose aussi bien de ceux qui se succèdent dans le temps que des hommes qui se juxtaposent dans l'espace. Ferrari aura son peuple un jour et sa force atteindra le but. Rien de ce que nous faisons ne se perd, quoique parfois le silence de la mort semble planer sur ce qui vivra.

Je vous remercie avec effusion de vos encouragements. En travaillant ce soir, je penserai à vous. C'est vous, Messieurs, qui m'aurez donné la force de penser et d'écrire. En même temps, je me rappellerai cette chère ville de Lugano, où j'eus de nobles amis et où je contemplai la nature dans sa beauté divine.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

ELISÉE RECLUS.

A Paul Régnier.

7 juillet 1900.

Mon excellent fils et ami,

. . . .

Oui, je crois fermement que les jeunes font bien d'attendre et de conquérir par le travail et l'étude le

droit d'être heureux ensemble. Mais il est bon que cette résolution vienne d'eux, car leur honneur même est engagé à ce qu'ils se méritent l'un l'autre par le labeur : qu'ils commencent par se bâtir leur nid.

Ta description de Tarzout me rend très désireux d'aller te voir. Tarzout est le seul endroit au monde où je me trouve « chez moi », et ce « chez moi » je me l'imagine croissant toujours en charme et en beauté. Mais je suis très pauvre. La Société (1) dans laquelle je me suis laissé entraîner sottement, dans la double espérance de pouvoir donner beaucoup de travail aux amis et de faire de beaux travaux, me laisse de fortes dettes, ainsi que l'ennui de pourparlers fréquents avec des gens de loi et de finance. Il faut, avant tout, me dégager et cela durera longtemps. En outre, j'ai à m'occuper de mon Ecole de géographie qui marche bien. Mais nous nous verrons et je visiterai Tarzout par procuration.

Bien affectueusement,

ELISÉE.

(1) La Société des Cartes et Travaux géographiques Elisée Reclus avait été fondée à Bruxelles par un groupe de financiers. Elisée s'était engagé seul personnellement, de sorte que, lorsque la liquidation dut être prononcée, Elisée fut presque seul aussi à devoir rembourser les sommes dépensées et à solder les travaux en cours.

A Luigi Galleani.

Bruxelles, 15 juillet 1900.

Mon bien cher ami,

A votre trinité affectueuse, mon très excellent salut ! Puissiez-vous être toujours heureux, mes amis, et puisse l'enfant devenir une vraie femme, exquise, droite et pure comme son père !

Comme vous, mon cher ami, j'ai eu des ennuis financiers, auxquels se sont joints, depuis le commencement de l'hiver, des ennuis de santé. Pour le moment les choses vont un peu mieux, et, si je vous en parle, c'est uniquement pour vous renseigner sur l'état des choses et nullement pour me plaindre. Je suis parmi les très heureux, puisque j'ai des amis et des livres, qui sont aussi des amis.

Vous me dites n'avoir pu vous servir de la lettre que je vous avais donnée pour M. Fr. Bonola, parce qu'elle avait été rédigée par moi d'une manière inconsidérée. Je vous en envoie une nouvelle.

Bien cordialement,

ELISÉE.

A Paul Régnier.

21 juillet 1900.

Mon cher fils et ami,

Je trouve que X. a joliment raison de s'orienter vers les travaux de l'agriculture. La littérature, le parlotage ne sont pas des métiers. Il faut, pour écrire, parler de quelque chose ; donc on doit commencer par savoir, et pour savoir il est indispensable d'observer, d'expérimenter, d'agir. Quant aux journalistes, aux politiciens et autres gens qui, par le fait de leur déclassement ou de leur prétention, se mettent à discourir de toutes ces choses, ces individus, à commencer par les plus fameux, sont la plaie par excellence, le fléau des fléaux, car, par milliers, les mieux doués et les plus pressés se lancent à leur suite ; parfois on dirait que le monde appartient aux phraseurs. Je suis donc très heureux que X. cherche à connaître la terre : au moins quand il en parlera, il parlera de la grande Isis après en avoir soulevé le voile.

. . . .

Oui, mon excellent et très cher ami et fils, je suis toujours à Tarzout, même n'y étant point. Quoique absent, compte-moi toujours parmi les présents. Ma place est là.

Bien affectueusement,

ELISÉE.

A Nadar.

8 septembre 1900.

Mon très grand ami,

J'ai reçu les deux livres envoyés par toi et qui ne manqueront pas de m'intéresser ; mais ceci est un détail. Le fait capital, c'est qu'ils me sont envoyés par toi et que j'y retrouve partiellement ta pensée. En lisant chaque phrase, je ferai la distinction nécessaire : « Ceci pourrait être de lui. Cela est certainement de lui. Mais pas ce troisième passage qui est médiocre, mauvais ou sans portée ».

Justement, j'ai à m'occuper des rapports des anarchistes avec l'Eglise (1), à l'occasion d'un congrès que l'on doit prochainement tenir à Paris (2). Tu avais donc flairé avec un instinct divinatoire que ces deux bouquins me seraient utiles ! voilà de bonne télépathie.

Mais de quel front, dis, ô homme, oses-tu me reprocher de ne pas avoir visité Marseille cette année, alors que tu es venu toi-même à Paris sans me le dire et que, pendant des semaines, tu as fait des cachoteries avec des amis ! Est-ce parce que tu gîtais chez les Frères Saint-Jean de Dieu ? Quatre mots qui sonnent bien mal ! Tu as été malade chez eux : quel triomphe pour

(1) Voir *L'Anarchie et l'Eglise*, par ELISÉE RECLUS et GEORGES GUYOU, brochure publiée par *Les Temps nouveaux*, Paris, 1901.

(2) Congrès International anarchiste, tenu à Paris en septembre 1900.

eux si jamais tu claques entre leurs mains ! Ce jour-là sera un jour de grande joie devant le trône de Dieu, et tu seras décoré d'un scapulaire posthume.

Bien affectueusement à toi et aux très Bonnes qui sont la joie et l'orgueil de ta demeure,

ELISÉE.

A Jean Grave.

Ars-en-Ré, pour quelques jours, 17-IX-1900.

Mon cher ami,

. . . .

Les gros ouvrages sur la Formation des Mondes ne sont pas tellement nombreux qu'il soit difficile de les citer. Que votre camarade prenne le dernier bouquin de Mme Royer ou celui de Faye (1), et il y trouvera dans le cours de l'exposition et de la discussion tous les titres des livres qu'il lui sera nécessaire d'étudier depuis Newton et Laplace.

Ma santé ? Couçi couça. Pourvu que je ne bouge pas ou que je me meuve doucement et d'une façon rythmée, ça va bien. Sinon, je me sens à l'article de la

(1) FAYE, *Théories cosmogoniques des Anciens et des Modernes* (1884-85).

crevaison. Le bruit, le tapage, l'émotion me réduisent à néant. Mais qu'importe ! Tant d'autres se portent bien.

Cordialement,

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1901

A Pierre Kropotkine.

Bruxelles, 8 janvier 1901.

Mon ami,

J'ai donné le bon à tirer du deuxième paquet d'épreuves, jusqu'à la page 36 (1). En marchant petitement comme nous le faisons, nous ne pouvons guère espérer de finir avant l'année. Si nous sommes lents, arrivons du moins à notre satisfaction commune.

Ton croquis des trois dépressions est fort intéressant : nous ne manquerons pas de l'ajouter à la fin du volume et tes remarques seront insérées dans le texte. Par une lettre de Paul, je vois que tu me proposes de m'entendre avec Penck pour dessiner et graver à deux ta carte de l'Asie et diminuer ainsi les frais. En théorie, tu as raison ; en fait, je doute que la chose soit praticable, car j'ai eu l'occasion de faire diverses communications à Penck, qui n'a jamais répondu. Je ne suis donc nullement pressé de compliquer la situation en vue d'économies qui, probablement, ne se feraient pas.

(1) *Orographie de la Sibérie.*

Quant au mariage, aux relations de l'homme et de la femme, aux formes et au régime de la famille, je suis beaucoup moins frappé du phénomène des ressemblances que de celui des dissemblances. Chez l'homme, il y a diversité d'origines et diversité de milieux : il y aura diversité de mariages. Par delà les primitifs, chez les animaux, nos véritables ancêtres, je vois les formes d'union les plus diverses ; chez les primitifs dont nous parlent l'histoire et la préhistoire, de même que chez nos frères actuels des pays barbares, je constate aussi des divergences qui vont jusqu'à l'opposition absolue, et, du reste, à mon avis, il doit en être ainsi : car il y a deux faits originaires, diamétralement opposés :

1° La force brutale de l'homme en rut : origine du patriarcat ;

2° L'attachement naturel de l'enfant à la mère qui l'allaite : origine du matriarcat.

Le conflit de ces deux forces composantes nous donnera les résultantes les plus inégales, suivant les lieux et les évolutions. Ainsi que nous le dit Mahâ Bhârata, nous aurons sept formes de mariage, absolument différentes, ayant également leur raison d'être, également agréables aux dieux.

Le matriarcat pur de Bachofen et de Giraud-Teulon est une machine de civilisation très savante, qui a dû certainement exister, mais que je crois avoir été très rare, dont on ne distingue çà et là que des indices et des traces. Chez les tribus inférieures, la promiscuité sans règle ou la promiscuité réglée, suivant les jours et les individus, est un fait beaucoup plus fréquent.

Même là où le matriarcat prévaut en principe, il se peut très bien que le patriarcat l'emporte en réalité. Je cite en exemple notre Béarn, où théoriquement la

« fille de la maison » est cheffesse et souveraine, mais où le mari cogne, et mange seul des plats que lui apporte la femme.

Les sociétés où dominait la cueillette, où la femme se livrait à une agriculture rudimentaire, gardant les enfants autour d'elle, tandis que les hommes faits allaient à la viandée, me paraissent avoir été les sociétés où le matriarcat eut le plus de chances de se développer. Chez les sociétés de pasteurs, au contraire, le patriarcat fut triomphant : l'homme, le bras armé du bâton, était toujours là, et les enfants le suivaient, rôdant avec lui autour du bétail.

Etc., etc.

Bien affectueusement,

ELISÉE.

A Richard Heath.

Bruxelles, 1er mars 1901.

Mon très cher ami,

Tout d'abord, je vous dis combien nous sommes heureux d'apprendre que notre chère Maggie vous est revenue en bonne santé et que tout le reste de la famille est en état prospère. Il faut de la force pour soutenir la bataille de la vie, souvent si pénible.

Certainement nous savons que chez vous, en An-

gleterre, des milliers et des milliers de cœurs généreux souffrent amèrement des injustices et des atrocités commises là-bas contre des frères malheureux, de même que chez nous, moins nombreux peut-être, des hommes ayant le sentiment de la solidarité protestent contre les expéditions de massacre et de pillage organisées en tant de contrées lointaines. Nous tous qui constatons ces abominables pratiques et qui en saignons notre sang le plus pur, restons intimement unis pour donner plus de force à notre résistance. Tâchons bien, comme vous le dites, de nous grouper en une vraie nation, un organisme bien vivant, constituant comme un seul individu, de nature idéale et assez forte pour atteindre quand même le bel âge millénaire.

Mais quand je rejette les yeux sur moi-même et sur tous les autres hommes, je m'aperçois que nous appartenons bien aussi à cette société mauvaise qui se laisse entraîner par ses faiblesses et ses passions à toutes ces abominations de la guerre, du massacre et du pillage. Sans y réfléchir suffisamment, ne me suis-je pas enlisé récemment dans une société financière où des malpropretés ont été commises au point que mon nom a été menacé d'être sali ? Et parmi les gens que le sort a menés en Chine, en Afrique, n'en est-il pas beaucoup qui, avant de se trouver dans l'enchaînement fatal des circonstances, étaient sinon désireux de faire le bien, du moins désireux de ne pas faire le mal ? Et maintenant ils sont descendus jusqu'au fond du gouffre ! Ne sommes-nous pas aussi coupables avec eux ? Ne partageons-nous pas quelque peu leur crime ? La prédication de notre vie a-t-elle l'éloquence qu'elle devrait avoir ?

Je n'ose point les condamner, si laids que soient

leurs actes, car moi-même je sens qu'une goutte de ce sang-là m'éclabousse. Je ne puis laver mes mains comme Pilate.

Bien affectueusement à vous,

ELISÉE RECLUS.

A Van der Voo.

4-VI-1901.

Mon cher ami,

Je n'ai jamais prononcé ni écrit les paroles que me prête Félix Dubois dans son *Péril anarchiste.* J'ai d'ailleurs eu l'occasion de les démentir formellement dans une lettre adressée au *Temps.* En outre, je suis choqué de me voir attribuer des phrases écrites en un si mauvais style.

Vous me rendrez service en les démentant.

Cordialement,

ELISÉE RECLUS.

A Nadar.

Samedi, 14 septembre 1901.

Voilà qui est bien, mon très ami, de nous donner des nouvelles tiennes pour en avoir des nôtres.

En voici :

Mon frère Elie et sa femme sont chez des amis aux bords de la Meuse, et jouissent de la vie, philosophent et digèrent. Ils comptent revenir bientôt à Bruxelles.

Quant à moi, je vais, je viens, aujourd'hui à Bruxelles dans mon Institut Géographique où je dessine et fais dessiner des cartes, demain chez des amis dans une forêt de mélèzes, après-demain je ne sais où.

De toutes parts on se prépare aux quartiers d'hiver. La maison sera pleine dans quelques jours des revenants de l'île de Ré, de Sainte-Foy en Gironde, de Viarmes-en-Vexin, de Vascœuil en Normandie. On brûlera beaucoup de charbon et on se plaindra du froid, en pensant aux braves amis qui sont là-bas, là-bas, faisant espalier sur les pentes du Thorrenc.

Je comprends que les poissons volants te gênent là où ils n'ont que faire, mais ne te semble-t-il pas qu'à une période moralement dévoyée comme la nôtre convienne un tantinet de folie ? Ce serait trop beau de voir de sages aviateurs planant sur un monde de fous.

Moi aussi, je suis quelque peu fou, puisque je me suis bêtement laissé entraîner en des affaires où j'ai perdu, non mes quelques sous, puisque je n'ai rien,

mais les sous de mes amis. Ne me plains pas et dis-moi que je suis une rude bête.

Bien affectueusement à toi et aux tiens,

ELISÉE.

A Ch. Perron.
Institut Géographique, Bruxelles.

5 novembre 1901.

Mon cher ami,

En effet, je m'étais laissé engluer dans les affaires comme un étourneau. Et je dois me trouver encore un grand chançard de ne pas avoir été dévalisé plus à fond et poussé à la faillite. Actuellement j'ai la chance d'avoir l'un des principaux avocats de la Belgique — le bâtonnier de l'Ordre — qui me donne l'appui de son talent et de sa parole *pro amicitia*. Son nom seul est une force pour moi.

Il me fait espérer que ma délivrance me viendra bientôt. En attendant, nous travaillons, et j'espère bien pouvoir vous envoyer mon premier relief avant la fin de l'année.

Cordialement à vous,

ELISÉE RECLUS.

A la Rédaction de la « Huelga General » à Barcelone (1).

Bruxelles, 4 décembre 1901.

Chers camarades,

Nous avons en général l'habitude d'exagérer aussi bien notre force que notre faiblesse : ainsi, pendant les époques révolutionnaires, il nous semble que le moindre de nos actes doive avoir des conséquences incalculables et, en revanche, dans certains moments de marasme, toute notre vie, bien que consacrée entièrement au travail, nous paraît inféconde et inutile, et nous nous croyons même emportés par un vent de réaction.

Que faut-il donc faire pour nous maintenir en état de vigueur intellectuelle, d'activité morale et de foi dans le bon combat ?

Vous vous adressez à moi parce que vous comptez sur mon expérience des hommes et des choses. Eh bien, en ma qualité de vieillard, je m'adresse aux jeunes et leur dis :

Point de querelles ni de personnalités. Ecoutez les arguments contraires après avoir exposé les vôtres ; sachez vous taire et réfléchir ; n'essayez pas d'avoir raison au détriment de votre sincérité.

Etudiez avec discernement et persévérance. L'en-

(1) Lettre écrite à l'occasion de l'ouverture d'un Congrès anarchiste ; puis publiée par *Il Pensiero* du 16 juin 1907, et par le *Réveil de Genève* du 7 janvier 1911.

thousiasme et le dévouement, même jusqu'à la mort, ne sont pas l'unique moyen de servir sa cause. Il est facile de donner sa vie, pas toujours facile de nous conduire, en sorte que notre vie serve d'enseignement. Le révolutionnaire conscient n'est pas seulement un homme de sentiment, il est aussi un homme de raison dont tous les efforts en vue de plus de justice et de solidarité s'appuient sur des connaissances exactes et synthétiques d'histoire, de sociologie, de biologie, qui peut, pour ainsi dire, incorporer ses idées personnelles dans l'ensemble générique des sciences humaines et affronter la lutte, soutenu par l'immense force qu'il puisera dans ces connaissances.

Evitez les spécialisations ; n'appartenez ni aux patries ni aux partis, ne soyez ni Russe, ni Polonais, ni Slave ; soyez des hommes avides de vérité, dégagés de toute pensée d'intérêt, et toute idée de spéculation vis-à-vis de Chinois, Africains ou Européens : le patriote en arrive à détester l'étranger, à perdre le sentiment de justice qui illuminait son premier enthousiasme.

Ni patron, ni chef, ni apôtre au langage considéré comme parole d'Evangile ; fuyez les idoles et ne cherchez que la seule vérité dans les discours de l'ami le plus cher, du plus savant professeur. Si, l'ayant entendu, vous conservez quelque doute, descendez dans votre conscience et recommencez l'examen pour juger en dernier ressort.

Donc repousser toute autorité, mais s'astreindre au respect profond d'une conviction sincère, vivre sa propre vie, mais reconnaître à chacun l'entière liberté de vivre la sienne.

Si vous vous lancez dans la mêlée pour vous sacrifier

en défendant les humiliés et les offensés, c'est bien, compagnons, affrontez noblement la mort. Si vous préférez le lent et patient labeur en vue d'un meilleur avenir, c'est mieux encore, faites-en l'objectif de chacun des instants d'une vie généreuse. Mais si vous choisissez de rester pauvres parmi les pauvres, en complète solidarité avec ceux qui souffrent, que votre existence s'irradie en lumière bienfaisante, en parfait exemple, en fécond enseignement !

Salut, camarades.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Clara Mesnil, à Florence.

Bruxelles, 22 décembre 1901.

Ma bien chère amie,

J'ai été fort touché de votre bonne lettre d'invitation. Certes, je serais bien heureux de me trouver auprès de vous, en cette pure atmosphère d'amitié, d'étude, de liberté, de beauté, et je sais combien j'y gagnerais en force et en joie ; mais je ne puis prévoir que jamais cette chance me soit offerte. Ma vie s'est arrangée de telle sorte, — peut-être un peu par ma faute, — que j'ai le devoir moral de rester pendant presque toute l'année avec mes collaborateurs de l'Ins-

titut Géographique et que je ne puis guère utiliser mes vacances autrement que par des recherches à Paris, Londres ou Berlin. Si je me trouvais libre, vraiment libre pendant quelques semaines, j'en profiterais aussitôt pour aller auprès de ma fille Magali, en Algérie, en un lieu qui m'est aussi très cher et où la vie me serait infiniment douce, à l'ombre pailletée de lumière des grands oliviers et en vue de la mer déferlant en blanches fusées sur les cailloux. Mais l'espérance de voir ce bon Tarzout fuit devant moi !

Je ne vous entretiendrai pas de notre existence à Bruxelles. Vous en connaissez les impressions et les incidents sans que j'aie à vous les dire. Quant à moi, je me trouve heureux partout où j'ai des amis et le travail. Ma sœur et mes enfants aident à me faire la vie très douce et j'en suis tendrement ému.

Merci encore, ma très chère amie, de votre lettre affectueuse. Je vous embrasse ainsi que votre cher Jacques et votre vaillant Lorenzo.

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1902

A Nadar

29 janvier 1902.

Je reçois ta carte, mais de nouvelles point.

Ta santé ? La tienne en la personne de Mme Nadar ? Celle de Mme Germaine ?

Tes affaires ? La vente ou la non-vente de ton établissement ?

Tes impressions générales sur le monde de Marseille en particulier et sur le vaste monde en général ? Etc., etc.

Pour te donner le bon exemple, je vais te renseigner sur mes faits et gestes, *acta et gesta* :

1° Je suis allé à Berlin pour présenter mon invention géographique — le disque globulaire — aux bonshommes de là-bas. J'ai été fort bien accueilli ; j'ai dépensé mes deux cent cinquante francs pour le voyage et l'on m'a donné en échange le grain de mil de la flatterie et des encouragements ;

2° Je... je... je... Mais pourquoi toujours parler de ce « je », qui n'est point haïssable, puisqu'il t'aime ? Parlons de mes petits-enfants qui sont bons, intelligents et forts en dévouement et bon sens. Je ne parle

pas de la force physique, car ma petite Magali est un peu anémique. Peut-être aussi l'autre fillette Anna. Louis est à Liège, étudiant à l'Ecole des Mines, avec son copain François Bouny.

. . . .

Et dans mon Institut Géographique, je vois des gens qui apprennent. Les livres et les cartes que j'y amasse ne sont point inutiles.

Et maintenant, à la besogne ! A ta santé, mon vieux camarade.

ELISÉE.

A Pierre Kropotkine.

Bruxelles, 11 février 1902.

Mon ami,

Tu viens de m'envoyer un document fort intéressant. Je t'en remercie. Mais outre le sens géographique, ces pages ont-elles une autre signification symbolique ? Me disent-elles que tu es guéri, parfaitement guéri, rabiboché et travaillant de nouveau avec gaieté ?

J'ai deux questions à te faire, outre celles qui se rapportent à toi et à vos santés :

1° Où en sont les perspectives de ton Mémoire sur l'Orographie sibéro-mongolienne ? Tu sais que six feuilles tirées dorment dans mon tiroir en attendant le reste ;

2° Que signifie au juste la série des livres géographiques de Mackinder ? Le bonhomme annonce mon bouquin comme le numéro 2 de la série, mais jamais je n'ai pu obtenir de lui une lettre précise et détaillée, me disant exactement ce que j'aurais à faire et répondant au questionnaire que je lui avais envoyé tout d'abord. Seulement tous les ans, un de ces billets laconiques : « Are you ready ? »

Or, je ne suis pas « ready » du tout, quoique le travail, tel que je l'ai compris, puisse marcher rondement si l'on me donne des dates, des chiffres, des renseignements définitifs.

Dis-moi ce que tu as nettement compris pour la partie du travail qui te revient.

Bien affectueusement,

ELISÉE.

Ici les santés sont bonnes, si ce n'est que je suis très « cardiaque » en temps de neige.

A Mme Régnier.

19 juillet 1902.

Ma très chère et très excellente fille Magali,

J'ai été bien heureux de revoir ta chère écriture, qui nous manquait depuis longtemps, mais que nous rever-

rons très souvent, je l'espère, quand notre chère Jeannette ne sera plus là pour nous donner de tes nouvelles.

Tu me questionnes au sujet de ma santé. Je puis te rassurer, ma chère fille. Evidemment la bonne saison d'été me convient. Si je prends les précautions nécessaires pour rythmer et modérer les mouvements, tout va bien. Je prends peu à peu l'habitude de m'accommoder à mon état, et, grâce à cette prudence qui m'est devenue naturelle, je passe des journées entières sans avoir à souffrir aucunement ; je pourrais m'imaginer que je suis encore jeune et valide. D'ailleurs, j'ai bien la figure d'un homme en santé.

Tu me parles de repos. Je t'assure que je n'en ai nulle envie. Le travail me plaît fort, et, comme je n'en abuse point, je serais désolé d'avoir à l'interrompre. D'ailleurs, mes occupations sont variées et les unes me reposent des autres : l'après-midi je passe toujours deux ou trois heures à mon Institut géographique où je dois causer avec celui-ci et celui-là et, somme toute, me croiser les bras ; puis il y a les promenades obligées, et généralement le soir je me dispense de lire ou d'écrire, de peur de fatiguer mes yeux.

Mes affaires de finance sont moins embarrassées qu'il y a deux ans. J'ai presque fini de payer les grosses dettes et en même temps j'ai pu subvenir à la continuation du travail des cartes. Les résultats obtenus sont bons et nous avons tout lieu d'espérer que l'on nous avancera bientôt l'argent nécessaire pour opérer en grand. Je n'ai plus de nuits blanches à passer dans l'inquiétude et je dors à mon aise. Tu vois donc que tu peux être rassurée à mon sujet.

. . . .

Nous attendons, dans quelques jours, Paul d'Ecosse que j'ai besoin de consulter pour mes travaux de cartes. Son père est toujours solide, mais sa mère est obligée de se ménager beaucoup.

Je vous embrasse bien affectueusement, ma chère fille aînée, ainsi que Paul et les enfants, et ma pensée se reporte vers tout le cher Tarzout.

Très tendrement.

Ton père,

ELISÉE.

A Mme Dumesnil.

Saint-Claude (Jura), 22 août 1902.

Ma sœur,

Mais non, autant qu'il m'en souvient la grotte de Combarelles n'est pas près de Chancelade, mais dans le canton des Eysies. Je souhaite toute bonne chance d'études et de joies à ces jeunes intrépides..... (1).

Je vis à près de 1.000 mètres, changeant souvent de place, respirant un air d'une légèreté qui m'étonne et m'enchante toujours. Mais les villes sont tristement placées, en des trous, en des gorges où s'amassent les

(1) Son petit-fils, Louis Cuisinier, et son neveu, François Bouny.

eaux d'égout de la contrée. Néanmoins, j'aime Saint-Claude, où j'ai fait trois courtes visites. L'esprit d'association s'y développe d'une manière vraiment remarquable. La ville étant pleine de travailleurs étrangers occupés dans les usines de toute espèce, il s'est trouvé qu'à un moment donné quatre-vingts bonshommes sont restés sans logement. Aussitôt, ils se réunissent sur la place publique, fondent une coopérative pour la construction d'un nouveau quartier avec jardinets et se font concéder par la ville un beau terrain communal. En attendant, ils vivent à l'hôtel tant bien que mal. Je ne désespère pas de voir un jour tous ces groupes artificiels de villes et de villages se constituer en associations naturelles pour la gérance de tous les intérêts. L'intelligence aidant, il n'y aura qu'à laisser faire.

Je suis vraiment étonné des progrès matériels de la contrée. Autour de Saint-Claude, pas un village, si haut perché qu'il soit, qui n'ait la lumière électrique — à 5 francs par bec et par mois — dans toutes ses maisonnettes. Sur les grandes routes de la montagne pas de jour où l'on ne voie passer au moins une dizaine d'automobiles, de toutes formes et de toutes forces, les unes gravissant les rampes avec une rapidité d'éclair, les autres haletant péniblement, ahanant et gémissant. Il en est qui reluisent de cuivre et de nickel et qui sont pleines de belles dames à côté du gros homme traditionnel avec sa casquette à visière. Il y a aussi des automobiles aménagées en magasins qui s'arrêtent devant les portes pour offrir leurs marchandises aux montagnards. Il me semble même avoir vu deux chemineaux qui se prélassaient dans une vieille guimbarde sale et crottée, étendant leur mépris sur peuples et rois.

Bien affectueusement. Mes amitiés et félicitations au fresquiste (1).

ELISÉE.

A Nadar.

Bruxelles, 27 septembre 1902.

Mon très cher et vaillant camarade,

Voilà qui est bien ! Faire cesser le long silence ! Me parler de toi, d'elle, de vous tous, me demander de nos nouvelles, rompre mystiquement le pain de l'amitié, me dire que tu nous aimes. Tu vois bien que j'ai raison d'être optimiste. Un sourire, un regard, un geste d'affection, cela est plus pour moi et pèse davantage que toutes les misères de ce bas monde. Les haines sont négatives et ne comptent pas. L'amour est positif : il n'y a que lui, triomphant dans l'immense univers !

Commençons la série des nouvelles en parlant de mon frère Elie, le bon et doux philosophe. Il est toujours à nos côtés, — 39, rue Victor Greyson, Ixelles, — et continue ses annotations et classements, ses rédactions et corrections. Mais sa femme est réellement vieille, fatiguée, très sourde et mélancolique, regardant la nature et les hommes à travers un voile.

(1) Paul Baudouin.

Paul, leur fils, est venu d'Ecosse les voir récemment, et a passé près d'un mois auprès d'eux. C'est toujours le héros triomphant d'intelligence et de clarté sereine, de vie bonne et généreuse. Si mes affaires, que tu sais être en mauvais état, se rétablissent bientôt, ce que j'espère, je compte appeler Paul auprès de moi pour qu'il m'aide, m'agrandisse, devienne mon meilleur moi-même et un ample continuateur de mon œuvre.

Adoncques, « si mes affaires se rétablissent » je trouverai moyen sans ordonnance du docteur, d'aller dans la blonde Marseille serrer la main amie qui se tend vers moi. Tu vois donc quel immense intérêt j'ai à reconstituer ma petite société d'une façon normale (1). J'aurai ma récompense au bout, jouir de ton hospitalité.

Je t'embrasse tendrement et salue tous les êtres de ta chère maison.

Ton ami,

ELISÉE.

A Richard Heath (2).

26, rue Villain-Quatorze, Bruxelles, 12 novembre 1902.

Mon bien cher et respecté compagnon,

J'ai attendu la lettre de M. Monod que vous m'aviez annoncée, mais il ne m'a point écrit. D'ailleurs, je sais

(1) Voir lettre à P. Régnier, 7 juillet 1902.
(2) Cette lettre a paru dans le *Mercure de France*, le 1er X. 1913.

quelle est l'œuvre entreprise par lui et ses amis, car je reçois l'*Avant-Garde* de votre ami Roth et l'*Ere Nouvelle* d'Armand et Marie Kugel. Certes, j'apprécie beaucoup leur zèle, leur esprit de solidarité, leur vaillance et l'admirable sincérité de leur langage, et vous savez par les nombreuses discussions que j'ai eues avec vous, quel est le seul point qui nous divise. Je leur reproche de donner un corps sans réalité historique à notre bel idéal : il n'a jamais vécu, c'est à nous de le faire vivre. L'état d'harmonie ne se trouve pas derrière nous, c'est l'œuvre de l'avenir que nous susciterons par notre amour, notre persévérance, notre dévouement.

A ce propos, j'ai eu récemment le bonheur de voir en Hollande, le pays d'origine de votre mère, un commencement de société harmonique qui m'a doucement ému. C'est par mon neveu de Peebles, que s'est faite la connaissance. Sa femme et ses enfants ayant passé un mois de vacances dans les landes de Blaricum, près d'Amsterdam, il a eu l'occasion d'aller visiter les colonies de l'endroit, et, par contrecoup, mon frère Elie, puis moi, nous avons eu à partager la même joie.

Je n'ai pas vu l'un des centres qui ont été le mieux étudiés par les sociologues, la colonie de Bussum, fondée par un ancien pasteur protestant, van Eeden, je n'ai vu que les groupes de Blaricum (1), et encore pendant quelques heures seulement. Mais quels braves gens ! Avec quelle vaillance ils s'adonnent à leur travail !

(1) Voir la brochure (en hollandais), d'HENRIETTE HENDRIX, *Une Semaine dans la Colonie de la Fraternité internationale à Blaricum* (Amsterdam, 1901), et celle de FRÉDÉRIC VAN EEDEN, *Free work at Walden* (Bussum), London, 1906.

Avec quelle noblesse de langage, ils discutent les questions de morale et d'humanité ! Combien on se sent heureux dans leur bonne compagnie ! J'en ai gardé l'une des émotions durables de ma vie. Je me suis trouvé vraiment avec mes frères et vos frères, dans notre grande famille. Ils sont au nombre de ces hommes avec lesquels vous sentiriez le lien d'unité et de solidarité dont vous me parlez. Et qui plus est, cette solidarité n'est pas seulement morale, elle est intellectuelle aussi. Quelques différences de mots, de noms propres : combien cela est peu de chose quand on se sent porté dans le même ciel et que l'on plante sa bêche dans le même sillon ! Chaque jour étant un jour de lutte avec soi-même, il nous est impossible de prédire quel sera le résultat définitif de ces embryons de sociétés nouvelles. Ces hommes sont-ils « nés de nouveau » ? pour me servir de votre langage. Je le crois, j'ai confiance. Et s'ils ne sont pas nés de nouveau, leur zèle d'aujourd'hui, leur désir ardent de justice influera certainement sur la naissance prochaine de ceux qui accompliront leur œuvre. Du moins auront-ils travaillé comme vous le faites, vous qui semblez être seul et qui, cependant, avez autour de vous l'église immense de tous les hommes de bonne volonté. Moi aussi, je suis loin de vous, très loin, et les circonstances de la vie qui m'ont roulé comme un caillou poussé par la vague, ont fait de moi, en apparence, un étranger, mais je me sens tendrement à vos côtés, dans le même élan de sentiment et d'action. De tous ces désirs, de toutes ces volontés sortira l'action, et de toutes ces cellules éparses naîtra, non pas le Surhomme, mais l'Homme, l'Humanité heureuse.

Je vous prie, mon ami, de témoigner mon affection

à tous les vôtres. Ici, nos santés sont bonnes. Mon frère, en quittant la maison où je demeure maintenant, est allé s'établir près d'ici, rue Victor Greyson.

Très affectueusement.

ELISÉE RECLUS.

A Thomaz de Fonseca, séminariste à Coïmbre.

Bruxelles, 28-XI-1902.

Mon cher camarade,

. . . .

Et maintenant, mon cher ami, parlons de vous. Vous allez être curé ! Vous allez, vous, ami du peuple, fanatique de la justice et de l'égalité, vous allez entrer dans l'armée de nos ennemis, dans la coalition de ceux qui maudissent « l'arbre de la science » et qui glorifient encore les inquisitions, les bourreaux de tous les hommes de liberté qui pensaient et qui aimaient. N'est-ce pas folie de vous livrer d'avance à ces faux frères qui vous écorcheront vif ? Vous êtes un homme du peuple, restez avec les hommes du peuple, combattez à leurs côtés, camarade sans titre et sans insigne, en égal et en libre à côté des égaux et des libres.

De tout cœur avec vous,

ELISÉE RECLUS.

Année 1903

M. Emile Patesson, à Bruxelles.

Londres, le 2 avril 1903.

Mon cher ami,

La conférence d'hier a parfaitement réussi. La salle était plus que pleine et toute la géographie intellectuelle d'Angleterre y était représentée. Même les professeurs des universités d'Oxford, de Cambridge, de Manchester étaient venus. Suivant l'habitude, le speech du conférencier a été suivi par ceux des personnes compétentes de l'assemblée, qui furent Mackinder, le professeur d'Oxford, Ravenstein, le géographe de Londres, Kropotkine, mon ami Sanderson et d'autres encore. Mackinder était d'avis qu'une approbation simplement admirative n'était pas ce qu'il nous fallait, qu'il était indispensable d'exiger des gouvernements, pour l'éducation géographique et l'achat de globes, « de très fortes, de très considérables sommes annuelles », etc. Quant au relief, fort admiré, tous les orateurs ont été d'avis qu'une certaine exagération était permise. Laquelle ? Kropotkine seul a tenté de l'ériger en loi. Je n'ai eu pour ce côté de la question, qu'un seul discoureur qui fût absolument de mon avis, le professeur de Cambridge. Dans une conversation particulière, Mac-

kinder et Herbertson ont été d'avis que six ou huit disques représentant toute la Terre et formant série, au prix total de cinq livres, auraient un débit énorme dans toutes les écoles anglaises.

Enfin, un journaliste désire beaucoup savoir, — patriotisme, nationalisme, — de quelle province votre père est originaire, s'il est Anglais, ou Gallois, ou Ecossais. Il vous écrira.

L'affaire est arrangée avec l'éditeur Arnold. Il désirerait avoir un devis approximatif des cartes : nombre et prix des quatre types de cartes, avant le mois de juillet. Nous nous en occuperons dès mon retour.

Cordialement à vous,

ELISÉE RECLUS.

P. S. — Dans les collections de la Société de Géographie, il y a, muni du brevet 7213, une carte imprimée sur métal et reproduite à la diable, représentant le bassin de la Tamise.

A Luigi Galleani.

26, rue VillainQuatorze, Bruxelles, 19 mai 1903.

Mon bien cher camarade et ami,

Tous mes vœux pour ta liberté, pour ta santé, ta prospérité et le bien-être des tiens ! Ne fais pas trop

d'imprudences et ne te confie pas trop au talent de ton avocat. Ce n'est pas sans inquiétude que je te vois si rapproché de tes persécuteurs. Tu m'annonces par ta lettre du 30 avril, le programme de ton nouveau journal dont le titre (1) est très significatif, mais ce programme, je ne l'ai pas reçu. Il me suffit de savoir que tu le rédigeras pour être parfaitement fixé sur le sens et la valeur de ta publication. Seulement tu seras peut-être un peu trop confiant, si tu prends au sérieux la phrase que je vois dans ta lettre : « Le passé qui se raidit dans ses derniers efforts ». Les révolutionnaires mêmes ne sont-ils pas bourgeois dans l'âme ?

Je ne puis te donner l'adresse précise de Domela Nieuwenhuis. Mais il suffira, je pense, de mettre sur la lettre Hilversum, près d'Amsterdam. C'est là qu'il demeure.

Mes occupations sont nombreuses et très absorbantes. Tu as peut-être eu tort de me demander un articulet pour ton journal. D'abord, je n'aurai pas le temps de le rédiger aussi sérieusement que je le voudrais, et puis c'est autant de pris sur mes autres travaux pour lesquels je n'ai pas trop de tous mes instants. Le journal et le livre s'entr'aident, mais pour le travailleur, ce sont parfois des ennemis.

Bien cordialement à toi et aux tiens,

ÉLISÉE.

(1) *Cronaca Sovversiva* (Barre Vermont, Etats-Unis), dont le premier numéro parut le 6 juin 1903, et qui paraît actuellemet en Italie (1924).

A M. A. Naquet.

Bruxelles, mai 1903.

Mon cher Naquet,

C'est très gentil à vous de m'avoir envoyé votre livre (1) avec cette inscription : « à mon vieil ami... »

Mais je vous demande la permission de vous signaler une erreur. Je n'ai nullement « marié mes filles en substituant la consécration paternelle à la consécration sociale ». J'ai tout simplement pris note de la volonté de mes deux filles lorsqu'il leur a convenu de s'unir librement. Si j'ai consenti à leur parler, dans une réunion d'amis, de la signification de leur acte, c'est qu'elles m'avaient demandé ce témoignage d'affection paternelle (2). Quelques années après, lorsqu'une de mes filles eut vu mourir, dans sa belle jeunesse, son premier ami et son compagnon, et qu'elle s'unit à nouveau, elle se borna à m'annoncer son choix, sans me demander une autorisation que je n'avais aucun droit de lui donner ou de lui refuser. Je crois que tout être humain ayant conscience de soi-même doit agir en vertu de sa propre volonté, sous sa pure responsabilité personnelle.

(1) *L'Anarchie et le Collectivisme.*

(2) L'allocution du père à ses filles et à ses gendres, ainsi que la présente lettre, ont été reproduites dans l'Opuscule d'Elie Reclus, *Le Mariage tel qu'il fut et tel qu'il est*, Mons, Imprimerie générale, 1907, 34 rue de Malplaquet.

A l'occasion, s'il vous arrive de mentionner encore l'union de mes filles, rendez-moi justice. Approbation cordiale et heureuse n'est point synonyme de consécration.

Très affectueusement à vous,

ELISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

2 juin 1903.

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que vous m'avez écrit et bien longtemps que je vous dois une réponse. Mais la vie est courte, pleine, bondée d'occupations urgentes, et généralement j'arrive à la fin de ma journée sans avoir pu terminer la besogne que je m'étais fixée le matin. Alors je vais me reposer, me promettant d'être plus expéditif le lendemain et de trouver les minutes nécessaires pour écrire aux amis. Vaine espérance : les minutes et les heures sont toujours trop courtes et les pensées prennent trop de temps à élaborer.

Mais aujourd'hui les astres m'ont été favorables. J'ai été plus preste que d'habitude dans mon travail, et je puis vous envoyer une bonne parole de cordiale affection.

Les diverses péripéties des colonies communistes

nous ont beaucoup intéressés pendant ces dernières semaines. La mésaventure des associés de Blaricum (1) nous a chagrinés, mais, pour ma part, je suis de ceux qui déplorent que les camarades ne se soient pas défendus. On facilite singulièrement le mal quand on le laisse faire sans protestation, et, à mon avis, on se trouve ainsi trahir sa cause, abandonner les faibles à la violence des forts. Or, il faut résister au mal sans haïr les méchants, même en les aimant, mais, ne fût-ce que par amour pour eux, il faut défendre contre leurs entreprises la cause de tous les humbles.

La petite colonie des environs d'Anvers marche petitement, mais elle progresse, et, quoique en plein pays catholique d'un ardent cléricalisme, ne paraît pas avoir à souffrir de la malveillance des paysans. Une autre colonie, « le Milieu libre » (2) dont s'occupe votre ami Armand, de l'*Ere Nouvelle*, paraît être en pleine voie de prospérité. Les associés s'aiment entre eux, quoiqu'appartenant à des groupes différents, communistes. anarchistes et communistes chrétiens. La besogne y est fort active, suffisante déjà pour constituer un embryon de société, avec agriculture, industrie, commerce, enseignement. La population ambiante, peu catholique, indifférente, regarde avec intérêt la nouvelle expérience sociale. Pourtant, je n'espère pas que la colonie réussisse définitivement, car un pareil milieu a contre lui l'immense outillage de l'Etat ennemi, mais

(1) La mésaventure des associés de Blaricum : On venait d'apprendre que les paysans d'un village voisin s'étaient livrés à un véritable pillage de la colonie, brûlant les bâtiments, incendiant les récoltes et forçant les malheureux dépossédés à quitter le pays.

(2) Le Milieu libre, à Vaux, près Château-Thierry (Aisne).

de pareils essais ont toujours une grande importance pour élever le niveau de la moralité ambiante. J'irai, je l'espère, serrer la main à ces apôtres.

. . . .

Vous me demandez ce que je pense de la théorie des oscillations en histoire. C'est, au fond, l'idée des *corsi* et *ricorsi* de Vico. L'idée est juste, mais partiellement. Il y a des mouvements de va-et-vient, de systole et de diastole, mais tous ces mouvements ne sont que secondaires et des courants généraux emportent le tout comme un vent de tempête entraînant avec lui tout le système des vagues et des cieux. Somme toute, s'il y a un grand recul depuis les révolutions du milieu du XIX[e] siècle, il y a eu également un étonnant progrès général, provenant du mouvement socialiste qui s'est précisé dans les esprits, tout en se prostituant dans la politique. Travaillons ! travaillons ! aucune parole sincère ne sera perdue.

Je vous embrasse bien affectueusement, mon ami, et me rappelle au bon souvenir des vôtres.

Votre ami dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A Thomaz de Fonseca, à Coïmbre.

25-VI-1903.

Mon cher ami,

Voilà qui est agir ! C'est bien ! N'avoir sur son front la marque d'aucun maître, garder sa pensée libre, sa

volonté intacte, ne rendre compte de sa conduite qu'à sa conscience et consacrer sa vie à la recherche de la vérité, voilà ton œuvre désormais.

Tu m'accueillerais volontiers en Portugal. Je n'irai point, mon ami, car je suis vieux, fatigué, et il est peut-être bon que je consacre au travail commencé les années qui me restent.

Très cordialement, ami,

ELISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil.

Montagnes du Jura, 7 août 1903.

Il me semble, ma très chère sœur, que tu as toi-même résumé la conduite qu'il convient de tenir envers ceux que l'on aime toujours sans les estimer fort, et avec lesquels toute explication est inutile parce que tous les mots du monde ne sont qu'un vain verbiage à côté de la conduite elle-même : « Etre convenables, et même cordiaux, quand nous nous rencontrons sans en chercher l'occasion ». Mon exemple ne signifie rien dans l'occurrence, puisque les mille choses de la vie peuvent changer de mille manières les allures d'un jour, mais je rencontrerais volontiers les personnes au devant desquelles je n'irais point : c'est

le destin qui me remplace, et ma volonté n'entre pour rien dans son rôle.

.....La montagne convient à mon vieil organisme. C'est à mille mètres à peu près que je perche, errant sur les pâturages et dans les forêts à deux ou trois cents mètres plus haut. Le premier jour, je respirais à peine, à chaque dixième pas je m'arrêtais pour prendre souffle ; maintenant je bondis comme un cabri.

C'est ici près de la frontière suisse. Un jour, je suis descendu jusque dans la basse et chaude plaine, à Yverdon. Je reste encore en admiration des transformations industrielles étonnantes qui se sont accomplies sur le versant suisse : des chemins partout s'élevant en lacets sur les pentes pour l'aménagement des forêts, et plus haut pour l'exploitation commerciale des beaux sites, des prises d'eau à chaque suintement de source ; chaque torrent de vallée capté de la montagne à la plaine par des murailles, des réservoirs, des écluses et contr'écluses, des moulins en succession avec prises d'électricité ; un ronflement continuel de roues, partout des Italiens qui creusent et qui maçonnent, construisent des ponts et forent des galeries, puis des chalets, des demoiselles bien attifées, des messieurs qui ont étudié et qui lisent la *Gazette de Lausanne*. Est-ce que tout ça c'est du progrés ? Je me plais à le croire.

Série de jours pluvieux : courtes promenades pendant les éclaircies. Puis série de beaux jours : longues promenades sur les monts. Avant-hier, vue incomparable de la plaine suisse avec la chaîne, ou plutôt tout le front des Alpes depuis le massif de la Jungfrau jusqu'à la Dent de Morcles et des Dents du Midi au Mont-Blanc.

Point de nouvelles des nôtres, ni d'Elie, ni de Ma-

gali, ni d'Anna, ni de l'Institut. Il est vrai que six jours se sont passés depuis que je suis allé à Pontarlier chercher mes lettres à la poste restante. Demain, j'irai sans doute.

L'éditeur anglais ronchonne à propos des cartes. Elles sont trop nombreuses, elles coûteront trop cher ; la traductrice ne lui convient pas. Bref, les ennuis qui accompagnent inévitablement toutes les affaires.

Bien tendrement à vous, mes sœurs aimées.

ELISÉE.

A Richard Heath.

Des monts du Jura, 14 août 1903.

Mon bien cher ami,

Votre lettre du 9 courant, que l'on a eu l'obligeance de m'expédier dans ce lieu perdu, m'annonce une visite à laquelle je ne pourrai malheureusement pas faire honneur. D'après ce que vous me dites, ce personnage a vraiment un noble caractère et j'aurais eu beaucoup à apprendre, beaucoup à admirer en sa compagnie. Je vous remercie d'avoir eu l'idée de me présenter cet homme de cœur.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir le livre de M. W. Mo-

nod (1), *La Fin d'un Christianisme*, et, par conséquent je n'ai pas vu les citations de la lettre que je lui avais écrite. Peu importe d'ailleurs, car je m'aperçois que, suivant la tendance naturelle de son esprit, on donne à chaque phrase, à chaque mot, un sens différent, quoique avec une sincérité parfaite.

Ainsi, en parlant de l'idéal que nous trouvons en nous-mêmes, je n'ai point parlé de « *human nature as we find it in ourselves* », mais « *of the nobler form of self gratification, namely gratifyng ourselves in the general good* (2) ». Tout ce que nous apprenons et comprenons, tout ce que nous réalisons dans notre pensée de justice et dans notre désir d'amour, tout ce qui étend notre puissance d'action pour la bonté, tout cela constitue notre idéal. Il n'est pas un grand exemple, pas un enseignement, pas une parole utile dont nous n'ayons cherché à faire notre profit intellectuel et moral. En réalité, je ne vois pas quelle est la différence entre vous et moi. Par vos impressions et vos interprétations, vous avez trouvé votre idéal dans le Sermon sur la Montagne, compris par vous d'une certaine façon. Je n'ai point trouvé ce que je cherchais au même lieu que vous, ou plutôt il n'est pas un texte qui m'ait complètement satisfait, pas un homme historique ou légendaire, qui m'ait paru être l'homme parfait, l'Idéal. Mais cet Idéal que vous avez fixé ou que vous croyez avoir fixé définitivement sur un canevas historique, n'est-ce pas le même que celui dont je n'ai pas encore

(1) Socialiste chrétien, pasteur à Rouen.

(2) « De la nature humaine telle qu'elle existe en chacun de nous », mais « d'une forme plus parfaite de satisfaction personnelle, celle de notre satisfaction trouvée dans le bien-être général ».

rencontré l'image ? Vraiment, je crois que nous sommes tout à fait des frères en bonne volonté, quoique chacun de nous travaille, —« turbine» dirai-je, dans le bel argot populaire, — en une région de l'espace quelque peu différente. Votre domaine est certainement plus éthique, le mien plus scientifique. Mais nos deux voies convergent au même but.

En ce moment, mon neveu Paul est auprès de ses parents à Bruxelles. Il leur donne certainement beaucoup de joie et de force. Mon frère continue de travailler avec une acuité intellectuelle vraiment surprenante. Ma sœur est en France auprès d'une autre sœur... Quant à moi, je suis venu respirer l'air des montagnes qui m'a toujours fait beaucoup de bien.

Très cordialement et affectueusement à vous et aux vôtres,

ELISÉE RECLUS.

A Nadar.

Septembre 1903.

Mon très bon, mon excellent ami et compagnon,

Me voici bien en retard pour ma réponse ! En veux-tu connaître la raison ? J'attendais la visite de notre

jeune Paul, le Guyou (1) que tu connais et que tu aimes, et je désirais qu'il te répondît à ma place pour unir ainsi en une seule expression de tendresse nos deux affections pour toi.

Mais une nouvelle idée se présente. Tu me demandes si, lors d'un voyage éventuel de ta personne à Paris, je pourrais t'y rencontrer. Mais peut-être bien, et, qui plus est, flanqué de notre ami. Toutefois il sera nécessaire que tu nous avises scrupuleusement de la durée de ton séjour, car pour moi, la période d'octobre est la plus chargée. C'est alors que s'ouvrent les cours de l'Université Nouvelle et que commencent mes « causeries » avec les étudiants ; c'est alors que je rencontrerai mes compagnons de travail et que j'aurai — à mon grand dam — l'ennui de liquider une société financière dans laquelle, moi le naïf et la bête, je m'étais laissé niaisement entraîner. Ne manque donc pas de me faire savoir exactement ton adresse future, la date du jour d'arrivée, la durée de ton bain de parisianisme, afin que nous puissions calculer le moment où nous te saisirons bien.

J'aurai à te montrer, par la même occasion, mes cartes et reliefs, — travaux que j'ose qualifier de vraiment beaux — et qui m'ont rapporté jusqu'à maintenant, beaucoup d'éloges, beaucoup de dettes et la misère. Peut-être ton génie, qui s'est manifesté surtout pour tirer les autres de leurs embarras, s'exercera-t-il aussi en ma faveur.

Tu dois être de retour dans « la blonde Marseille », où la vie ordinaire gravitant autour de ta chère femme, a recommencé. Je te vois d'ici et me réjouis de t'en-

(1) Georges Guyou, pseudonyme de Paul Reclus.

tendre, sûr que chacune de tes paroles est aussi bonne que spirituelle. Je serre bien cordialement la main à tous ceux qui sont avec toi et je t'embrasse tendrement.

Ton ami,

ELISÉE.

A Mlle de Gérando.

Bruxelles, 8-XII-1903.

Ma bien chère dame et amie,

C'est une faible consolation de pouvoir vous écrire, alors que j'aurais pu avoir l'espérance de vous serrer la main et de causer avec vous de tant de choses qui nous intéressent et qui sont dignes d'être étudiées..

Votre école d'abord, cette œuvre à laquelle vous avez donné tant d'efforts, une si grande part de votre vie et dont on vous chassera peut-être un jour en récompense de votre labeur et de votre dévouement. Ce serait d'ailleurs si naturel, étant donné « le grand combat du jour et de la nuit » qui tourbillonne sans cesse autour de nous. Cependant vous avez déjà triomphé de tant de mauvais vouloirs pendant votre vie de luttes que nous avons le droit d'attendre encore la faveur du destin, aidé de votre énergique volonté.

Et votre pays ? Les nouvelles que nous lisons dans les journaux et les revues ne sont pas toujours compréhensibles, et quand même nous les comprendrions à peu près, elles ne nous présentent encore que la surface des choses : les grands changements se produisent dans les profondeurs ; c'est la masse de la nation qui se transforme par de lentes évolutions, dont elle-même n'a pas le secret, mais que les historiens devinent et sentent de haut. A cet égard, que de secrets curieux pourraient nous révéler votre conversation !

Et les choses du vaste monde ? Notre longue querelle au sujet du patriotisme et de l'humanité durerait-elle encore ou bien sommes-nous réconciliés simplement dans l'amour fervent de la justice qui s'applique à tout ce qui vit, à l'immensité des êtres ? J'ai soif de témoigner mon sentiment fraternel au nègre, au Chinois, à l'animal qui vient à moi et me regarde. Mais hélas ! cette vie d'affection et de bon vouloir est constamment interrompue par des luttes contre frères de sang et de langue, contre ceux auxquels devraient nous rattacher tant de souvenirs et de devoirs communs.

Vous, du moins, vous avez été toujours une étoile pour moi. Quel bonheur de reposer sa pensée sur des êtres que l'on sait parfaits, et dans lesquels on voit comme l'idéal réalisé de l'humanité future.

Très affectueusement,

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1904

A Mme Clara Mesnil.

Bruxelles, 5 janvier 1904.

Ma chère et jeunette amie et camarade,

Nous venons de passer par de pénibles journées. Après avoir traîné pendant une semaine ou deux, s'être senti incapable de travailler, presque de penser, mon frère Elie a présenté des phénomènes d'empoisonnement très graves, ses jambes lui ont refusé tout service et les médecins ont trouvé l'indication d'une embolie dans son bras gauche. Mon cher ami et compagnon dans la route de la vie paraissait condamné. Mais soudain l'embolie a disparu, la tête s'est dégagée, les fonctions ont repris d'une façon normale, seulement la paralysie des jambes persiste. Toutefois les médecins nous rassurent. Mon frère, une fois débarrassé du poison de l'influenza, reprendra la nouvelle jeunesse que l'on peut avoir à l'âge de soixante-seize ans.

Ainsi, félicitez-nous, ma chère amie,comme nous vous félicitons de la guérison de votre Jacques. Jouissez en pleine conscience de votre bonheur et de votre éternel

printemps ! J'y participe par la pensée malgré notre hiver. Chaque jour est une lutte, mais qu'importe si cette lutte se termine par une victoire, si chaque jour l'organisme réussit à s'adapter au milieu, même à en tirer profit. La vie est bonne puisqu'on apprend, puisqu'on se renouvelle et surtout puisqu'on aime. Je suis très heureux d'arrêter de temps en temps ma pensée sur tous ceux que j'aime. Il est même inutile que j'y pense d'une manière consciente : ils sont là, ils m'éclairent et me réjouissent, ils illuminent mon être comme un phare qui éclaire tout l'horizon. Il n'est pas même de nouvelle politique, pas de fait nouveau en géographie, en histoire, en science générale qui ne prenne un haut intérêt pour moi, parce que les amis sont là et que ma joie sera leur joie. L'affection est un éternel partage.

Ainsi que vous l'a dit ma sœur, j'ai fini mon bouquin, mais puisqu'il est fini, il faut le recommencer, c'est-à-dire le corriger, le compléter, le bousculer, prévoir la critique des amis et se conformer à leur avis. C'est le travail que je fais en ce moment, sans espérer d'avoir dans tout ce fatras de 4.500 pages un seul paragraphe d'un style aussi ferme, aussi clair, aussi nettement objectif que celui dont vous m'avez envoyé un extrait (1) ; mais peut-être y sentirez-vous quand vous me lirez, un peu plus de tendresse humaine, et cela n'est pas non plus à dédaigner.

Je suis heureux que votre enfant ne soit plus seul, ou plutôt que sa société ne soit plus la même. Je connais bien la racaille paysanne dont vous parlez, j'en ai souffert comme vous et je sais qu'en moyenne, elle ne

(1) C'était un passage de Machiavel.

vaut pas beaucoup mieux que la racaille bourgeoise dans laquelle les circonstances nous obligent à vivre. N'importe, nous aimons individuellement chacun de ces vauriens, puisque notre marche à l'idéal, notre pratique de ce qui est juste et beau les aide indirectement. Nous changeons l'atmosphère autour d'eux, nous construisons un autre monde où, eux aussi, trouveront place. Il y a de l'espace devant eux comme devant nous et ils évolueront aussi.

Je crois que votre frère E. s'est trompé lorsqu'il vous répondit que « chez nos camarades, la question de l'union libre a peu d'importance ». Au contraire, l'opinion est désormais fixée et l'importance capitale de la liberté complète, absolue de la femme en face du masculin est reconnue chez tous les anarchistes qui ne sont pas de simples vociférateurs. Je puis dire qu'à mon avis la révolution est accomplie, le mariage officiel a virtuellement vécu. Il ne reste plus qu'à déblayer la voie.

Je suis en retard avec votre amie, Marie D. Un globe que je dois lui présenter avec de nouvelles adaptations pédagogiques n'est pas encore prêt et j'en suis marri.

Bien tendrement à vous, bien affectueusement aux deux autres personnes de la trinité d'Arcetri. Lorsque vous aurez une photographie plus claire de votre manoir, envoyez-la moi afin que je vous suive mieux du regard, dans les allées, sous les oliviers et les cyprès.

Vot e ami,

ELISÉE RECLUS.

A Emile Royer.

Bruxelles, le 3 février 1904.

Mon cher Monsieur et ami,

Vous avez l'obligeance de me demander des nouvelles de ma famille. Hélas ! Mon frère Elie est bien malade. Voici cinq semaines que se fait la lutte entre la vie et la mort. La paralysie s'est emparée du corps jusqu'au diaphragme. Nous n'osons guère garder l'espoir et cependant, nous nous cramponnons à l'idée qu'il ne mourra point.

Actuellement, je fais copier les dix derniers chapitres de ma *Géographie Sociale*, que m'a demandés M. Desclozières pour savoir si la maison Hachette peut se permettre de publier mes énormités. Déjà la première page leur paraîtra bien scabreuse.

Bien cordialement à vous,

ELISÉE RECLUS.

A Nadar.

11 février 1904, jeudi, 4 heures.

Mon très excellent ami, toi et les chers tiens,

Notre très cher Elie s'est doucement endormi. Depuis quelques jours il le désirait : « Assez ! assez ! » disait-il à son fils. Non pas qu'il souffrît, nous a-t-il semblé, mais il comprenait l'inutilité de la lutte, et, dans la logique de son intelligence toujours claire, il demandait que la vaine résistance eût un terme.

Et maintenant le corps rigide est étendu sur le lit de la chambre voisine. A portée de ma main, voici les beaux livres qu'il n'ouvrira plus, les manuscrits si bien ordonnés, si merveilleusement emplis, tout ce monde de pensées originales et de choses bien dites ; et, sur les murs, sur les étagères, dans les cartons, ces milliers et milliers de gravures et de notes dont chacune a vécu par lui et qui revivent un peu pour nous puisque chacune nous envoie son reflet.

Mais, toi aussi, tu connais Elie et tu l'aimes. Il continue de vivre en nous, et nous sommes morts en lui.

Je t'aime bien, mon très cher ami, et j'aime les tiens,

ELISÉE.

A Alfred Gietzen, à Boston.

Sans date (février 1904).

Mon cher ami,

Vous avez peut-être appris, depuis le jour où vous m'avez écrit votre carte du 19, que mon frère s'est doucement éteint après six semaines de la maladie qui l'avait envahi. Heureusement, il n'a pas souffert, et je n'ai pas besoin de vous dire que la dernière période de sa vie a été aussi calme, aussi belle, aussi simple que toute son existence antérieure. Il me reste à continuer son œuvre en proportion de mes forces : le bon vouloir ne me manque point.

Autrement, mon ami, nous allons bien. Parlez-moi de vos amis de là-bas. Ici l'évolution des idées se fait certainement, mais avec lenteur et par des poussées profondes qui nous échappent, mais dont les résultats n'en seront que d'autant plus saisissants.

Mais voici que cette horrible guerre vient encore jeter les hommes hors de leur évolution normale.

Bien à vous,

ELISÉE RECLUS.

A Nadar.

28 février 1904.

Mon très cher et très excellent,

Oui, mon ami, je tâcherai de t'aller voir ; j'irai penser, sentir, aimer avec toi tout ce qui est bon et beau. Encore une bonne petite étincelle jaillira de notre contact.

C'est une grosse affaire de me déplacer par ce temps froid et gris, mais j'essaierai. Une lettre prochaine te dira quand je partirai pour aller me chauffer quelques jours auprès des amis qui m'invitent.

Ton vieux copain,

ELISÉE.

A Mme Magali Régnier.

3 mars 1904.

Je viens de lire une lettre que tu écris à Ermance et dans laquelle tu te plains que pendant la longue et angoissante maladie de mon frère, on ne t'ait pas écrit. Cela est vrai et j'avoue aussi que cela est très mal :

cependant tu dois te l'expliquer. Nos occupations se trouvaient doublées par la nécessité de nous rencontrer tous les jours dans la maison du malade et de nous occuper des choses urgentes créées par cette maladie même, tout en continuant de faire nos besognes respectives, de marcher droit, sans faiblesse, comme la noble vie l'exige.

Maintenant nous voici rentrés dans le courant ordinaire de l'existence, avec notre Elie en moins, quoique cependant il soit toujours présent pour beaucoup d'entre nous, dont il était le conseiller, le camarade, l'ami, l'associé de parole et de pensée. Je suis un de ceux qu'il n'a point quittés, car il n'est pas une idée, une observation, un fait que je ne lui rapporte mentalement, dès que mon esprit en a été frappé. Quoi qu'il en soit, nous revenons chacun au travail coutumier et rien ne doit être plus pressé pour moi que de t'écrire, ma chère fille, puisque tu me le demandes.

Infirme, presque momifiée physiquement, Noémie est cependant en une situation moins pénible que nous pouvions le craindre. Elle ne se répand point en plaintes sans portée et raisonne très sagement et sobrement sur tout ce qui l'entoure, donnant aux personnes de la maison aussi peu d'embarras que possible et s'occupant de son mieux à classer les documents laissés par Elie.....

Quant à moi, je vais bien quoique fort poussif ; je n'ai que des précautions à prendre, marcher à petits pas, m'arrêter de temps en temps, respirer à fond, me moquer de moi-même pour que les passants ne me prennent pas en pitié. D'ailleurs, tout ce brave monde qui m'entoure est si gentil pour moi que c'est une vraie chance d'être malade. J'ai d'ailleurs beaucoup à tra-

vailler, et les travaux que je fais me plaisent chacun en son genre. Enfin, je dois ajouter à mon labeur ordinaire des recherches dans les papiers d'Elie pour arriver à reconstituer sa biographie. Ses amis les meilleurs ignorent certains détails de sa vie très intéressants, et ce sera leur rendre un service que de bien établir la succession des faits de la vie de notre ami.

Bien tendrement à toi et à tous.

Ton père,

ELISÉE.

A Mme Clara Mesnil.

Bruxelles, juillet 23 1904.

Ma très chère camarade et amie,

Ne me soupçonnez donc jamais. Croyez définitivement à la constance absolue en amitié. Ne vous étonnez pas quand on vous parle de ces agates qui, malgré toutes les évolutions du monde, gardent encore, depuis les temps géologiques, la goutte d'eau qu'y déposa la mer.

« Mais, protestez-vous, pourquoi ne vous ai-je pas envoyé de travail ? » Sans doute parce que je ne travaillais pas moi-même. Quand le moteur ne fonctionne plus dans une usine, toutes les machines et machi-

nettes s'arrêtent, le silence se fait dans la bruyante fabrique. Et puis, en cherchant au-dedans de moi-même, il se peut que j'éprouve une sorte de gêne à l'idée de vous faire copier une œuvre incomplète, inachevée, dont il est évident que je ne puis être satisfait.

Après avoir lu votre lettre, j'ai eu l'esprit traversé d'une idée qui me paraît bonne. Au lieu d'être ma copiste, pourquoi ne seriez-vous pas ma collaboratrice ? Je vais vous envoyer toute la partie de l'Index relative à l'Italie : vous y verrez en résumé quels sont les faits, quelles sont les considérations qui me seront utiles et vous recueillerez des notes, au hasard ou mieux au choix de vos lectures. Puis, de saison en saison, ou d'année en année, vous m'enverrez ces notes. Qu'en pensez-vous ? L'idée est-elle pratique ? Il me semble qu'elle aurait, en tout cas, un double avantage, celui de vous instruire vous-même avec une certaine méthode et celui de me documenter.

...Le « mépris des hommes », je ne l'ai jamais eu, même quand l'excès de jeune virilité m'avait empli d'outrecuidance. L'ivresse causée par les mille lectures et impressions entremêlées m'a fait souvent déraisonner, même elle a pu me démoraliser en apparence, mais en apparence seulement : les oscillations diverses me ramenaient toujours au centre de gravité qui était « la violente amour » des hommes. Quant à mes premières pages de l'*Histoire d'une Montagne*, je me demande si, au fond, elles n'ont pas un défaut, le manque de sincérité. Autant qu'il m'en souvient, j'étais alors en prison et, de plus, je sentais autour de moi le mur épais, presque impénétrable de la haine, de l'aversion du monde entier contre la Commune et les Communards. Peut-être que je me suis raidi et que ce

mouvement a combattu ma véritable nature. C'est là ce que vous avez senti avec votre subtil instinct de femme. Je vous remercie de me l'avoir fait remarquer.

Toutes mes félicitations au sujet de l'éducation « naturienne » que vous donnez à Lorenzo. Il n'oubliera jamais ces bonnes promenades dans les ravins, entremêlées de danses et de gambades ; il se rappellera les fleurs qu'il salua par des exclamations bruyantes ; il revivra la vie du ruisseau, celle du brin d'herbe ; il contemplera de nouveau l'horizon sans bornes, et de nouveau il se sentira tout près de sa mère aimée. Je ne sais quels conseils je puis vous avoir donnés, mais votre manière d'agir est certainement la bonne : « le laisser tout à fait libre de se faire sa vie et son idéal », tout en vous réservant de dire aussi votre opinion, soit directement, soit à la cantonnade, comme si vous parliez aux étoiles.

. . . .

Bien affectueusement à vous, à votre ami Jacques, à votre Lorenzo. J'ai lu avec intérêt et très grand profit les premières pages de la brochure envoyée, que l'on m'a chipée depuis, mais que je retrouverai certainement afin d'apprendre, d'apprécier et de savoir.

Votre dévoué camarade et ami,

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Magali Régnier.

Bruxelles, 19 août 1904.

Tu m'écrivais, il y a une vingtaine de jours, alors que tu te trouvais auprès de ta fille Madeleine et de ta petite fillette, mais tu te préparais à partir prochainement pour Alger, où tout n'allait pas pour le mieux. Depuis que cette lettre m'est parvenue, je n'ai reçu aucune nouvelle et j'en conclus que maintenant tout est en bonne voie d'évolution.

Quant à moi, je vais certainement beaucoup mieux, bien que les promenades dépassant 500 mètres me soient encore interdites et que j'aie à régler mon travail par de nombreux repos. Cette dernière nécessité est d'autant plus pénible que j'aurais actuellement devant moi un amas énorme de besogne, vu la signature du traité pour la publication de mon ouvrage sur l'*Homme*. Enfin, je bûcherai de mon mieux avec toute la prudence voulue et Paul m'aidera vaillamment. C'est lui déjà qui a pris toute la charge des premières discussions d'affaires et les a mises en bonne voie.

J'attends aujourd'hui un ami d'Amérique et je compte retourner demain à Thourout, où l'ombre des grands arbres alternant avec les gazons dorés par le soleil, m'a rendu la santé, et, je l'espère, l'affermira.

Bien affectueusement à toi, ma chère fille, et à vous tous de la maison du Bon Accueil.

Ton père aimant,

ELISÉE.

A Nadar.

Amiens, en voyage, 3 septembre 1904.

Mon excellent ami,

Tu vois que je vais superbement puisque je me permets des excursions et voyages. Je me suis rencontré cejourd'hui avec mon neveu Paul et son fils en gare de Lille, et, de là, nous sommes allés voir le Musée où nous avons eu la joie de voir la si douce et si bonne « Figure de cire » et diverses autres œuvres que nous avons comprises et aimées. Puis nous avons cheminé sous les grands arbres, plus beaux encore que les toiles et les pierres des peintres et des sculpteurs.

Tu vois par le premier mot de ma lettre, Amiens, que Lille ne m'a pas suffi. Je pousse encore plus loin vers le sud et demain je compte aller jusqu'à Viarmes pour y voir mes chères fillettes, Magali et Anna. C'est te dire que si mon ami Nadar et sa chère femme et Germaine se trouvaient à Paris, je continuerais ma route jusqu'à Paris pour vous voir et vous embrasser en personne.

A toi et à vous bien affectueusement,

ELISÉE.

A Mme Clara Mesnil.

Vascœuil, 6-IX 1904.

Ma très gentille et très bonne camarade et amie,

Vous me demandez sans doute comment se porte mon individu physique. Je commence donc par m'exécuter : je me porte assez bien pour voyager de gare en gare, de ville en ville, étudiant les vieux monuments, les vieilles rues, même les gravures et tableaux des musées. Le tout sans grand accroc, quoique avec une certaine angoisse à la traversée des gares bruyantes et malodorantes.

Non, je ne suis pas en désaccord avec vous au sujet d'un métier que Lorenzo pourrait apprendre. Ce que je dis, c'est que par une gymnastique appropriée, qu'enseignerait un véritable artiste, le jeune homme aurait le plus grand intérêt à apprendre toute la série des mouvements pratiqués et praticables, tout le rythme du corps et des mains dans toutes les occupations possibles ; cela se retrouverait au besoin dans les occasions où il importe d'être « débrouillard », et la santé du corps et de l'esprit s'en trouveraient fort bien. Mais la pratique d'un métier, quel qu'il soit, doit être poussée aussi loin que possible vers la perfection, afin que l'artisan devienne artiste. Soyons d'accord et surtout soyez d'accord avec lui.

Vous me demandez si je connais les mémoires de

Benvenuto Cellini. Je les connais seulement par les extraits qu'en donnent Taine et d'autres auteurs qui parlent de la Renaissance et de l'Italie. Le temps me manque pour parfaire mon éducation, mais vous m'aiderez un peu, et déjà, dans votre dernière lettre, vous m'avez raconté beaucoup de jolies choses.

Quant aux petites appréciations psychologiques dont j'ai été l'objet, je suis sûr qu'elles m'auraient été fort utiles : il y a toujours moyen de se corriger de quelque travers. Cependant je tiens à me montrer devant vous tel que je suis, ou du moins que je me figure être. Vous êtes assez mon amie et je vous estime assez pour vous autoriser à me questionner sur ma vie tout entière, sur ma personne intime, sur les mille incidents de ma carrière, sur mes torts, lorsque j'en ai eu, sur les défauts de mon caractère, sur mes luttes avec moi-même. Il est probable, il est certain, que le tableau de ma personne tracé par autopsie différera notablement de celui que vous a peint votre sagace interlocuteur. Vous en jugerez en toute amitié, mais aussi, je vous en prie, en tout désir de précision dans votre étude scientifique. Peu importe d'ailleurs le jugement de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, se laissent entraîner par une passion de malveillance ! Je n'ai point à m'en préoccuper : il suffira que je ne prenne pas trop au sérieux les manifestations d'amitié !

Saluez bien votre Jacques et recevez l'expression de ma franche et droite cordialité d'ami. Soyez toujours ma très chère camarade et ne craignez pas d'être sévère, s'il y a lieu.

ÉLISÉE RECLUS.

A Mlle de Gérando.

Vascœuil, 15 septembre 1904.

Ma très chère sœur et amie,

En arrivant ici, je lis une lettre de vous que ma sœur Louise m'a communiquée, et je me sens tout heureux de pouvoir lui arracher la plume des mains pour vous écrire à sa place et vous témoigner notre commune affection.

Lors de la mort d'Elie, vous m'avez écrit des paroles affectueuses qui m'ont profondément ému et qui m'émeuvent toujours. J'ai été heureux de me rapprocher de tous les miens au moment où celui que je m'étais habitué à voir comme un autre moi-même venait de nous quitter. Il est si naturel, si normal de mourir que je ne m'étonnais pas de voir disparaître mon frère, mais j'étais étonné de ne pas être mort, de ne pas m'être endormi en même temps que lui. Je me demandais même si je ne me trompais point, si je n'étais pas, des deux, celui qui venait de s'éteindre. Puis, sans trop savoir comment, je me suis trouvé moi-même en un fort triste état de santé et les crises sont devenues si fortes, si pénibles, si fréquentes, que la mort prochaine me semblait probable, même désirable. Maintenant, je vais beaucoup mieux : je n'ai plus de crises, à peine de l'oppression, et, si les promenades me restent interdites, je puis du moins parcourir les allées des parcs et des jardins. J'ai la grande joie de

pouvoir lire et travailler, de penser à tous les grands problèmes de la vie contemporaine et de jouir du grand bonheur d'aimer la nature, les hommes, les amis très chers.

Mais que sont nos petites personnalités en comparaison des révolutions immenses qui se préparent et dans lesquelles nous pouvons déjà deviner bien des malheurs inévitables ? Les armées, les flottes, les conquérants, les oppresseurs n'ont pas encore dit leur dernier mot : la bassesse humaine est toujours prête à se prosterner devant le crime. Et chacun de nous voit d'avance en son propre pays se profiler les scènes douloureuses de l'avenir.

Continuons de lutter toujours et quand même, mon amie vaillante. Que de fois vous nous avez servi d'exemple ; nous regardons toujours vers vous comme vers un idéal réalisé.

Votre ami et frère dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A M. Roth, pasteur à Orthez. (1)

Bruxelles, sans date, 1904.

Je lis votre journal (2) avec émotion : la sincérité, la droiture, l'humanité profonde de vos paroles me

(1) Cette lettre a paru dans le *Mercure de France*, le 1er X, 1913.
(2) *L'Avant-Garde.*

touchent au fond du cœur. Je me sens uni avec vous. mais par delà les dogmes, les professions de foi, les formes religieuses et toutes les conventions établies. De près, il serait impossible de nous entendre, car nous avons des conceptions de l'histoire toutes différentes et les mots n'ont pas le même sens pour chacun de nous. Certainement le christianisme comporte encore chez vous la foi en des personnes divines, la croyance à un dogme défini, l'acceptation d'une morale révélée, toutes choses qui me semblent contredites par la longue expérience humaine et par la raison. Il nous serait donc impossible de trouver un terrain commun pour la discussion à laquelle vous me conviez. N'importe ! Nous avons les uns et les autres l'ardent désir de vivre pour être utiles à tous nos frères ; nous comprenons également qu'il ne peut y avoir de joie pour un seul si tous les hommes ne sont pas heureux, et qu'une seule plainte gémissant dans l'infini de l'espace, suffirait pour attrister à jamais tous les élus.

Socialiste libertaire ou, pour être plus net, anarchiste communiste, je dois à maints égards, me semble-t-il, me rapprocher du chrétien de l'Evangile. Ainsi je ne dois appeler personne « maître » et me dire maître de personne ; je dois chercher à vivre en des conditions d'égalité avec tous, Juif ou Grec, propriétaire ou esclave, millionnaire ou mendiant, sans faire acception des supériorités prétendues et des infériorités présumées ; je dois me conformer à la vieille maxime préchrétienne, de ne pas faire aux autres ce qui me déplairait pour moi-même et de leur faire ce qui me plairait de leur part ; si je revendique le droit de la défense personnelle et de la défense collective, du moins je saurai m'interdire toute idée de vengeance telle que la

pratiquaient les primitifs, et nulle haine ne poindra dans mon cœur, puisqu'elle atteindrait des malheureux qu'ont frappé déjà l'atavisme ou le milieu ; enfin, toujours comme le chrétien fidèle à son nom, j'aimerai d'abord le frère que je vois « avant de chérir ou d'adorer des êtres inconnus que je ne vois point ».

A mon avis, le principe de l'équivalence des forces prévaut dans le monde moral comme dans le monde physique. Vous aimez ce qui vous semble divin de toute la force de votre instinct et de votre désir ; j'aime également de toute l'énergie de mon intelligence et de toute la ferveur religieuse de ma volonté tout ce que l'expérience, l'observation et le raisonnement me disent appartenir à la vie solidaire. Nos œuvres sont donc égales l'une à l'autre, quoique les étiquettes en diffèrent absolument.

Il est vrai, je réponds par un *non* absolu à la forme de vos questions : Non, il ne peut y avoir d'accord entre chrétiens et anarchistes, parce que toute confusion des langues amène la confusion des idées. Mais vous, chrétien, poursuivez votre mission en conscience ; nous, anarchistes, nous savons que tout l'amour sincère éprouvé par vous pour vos frères non chrétiens, hâtera le jour de la grande fédération dans laquelle, dépassant toutes les Eglises, entreront tous les hommes de bonne volonté, fussent-ils athées comme le Bouddha.

E. R.

A M. Neno Vasco, Sao Paolo, Brésil.

Adresse ordinaire, 26, rue Villain-Quatorze, Bruxelles, 20-IX-1904.

Mon cher camarade,

Naturellement j'ai à vous remercier tout d'abord d'avoir commencé la traduction de mon bouquin sans m'en demander l'autorisation (1). Un livre de cette nature appartient à tous et surtout à ceux dont il exprime la pensée et les vœux.

Quant à l'éditeur, je n'ai pas à me préoccuper de ses intérêts : en pareille matière il n'y a aucune solidarité entre nous.

Je vous serais reconnaissant de m'envoyer un exemplaire de votre traduction.

Cordialement,

ELISÉE RECLUS.

(1) Traduction portugaise de *L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique*, Paris, 1897. San Paolo, Brésil, en 1904, *Evoluz ãoRevoluzao e Ideal anarquista* (Bibliotheca Sociologica, IV, 143 p., 1905.)

A Mme Dejongh.

Mercredi (5 octobre 1904).

Ma chère dame et amie,

Nous avons parlé hier du vieux donjon de Vascœuil, Permettez-moi de vous en offrir une photographie.

J'ai trouvé un autre tout petit argument contre la théorie de Schliemann. Le nom de Hissarlik, qui est celui de la cité découverte par lui, signifie « Petit Château ». Or, les traditions populaires sont fort tenaces : le nom turc a probablement succédé à d'autres appellations ayant le même sens en grec et en dardanien. Et si le « Petit Château » se trouvait en cet endroit du pays troyen, où donc était le « grand » ? D'après moi, comme d'après les géographes classiques, il devait se trouver au sud-ouest de la plaine, près des fontaines froides de la source thermale que décrit Homère.

La terrasse de Hissarlik n'occupe, en tout, que 79 hectares. Elle m'a semblé bien plus petite encore.

Votre tout dévoué,

Elisée Reclus.

A Mme Clara Mesnil.

5-X-1904.

Ma très chère camarade,

On me dit que vous êtes encore à Calamecca ; en tout cas, ma lettre vous suivra. Je viens de rentrer à Bruxelles, bon ami avec ma maladie, qui me torturait autrefois et que je gouverne maintenant, tout en lui obéissant en toute diplomatie. Je dois cette très grande amélioration de mon état à l'air pur que j'ai respiré et aux excellents soins que j'ai reçus.

Dès qu'il vous conviendra, mon amie, mettez-moi sur la sellette de l'accusé et formulez les questions de votre interrogatoire. Je vous répondrai comme je me réponds à moi-même, non seulement en parfaite franchise, mais avec une juste sévérité. Sans me croire le moins du monde un être coupable, — car personne ne l'est, — je sais que je suis très éloigné de m'être toujours maintenu dans le bel équilibre moral que j'ambitionne ; très souvent, j'ai été fort au-dessous de mon idéal, et soit par emballement, soit par faiblesse, soit par vanité, et, en tout cas, par manque de bonne coordination intellectuelle et morale, j'en suis arrivé à me mépriser quelque peu. Votre bonne amitié vous empêchera d'en arriver à ce sentiment pour moi, mais vous auriez tort de ne pas m'étudier dans mes actes d'une manière tout à fait objective, car j'évolue moi

aussi, je change tous les jours, et ce que j'étais hier, je ne le suis plus aujourd'hui. Grâce à l'appui, à la solidarité de ceux que j'aime et estime, grâce à l'impulsion primitive et aux poussées latérales, je suis aujourd'hui autre que je n'étais hier, et je pourrai profiter du jugement que vous portez sur votre ami de naguère pour devenir meilleur et plus digne d'être apprécié par vous. Vous m'aiderez à changer.

Vous avez la bonne idée de m'inviter auprès de vous cet hiver. Mais cette bonne idée ne peut se réaliser. En effet, ma besogne, qui consistera à surveiller deux publications hebdomadaires, l'une à Paris, l'autre en Angleterre, m'oblige à une attention très soutenue, et je devrai me tenir au plus près du vent, autrement dit, ne quitter mon cabinet de travail que contraint et forcé. Si je dois quitter la ville je tâcherai de prendre pour domicile une maisonnette voisine de la forêt et près d'une station de tram ou de train. Enfin, si le destin m'oblige à fuir vers le midi, le service postal journalier m'imposera le midi français, près de Marseille, où se trouvent des livres, ou près de Montpellier, où ma fille Magali fera ses études de botanique. L'Italie reste donc en dehors des possibilités, à moins de grand imprévu, mais je n'en reste pas moins plein de gratitude envers vous, mes amis, vous et Jacques qui, au besoin, tâcheriez de combiner vos convenances avec les miennes. J'en remercie Jacques bien affectueusement.

De tout cœur avec vous,

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Clara Mesnil.

25-X-1904.

Ma très excellente et très chère camarade,

Notre bonne Magali est en route pour Montpellier. Nous avons déjà reçu deux cartes postales, l'une de Mons, l'autre de Paris, nous annonçant que les deux étapes ont été heureusement franchies. Certes, un voyage de Bruxelles à Montpellier par chemin de fer et voitures n'a rien d'extraordinaire et Magali est la prudence et la sagesse mêmes ; néanmoins, nous la suivons par la pensée avec une grande sollicitude.

Mais pourquoi, me dites-vous, ne l'avez-vous pas accompagnée ? Pourquoi restez-vous dans ces brumeux pays du Nord, au voisinage des éternels frimas ? Pourquoi ? Bruxelles est devenu mon centre pivotal, c'est ici qu'est le siège de mon travail, ici que sont les livres, les documents, les associés pour la besogne commune, et je tiens le travail pour plus précieux que la santé et la vie ; d'ailleurs la santé et la vie ne sont-elles pas, jusqu'à un certain point, fonction du travail : je vis parce que j'agis, et dans le sens même des instincts, des tendances, des habitudes que je suis naturellement porté, — en vertu de la décevante Maya, — à considérer comme des devoirs. Je me cramponne à Bruxelles et ne le quitterai que pour des fugues rapides à Paris ou à Londres, nécessitées par la

besogne ou pour de courtes promenades de repos et de rien faire. Me voici donc devenu simple cloporte.

J'ai été fort touché, mon amie, des paroles que vous me dites au sujet d'une histoire qu'on vous aurait racontée et qui aurait laissé dans votre âme un certain trouble momentané. Très confiante et pleine d'affection, vous avez repoussé toute demande, même fraternelle, comme indigne de vous et de moi, mais n'en restez pas moins absolument sûre que ma confiance en vous est absolue et que vous avez tous les droits d'amie sincère sur l'âme de votre ami. Je vous ferais volontiers tout exposé complet de telle ou telle part de ma vie, si je savais sur quel fait ou quelle série de faits devrait s'appliquer cette confession. Vous avez une si noble affection pour moi que je serais criminel de vouloir par quelque atténuation de vérité, par quelque lâche justification, m'auréoler quelque peu. Non, j'ai eu, j'ai encore mes défauts et mes faiblesses, mais j'ai aussi mes amitiés sincères, mes hauts désirs, mon idéal intérieur ; je travaille toujours à la sculpture de l'effigie du héros que je rêve et qui est mon meilleur moi. Je puis donc, sans la modestie que vous me reprochez, savoir que je suis, sinon toujours, du moins souvent, et virtuellement, en principe, le camarade qui peut vous regarder en face, sans craindre d'avoir à demander votre pardon ou votre oubli.

Vous faites allusion dans votre lettre à un demi-récit que je vous fis, il y a quelques années, à la sortie d'une conférence. Je vous dis que les paysages les plus merveilleux, les sites les plus ravissants ne sont pourtant que des lieux d'amertume et de tristesse si l'on est seul à en jouir, si l'on n'a pas d'ami auquel on puisse serrer la main, dont on puisse partager la vie, avec lequel

l'œuvre de travail dans un admirable milieu puisse commencer. Peut-être même que je parlai d'une joie plus grande encore, celle de se sentir absolument un avec une autre soi-même. Lorsque je fondis en larmes sur un vieux mur de forteresse ruinée, au sommet d'un promontoire que battait le flot de la mer et d'où je voyais un cirque gracieux de vallées remonter vers un amphithéâtre de monts neigeux, je me trouvais seul, seul, depuis un mois, promenant de cap en cap, de mer en mer, ma passion de me développer en tout sens par la vue, l'ouïe, la compréhension des choses et la puissance d'aimer. J'avais alors vingt-six ans révolus, et je venais d'aborder depuis quelques jours les côtes de la Colombie : la ville de Santa-Marta, à demi-cachée par des manguiers, se montrait vaguement au bord d'une crique : je n'avais point d'amis et je sentais vaguement que mes exigences étaient trop hautes pour que mon idéal pût se réaliser. D'autant plus grande, d'autant plus glorieuse était la nature environnante, d'autant plus criante, d'autant plus amère était l'injustice du sort qui ne m'avait pas donné d'ami.

. . . .

A Mlle de Gérando.

Bruxelles, 22 novembre 1904.

Ma très chère sœur et amie,

. . . .

Mais ce qui m'a rendu le plus heureux dans la lec-

ture de votre lettre, c'est que vous allez un peu mieux. Naturellement, vous en avez aussitôt profité pour reprendre votre travail. Je le comprends, car, dans la vie d'idéal que vous avez poursuivie, travailler fut toujours partager, donner votre savoir en même temps que votre dévouement joyeux. Vous avez toujours vécu pour autrui et vous y trouverez toujours votre bonheur.

Quelle belle existence sera celle des hommes quand l'éducation intégrale, physique, morale, intellectuelle en aura fait des frères vaillants et forts, travaillant pour le bien de tous ! Sans doute, je vois les horreurs du temps présent, les guerres, les bassesses, les délations, mais dans l'ensemble, je crois voir une véritable orientation vers la justice. Est-ce à mon tempérament optimiste que je dois cette façon de voir ? Il me semble que les études historiques me donnent raison.

Il nous serait utile de pouvoir discuter ces questions en quelque bonne et longue conversation, mais il faudrait d'abord écarter la question spéciale du patriotisme qui nous divisait quelque peu.

Je vous envoie l'expression de mes sentiments très affectueux.

ELISÉE RECLUS.

A Henri Fuss.

Sans date, 1904.

Mon cher camarade,

Vous avez eu l'obligeance de me remettre, il y a quelques jours, un exemplaire du premier numéro de votre journal, que, malheureusement, j'ai égaré depuis, en sorte qu'en vous parlant de ce journal, je ne pourrai faire appel qu'au souvenir.

Cependant, vous me permettrez peut-être de vous dire mes impressions, tout en me gardant bien de formuler des conseils. Vous et vos camarades vous suivez votre voie et vous auriez grand tort de cheminer servilement sur les sentiers battus par vos devanciers. Je ne parle donc qu'en simple critique... et aussi en ami sincère.

Tout d'abord je suis frappé par ce fait que vous n'appliquez point le titre de votre journal. Evidemment, vous désirez que vos revendications deviennent une réalisation. Mais quelles sont-elles ou plutôt quel est l'ensemble de vos revendications ? Car vous appartenez à une génération héritière de toutes les révolutions passées et vous pouvez vous approprier toutes les revendications pour lesquelles nous avons lutté. Etes-vous républicains ? Sans doute, mais il faut le dire. Etes-vous libres de pensée et, par conséquent, dégagés de tout dogme religieux ? Evidemment,

mais vous avez à proclamer votre révolte contre toute autorité, à marcher résolument contre tous ceux qui enténèbrent la vie. Vous êtes également socialistes, mais j'ai vainement cherché les mots de « reprise du capital », de « destruction de la propriété privée ». En un mot, il semble que vous acceptiez au fond la société telle qu'elle est et que vous vous borniez à hausser le libéralisme d'un simple cran.

Autre chose : Le journal semble, par mainte phrase des articles, s'adresser spécialement à des étudiants comme classe distincte, comme une sorte d'aristocratie intellectuelle. Hélas ! en tant que caste, la gent estudiantine reste, par cela même, inférieure à la foule des travailleurs, car celle-ci combat pour tous, et non pas pour une simple classe. Tout privilégié ne doit avoir qu'une ambition : abdiquer son privilège.

Enfin, parmi les desiderata du journal, il est une chose qui m'a vraiment stupéfait ; celle qui est relative au cours de thérapeutique pour jeunes gens ! Ainsi en prononçant le mot par excellence « Amour », en parlant de ce qui pourrait être, pour des individus moralement et physiquement sains, l'extase même du bonheur, des jeunes gens se disant « utopistes » de justice, de bonté, de noblesse, ne trouvent pas d'autres conclusions pour venger leurs sœurs, les pauvres prostituées, et pour les relever à la dignité de femmes et de compagnes ! J'en ai été navré : de pareils articles ne peuvent faire aucun bien.

Je sais pourtant que vous et nombre de vos camarades êtes emplis des intentions les plus nobles. Vous saurez les réaliser certainement, mais ne vous pressez pas d'imprimer des journaux, n'eussent-ils que trois pages, comme le vôtre. Que chacune de vos paroles

apporte avec elle la force donnée par une volonté consciente !

Votre dévoué camarade,

ELISÉE RECLUS.

A Mme Clara Mesnil.

Bruxelles, 24 novembre 1904.

Ma très bonne et charmante camarade et amie,

Je remercie bien Jacques de m'avoir envoyé les deux exemplaires de son *Mariage Libre,* traduit par Federn, et autant que je puis en juger excellemment traduit.

En pensant à nous, ce que vous ne manquez pas de faire en toute affection et tendresse, vous frissonnez de froid. En effet, nous avons déjà eu l'occasion de grelotter ; peut-être ai-je déjà eu la chance de m'être débattu contre la tourmente la plus agressive de l'hiver : la neige et le vent nous arrivaient en rafales tournoyantes ; mon manteau formait voile et tâchait de me renverser, mais je me défendais vaillamment, avec la ferme volonté de parcourir mes 80 mètres jusqu'à

l'aubette (1) ; j'ai fini par triompher ; « j'ai sauvé ma face » et, sagement, j'ai pris la résolution d'être plus prudent à l'avenir.

Quoi qu'il en soit, je me cramponne à Bruxelles, comme je vous le disais, et bien m'en prend, car mes braves éditeurs de Paris ne manqueraient pas de laisser dériver tout à vau l'eau si je n'étais là pour les talonner, leur poser des questions, exiger des réponses, leur fixer des dates. Pour diriger mon navire, il faut que j'aie la main sur la barre. Je sais bien qu'un jeune vaillant se trouve à côté de moi, prêt à me remplacer s'il le faut, mais à lui aussi j'ai à donner l'exemple, aussi longtemps que faire se pourra. En attendant, j'ai à me dire heureux d'avoir en Paul un compagnon si affectueux, si honnête, si droit et si merveilleusement harmonique avec ma propre nature ! Et ma chère Louise : Combien le sort nous fait bien vibrer ensemble !

. . . .

Je pourrais parler aussi des amis qui ne sont pas auprès de moi, de la bonne Magali que vous aimez, vous aussi, et de vous, ma très bonne camarade, qui embrassez superbement la vie dans votre joie et votre force. Combien je suis heureux de penser que votre fils, fier et beau, aimera comme vous, puissamment, la vie ; grâce à votre enseignement et le plus souvent grâce à votre respect de son initiative, il sera peut-être aussi noble que fort.

(1) La pente est assez dure qui conduit de la maison qu'habitait Elisée Reclus au bureau du tramway, à l'aubette, dit-on à Bruxelles. Dès lors, Elisée dut se résoudre à faire ses courses en voiture.

Ici je me rencontre avec quelques jeunes gens, mais les points de contact sont rares et quelquefois pénibles. J'éprouve plus que de la gêne à la lecture de leur journal : c'est hésitant, c'est flou, sans force, et pourtant pédantesque ; en outre, il y a toujours un article de malpropretés, comme si l'amour n'était pas chose divine, étincelante et pure comme une déesse montant des flots. Cela m'attriste, mais peut-être ces jeunes gens se purifieront-ils dans leur épreuve de l'existence.

Je vous salue en toute affectueuse cordialité,

ELISÉE RECLUS.

A M. Henri Fuss.

J'ai reçu votre bonne lettre, admirable de simplicité, de résolution et de modestie, ainsi que l'exemplaire d'*Utopie* dont vous avez souligné des passages. Je n'ai plus rien à dire, mon ami : la fleur est dans la feuille, la moisson est dans le grain. Si par évolution, d'un mouvement continu et conscient, vous suivez la voie préindiquée par les phrases que vous crayonnez, votre journal sera ce que vous désirez qu'il soit, et vos paroles seront notre joie, notre force, notre vaillant espoir.

Je vous serre très affectueusement la main,

ELISÉE RECLUS.

ANNÉE 1905

A Pierre Kropotkine.

Paris, 123, Boulevard Montparnasse, (de passage)

Lundi, 6 février 1905.

Mon excellent ami et frère,

J'ai reçu ta lettre, ta bonne lettre, m'annonçant le commencement de ta convalescence, au moment où j'allais monter en voiture pour venir à Paris, où m'appelaient les camarades pour parler de la Russie et de la Révolution. Hélas ! je devrais leur parler en paroles de feu et je n'ai qu'un souffle asthmatique à leur donner. Cependant j'y mettrai toute mon âme.

C'est bien le cas de répéter : « La Révolution est en marche ».

Bien tendrement,

ELISÉE.

A P. Kropotkine.

15 février 1905.

Mon très cher ami,

1° J'ai de bonnes nouvelles de toi et les nouvelles de moi ne sont pas mauvaises. Cependant je dois te dire qu'à Paris je n'ai pu faire mon discours ; empoigné par la joie de me trouver dans le Paris révolutionnaire, j'ai dû me rasseoir après avoir parlé cinq minutes : mon cœur était pincé (1).

. . . .

2° Où aller dans le Midi ? Le Lavandou, près d'Hyères, est un endroit véritablement délicieux et tu y trouverais une charmante colonie de peintres : Cross et Cie. Dans les environs de Nice, n'as-tu pas les Œlsnitz, les Kowalewsky et tant d'autres qui t'accueilleraient comme le meilleur et le plus chéri des hommes, dans leurs propriétés de Saint-Jean. de Beaulieu et autres lieux divins ?

Je ne conseille point l'Espagne. Il pourrait t'y arriver malheur.

A Tanger, la vie est fort chère et tu courrais risque

(1) Le discours fut lu par un camarade. L'année suivante, après la mort d'Elisée, le journal belge, *La Terre*, organe hebdomadaire du Socialisme rationnel et de la Ligue pour la Nationalisation du sol, rue de Malplaquet, 34, Mons, publia ce discours dans son numéro 26 (du 24 juin au 1er juillet 1906).

d'être considéré comme un hôte très dangereux. Je te conseille Alger auprès des miens, ou Tunis, ou Carthage auprès de nos amis. Ecris-nous sans retard si nous devons écrire des lettres préliminaires à ton arrivée.

Depuis les événements de Russie, notre âme est là-bas. Nous y vivons tout plein d'espoir.

Ton ami, frère et camarade,

ELISÉE.

Discours lu à Paris en février 1905.

Des jours de deuil profond sont en même temps des jours de haut espoir. Parmi vous, enfants de Paris, la ville des Révolutions, il est certainement des vieillards qui vous rappelent la fin lugubre de la Commune, cette dernière et plus terrible semaine de la terrible année. Il y a bien longtemps de cela, plus d'un tiers de siècle, mais vous entendez encore le bruit sec des mitrailleuses. dont chacune brisait des têtes, déchirait des poitrines — trente mille têtes, trente mille poitrines — ; vous voyez encore de longs filets de sang, le plus généreux sang de France, rougissant l'eau trouble de la Seine. Ne semblait-il pas alors aux plus confiants que l'ère des révolutions de Paris était close, et close à jamais ? Ne devait-on pas traiter de chimériques et de fous ceux qui s'imaginaient encore que la pensée et la volonté, la ferveur du bien public, le noble élan pour la justice pourraient renaître de cette société décapitée ?

Et pourtant ces esprits entêtés de chimères étaient bien ceux qui vivaient en plein dans la vérité. Oui, les jours de carnage furent aussi les jours de renouveau. N'est-ce pas à partir de la Commune que toutes les réactions, liguées et pourtant impuissantes, ont reconnu la nécessité de concéder à la Société l'emploi d'un mot, qui en soi ne signifie absolument rien — République — mais qui n'en renferme pas moins un symbole essentiel de ce que deviendra la société future. Il est bien convenu désormais que les peuples ne dépendent plus de la « grâce de Dieu ». A partir de ce jour, ils ont été virtuellement séparés de l'Eglise, et l'Etat lui-même se trouve sans appui. Il était censé descendu d'en haut, imposé par une volonté divine, absolue, intangible, et voilà que c'est tout uniment une invention humaine, une machine mal agencée que nous avions fabriquée nous-mêmes et que nous pouvons maintenant démantibuler, jeter dans quelque musée des horreurs.

Même phénomène dans cette ville de Pierre-le-Grand, la cité impériale, sans tache aucune de passé révolutionnaire. Là nous venons de voir des milliers de suppliants qui s'avançaient vers le personnage qu'ils appelaient « leur Père ». Ils étaient prêts à se prosterner et à lever leurs bras comme devant un dieu ! Vous savez comment ils ont été reçus. Un membre de ce clan que le prêtre Gapone appelle une « portée de vipères » accueillit ces faméliques à coups de fusils et de mitrailleuses, puis à côté des cadavres d'ouvriers d'autres salves couchèrent des femmes, des bourgeois. des groupes de ces intellectuels qu'abhorrent les ignorants d'en haut, puis des enfants qui jouaient au cerceau.

Certes on ne peut imaginer de spectacle plus horrible, et cependant là aussi, dans cette lugubre jonchée sanglante, nous voyons surgir l'image du Vengeur. Qu'on le reconnaisse ou non, Pétersbourg est devenu. comme Paris, une cité révolutionnaire, et toutes les autres villes russes sont entraînées dans le mouvement. La vieille Russie n'est plus qu' « un vase brisé », tel que l'a décrit le poète académicien. Sans doute on essaiera de cacher la fêlure par de savants enduits, et les bons prêteurs pleins de sollicitude pour le sort de leurs millions, les journalistes de commande et les diplomates de métier, enfin les gouvernements « amis et alliés » ne manqueront pas de vanter l'intégrité de la vaisselle brisée, n'importe ! nous voyons la cassure, et l'histoire nous montre déjà l'Empire gisant en misérables tessons. La Russie de demain ne ressemblera point à celle d'hier : les populations opprimées savent maintenant que le ci-devant Batouchka, le maître lointain, inconnu, mystérieux, qu'ils appelaient le « Petit Père », n'est plus qu'un maître, un tchinovkik, comme les autres ; la clarté s'est faite dans leur esprit, et la Révolution future se prépare dans le secret de leur pensée.

Le grand problème qui se présente devant l'histoire est relatif à l'ampleur que prendra cette révolution, car si les événements qui se succèdent de contrée en contrée et de siècle en siècle, se ressemblent par le mouvement, par le rythme, par le sens profond de leur allure, ils diffèrent beaucoup par le détail et par l'importance qu'ils prennent dans le souvenir des hommes. La Révolution moscovite sera certainement l'une de celles qui prendront rang, comme la Révolution française, parmi les grandes époques de l'humanité. Mais cette fois il ne s'agira plus seulement de l'entrée du

Tiers-Etat dans le corps de la nation ; le monde des ouvriers revendique sa part de liberté, comme les intellectuels, ainsi nommés, de la bourgeoisie, et c'est même à lui spécialement qu'est due l'initiative de l'émancipation. Les paysans aussi entreront dans la grande évolution, car la cause première de l'instabilité de toute la nation russe provient du servage et de l'injuste répartition des terres. La Russie sera donc remuée dans son ensemble jusque dans sa dernière cabane.

Mais une question, autre que celle des classes, s'agitera forcément, celle des peuples de langues différentes, de consciences nationales distinctes. Ce que l'on appelle la Russie est un immense domaine de conquêtes où sont parquées des nationalités asservies : les Polonais et Lithuaniens y sont retenus de force à côté des Moscovites ; Ehstes et Livoniens y sont tenus sous la domination d'une bourgeoisie allemande, elle-même brutalisée par des fonctionnaires russes ; puis la vaste union des Petits Russiens y gère péniblement sa vie, privée du droit de donner à sa langue son libre développement littéraire. Ailleurs ce sont les Finlandais que l'on enrégimente dans le grand troupeau, grossi déjà de tant d'autres groupes touraniens, Bachkirs et Vogules, Mechetcheriakes, Mordvines et Tchérémisses. Des Kalmouks bouddhistes, des Tartares mahométans entremêlent leurs communautés à celles des Européens orthodoxes et slaves. A tout ce mélange de races, de religions et de langues, vient se mêler l'élément juif. six millions d'hommes enfermés en des enclaves, des ghettos urbains dont la porte ne s'ouvre que moyennant finance. Enfin par delà le Caucase, ce sont des Géorgiens, auxquels les empereurs de Russie avaient,

comme aux Finlandais, affirmé par serment le respect absolu de leur indépendance, et les Arméniens, également munis de belles promesses que l'on a toujours violées, de même qu'on a pillé leurs temples et leurs demeures, et finalement renvoyés hors des frontières pour les faire égorger par les soldats turcs. Plus loin, dans la profonde Asie, continue le défilé des peuples conquis, Turkmènes, Kirghises, Dzungares, Buriates, Mongols, sans compter les peuples sauvages, et tous, tous attendent la liberté que doit leur donner la Révolution.

Et pour ces milliers et ces millions d'hommes, nous attendons de nos frères russes qu'au jour de leur propre émancipation, ils aident aussi à la libération de tous ces vaincus et opprimés, et qu'un lien fédéral les unisse, assurant à chaque personne humaine, de quelque race qu'elle soit, la plénitude absolue de sa liberté. La Révolution française proclama théoriquement le « droit de l'homme » ; nous demandons à la Révolution slave d'en faire une réalité vivante ; nous lui prophétisons la joie d'accomplir la plus grande chose de l'histoire, la conciliation des races en fédération d'équité. Bien plus, c'est aussi la Russie qui, après les honteux agissements de l'Empire dans l'Extrême-Orient, aura la mission d'unir le monde blanc et le monde jaune, de résoudre l'antinomie de l'Europe et de l'Asie qui durait depuis l'époque des Darius et des Alexandre. C'est de la Russie, actuellement l'ennemie officielle du Japon, que nous attendons la pénétration naturelle de ces nations que l'isolement séculaire semblait avoir à jamais désunies. Les savants nous disent que l'Aïno, le paysan originaire de la terre japonaise, est le frère des moujiks russes. Eh bien ! les deux paysans de l'Orient

et de l'Occident reconstitueront cordialement la grande famille d'autrefois !

Vous comprenez, mes amis, combien ces vastes perspectives doivent nous passionner et nous encourager à vivre. La cause de la Révolution russe est celle de la Révolution universelle. Jamais œuvre n'eut un caractère plus amplement international ; jamais événement d'importance mondiale ne se déroula dans un aussi vaste domaine. Tandis qu'en tous les pays du monde se constituent des partis strictement nationaux qui voudraient élever des murailles de garnisons, de douanes, de prohibitions, de préjugés et de haines autour de leur étroite patrie, voici la promesse d'une révolution nationale qui, par la force des choses, évoluera dans le sens de « la mondialité », c'est-à-dire d'une liberté réelle qui ne sera plus la prérogative de quelques blancs, mais le droit de tous les hommes, qu'ils soient blancs, jaunes ou même noirs, qu'ils soient Arbi ou Roumi, qu'ils appartiennent même à la catégorie des « ennemis héréditaires », comme les Anglais ou les Allemands. Et quand nous parlons de liberté réelle, il s'agit de celle qui assure le pain, et par conséquent la fierté, la gaieté, la hardiesse que donne une bonne digestion. Rappelez-vous ce chant de nos vieux révolutionnaires : « Que faut-il aux républicains ? Du pain, et puis du plomb ; du plomb pour se venger et du pain pour nos frères ! »

Et comment obtenir ce droit, comment conquérir ce pain ? Il va sans dire, mes amis, que les bénisseurs nous attendent ici. Ce droit, ce pain, mais les parlementaires nous les donneront à coups d'amendements, de votes, de scrutins publics et secrets ! Ne savez-vous pas qu'on prépare la construction d'un magnifique

Palais de la Paix universelle et éternelle ? Oui, vous le savez amplement, et vous n'ignorez pas quel est le fondateur de ce palais mirifique, le tzar, pour ne pas le nommer, et quel est le milliardaire, Carnegie, qui fournira les fonds pour les granits et marbres, pour les bois précieux, les soies et les velours des chambres où paraderont les pacificateurs du monde. Mais leurs noms ne nous éblouissent pas. D'avance nous pouvons prédire ce qui sortira de ce temple de la paix. Des traités entre gouvernements pour assurer l'ordre, pour rendre la servitude douce aux opprimés et le manque de pain agréable aux faméliques.

Encore un édifice qu'il serait inutile de bâtir parce qu'il sera démoli. Ce qui se passera, l'histoire récente nous l'enseigne victorieusement. L'Internationale naissante nous a dit que « l'émancipation des Travailleurs se fera par les travailleurs eux-mêmes ». L'émancipation des peuples se fera par l'action révolutionnaire des peuples enfin débarrassés de leurs Bergers. Les événements qui se passent actuellement en Russie nous aideront à le comprendre. Les ouvriers qui souffrent ne processionneront plus en suppliants vers le Palais d'Hiver.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Clara Mesnil.

Bruxelles, 23 février 1905.

Au moment où j'allais, ma très chère et très charmante amie, vous écrire à Naples, j'ai appris qu'il serait plus sûr de vous écrire à la Castellina. J'ai du chagrin d'avoir laissé passer la période de votre séjour à Naples sans vous donner un témoignage de mon amitié fraternelle. C'est mal, c'est très mal, j'en ai des remords et je vous demande très humblement de vouloir me pardonner.

Vous me direz un jour quelle fut votre petite phase d'évolution au milieu de l'incomparable tableau du golfe de Naples si merveilleusement rythmé. Quant à moi, je cherche en vain quels peuvent avoir été mes changements moraux et ceux de ma pensée, mais il me semble que je suis à peu près identique au bonhomme que vous connaissez et que vous avez la bonne grâce d'aimer. J'en suis toujours ravi, car la joie de l'affection reçue et donnée dépasse infiniment chez moi toutes les autres joies, même celle d'apprendre un fait nouveau, de voir apparaître en lumière et de classer dans la série qui lui convient, tel ou tel phénomène de la grande vie des choses.

Mais je n'ai pas vécu seulement dans le passé de l'histoire, j'ai frémi, moi aussi, cellule infinitésimale, de la grande vibration de vie qui anime aujourd'hui toute l'humanité, le grand corps de la Terre. Ce gran-

diose drame de la Russie qui s'avance à genoux vers son Empereur, puis qui se redresse, fait sauter ses conseillers et se prépare à le faire sauter lui-même, cette alliance de toutes les classes et de tous les peuples de l'Empire en un même élan, cette simplicité merveilleuse dans l'abandon individuel de l'existence, cette belle solidarité dans le dévouement, et puis là-bas, comme fond, dans les neiges et les brumes de la Mandchourie, ces deux armées qui s'entretuent et ne demandent qu'à se réconcilier.

. . . .

Bien tendrement à vous, ma chère camarade, un cordial serrement de main à Jacques et de retentissants baisers à mon ami Lorenzo.

ELISÉE RECLUS.

A M. Neno Vasco, à Sao Paulo, Brésil.

Bruxelles, 26, rue Villain-Quatorze, 3-III-1905.

Mon cher camarade,

J'ai bien reçu les deux exemplaires de votre traduction et je vous en remercie, pour en gratifier quelque ami portugais, s'il en passe par ici.

Il me serait difficile de vous donner des conseils au sujet de votre revue l'*Aurora*; pour me risquer à vous

donner des avis motivés, il me faudrait connaître votre public, vos ressources, le milieu dans son entier. Je ne puis que vous encourager de tout cœur.

Vous me demandez un articulet. Or, ce soir, je viens de terminer une besogne pressée et je puis en profiter pour vous envoyer la page inédite que vous me demandez. Mais comme la question est très importante, je me réserve de la traiter avec plus de développements, dans quelque autre revue, et finalement, dans mon propre bouquin.

A vous très cordialement,

ELISÉE RECLUS.

A Nadar.
De la part de ton très aimant Elisée.

21 mars 1905

Je relève d'une petite maladie, mais n'y fais pas attention puisque je recommence à prendre vie et santé pour t'imiter, je l'espère.

Par ces présentes, je te recommande intimement et affectueusement mon ami et camarade dévoué, Tcherkesof, qui est en sa personne le résumé vivant et actif de la Transcaucasie, Géorgiens, Arméniens, Caucasiens et Tartares. Personne n'a travaillé autant que lui pour la cause de la liberté et de l'égalité dans ce

monde lointain. Aide-le, mon ami, et que ton vieux sang révolutionnaire bouillonne de nouveau !

Voici ce que je te demande : Tu l'inviteras un soir où il te sera facile de le présenter à Mme Ménard Dorian, qui est si vraiment noble, si puissante par le rayonnement de son intelligence et de son vouloir, aussi bien je le crois que par la puissance de son action, et ce soir-là, mon ami Tcherkesof vous racontera l'histoire récente de sa patrie.

De toute affection et de tout haut vouloir.

Ton

ELISÉE.

Demain ou ces jours-ci, tu recevras la visite de mon ami, et tu combineras ton invitation.

A Pierre Kropotkine.

22 mars 1905.

Mon ami,

Je sais par Varlaam (1) que tu es à Saint-Leonards et que tu iras bientôt à Bournemouth, mais je n'ai qu'une adresse précise, celle de Bromley.

Voici ce que je demande :

(1) Tcherkesof.

Des renseignements sur Potanin, suffisants pour faire un article ou articulet. A-t-il été relâché et comment, dans quel état ? Où trouverai-je un résumé de ses travaux ?

Bien affectueusement,

ELISÉE.

Je relève de grippe.

A Mme Clara Mesnil.

25 mars 1905.

Ma délicieuse amie et camarade,

J'arrive bien en retard pour vous remercier de vos fleurs des champs cueillies dans la campagne par la mère et l'enfant, par les deux êtres joyeux qui dans la nature doivent être si beaux, mêlant leurs cris et leurs rires, associant rythmiquement leurs attitudes, d'autant plus splendides à voir que le bonheur les transfigure par delà les sensations ordinaires de la vie. Je vois tout cela par l'imagination et l'affection et je m'en réjouis.

Si je ne vous ai pas écrit, c'est que la grippe m'avait fortement agrippé, m'attaquant surtout par divers points sensibles, mais me laissant absolument à l'aise du côté du cœur. Cela dure depuis une douzaine de jours ; maintenant j'en suis à la période de convales-

cence, qui comporte encore une grande fatigue. Peut-être vous avouerai-je que j'ai eu des moments de perversité pendant lesquels je me demandais si le chemin parcouru vers la mort n'était pas déjà autant de fait dans la voie de l'Inévitable, mais je me suis bientôt dégagé de ce vilain côté utilitaire de la question, et me voici mordant de nouveau à la bonne pomme de la vie. Les deux puissantes attractions qui me rattachent fortement à l'existence, vous les connaissez, sont d'abord l'affection, la tendresse, la joie d'aimer, le bonheur d'avoir des amis et de leur faire sentir qu'on les aime, qu'on ne leur demande rien que de se laisser aimer, et que toute preuve d'affection est un ravissement gratuit. Puis vient l'étude de l'histoire, la joie de voir l'enchaînement des choses. Sans doute que dans cette étude il y a une forte part d'imagination. La décevante Maïa nous guide là aussi vers bien des pistes fausses, mais c'est encore une grande joie de reconnaître ses erreurs.

Quant à mon bouquin, il ne me donne aucun plaisir : pour qu'il m'intéressât, il faudrait que je me sentisse vivre avec le prote, avec les compositeurs, avec les correcteurs, que chaque jour amenât son petit conflit, sa petite discussion ; mais le travail se fait industriellement, pour ainsi dire, je n'y suis pour rien. Comme les Florentins de la belle époque, je devrais tailler moi-même les caractères qui serviraient à l'impression de mon livre.

Mes bonnes amitiés à Jacques. J'embrasse bien tendrement Lorenzo et suis votre fidèle ami,

ELISÉE RECLUS.

A M. Sébastien Voirol.

26, rue Villain-Quatorze, 5-IV-1905.

Mon cher Monsieur et Collègue,

Naturellement, j'éprouve la plus vive sympathie pour votre œuvre (1) et je serais désireux de vous aider. Toutefois, je me demande si votre projet est d'une précision suffisante :

Ou bien vous vous adressez aux gouvernements, ou bien vous vous adressez à la masse du peuple, considérée comme indépendante de ses Etats et de ses frontières. Si vous vous adressez aux gouvernements, vous les reconnaissez par cela même avec toutes les causes d'iniquité, d'oppression, de dissensions et de guerres qui proviennent de leur existence même, vous vous acharnez à construire ce palais de La Haye qui ne peut être qu'une nouvelle tour de Babel ; si vous vous adressez à la foule des travailleurs de toute nation et de toute langue, il ne faut point oublier que la guerre civile est à l'origine de toutes les guerres étrangères. On se bat en Mandchourie ; on s'est battu dans les Vosges ; on se battra sur tous les points de l'Europe et du monde, parce que chaque atelier, chaque usine est déjà un lieu de dispute et de combat. Etre pacifiste dans le vrai sens du mot, c'est établir

(1) Nous ignorons de quoi il s'agissait.

la paix dans le champ du travail de la seule manière possible, par la suppression du patronat et par la mainmise du travailleur sur tous les éléments du travail.

Alors nous pourrons nous dispenser de jeter les fondations du palais de La Haye.

Veuillez agréer, Monsieur et cher collègue, l'expression de mes sentiments très cordiaux.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Clara Mesnil.

Bruxelles, 10 avril 1905.

« Distinguons ! » ma très excellente amie et camarade, cher représentant de la jeunesse et de la force, « distinguons » comme les jésuites. Les entraînements contre-nature de la maladie sont nécessairement en lutte avec la vie normale. Sans doute, il faut éliminer ces amas de microbes impurs que le poison dépose dans l'organisme, mais il ne faut pas les ignorer, et surtout ne pas prétendre qu'on ne les hébergea point. Hélas ! je l'avoue ; j'ai connu plus d'une fois le microbe de la mélancolie, sans pour cela lui laisser la maîtrise. Mais ai-je eu tort de vous le dire ? Non, mon amie, parce que vous êtes de ces vrais avec lesquels je suis sincère.

Maintenant cela va mieux : à mesure que j'expulse la bile, mes yeux se font plus clairs et un printemps

intérieur, plus riant, se marie au printemps extérieur des feuilles vertes et des bourgeons. Je crois même que j'aurai assez de force, de santé, de vive allure pour aller dans les clairières des forêts.

Ma sœur très chère, Louise, part pour la Panne cette semaine avec Anna ; et diverses amies, je le crois, se grouperont autour d'elles. La très chère Magali, toujours si heureuse de son travail, au milieu des fleurs avec des amies, nous entretient de son futur voyage aux Baléares avec tous les studieux de Montpellier, de Banyuls, de Barcelone. Une amie, qui l'invitait à sa villa de Florence, se décide à l'accompagner à Majorque.

Quant à son frère Louis, il a fait un voyage d'escalade vraiment impossible à travers les avalanches et les gouffres des Alpes. J'éprouve une terreur rétrospective à la lecture de son récit.

. . . .

Je travaille à mon livre sans suite, et par conséquent sans plaisir : l'auteur, l'éditeur, l'imprimeur, les dessinateurs, les correcteurs ne se connaissent pas : l'œuvre est sans unité, je lui deviens presque hostile.

Bien tendrement à vous, bien affectueusement à ce beau jeune homme qui est né de vous et qui deviendra quelqu'un, et mes bonnes amitiés à Jacques, qui, lui du moins, a le bonheur de vivre intimement avec son œuvre.

Votre ami très vieux, qui s'imagine être jeune, et qui l'est quand il cause avec les jeunes paresseux et loufoques.

Elisée Reclus.

A Luigi Galleani.

15 mai 1905.

Mon bien cher camarade et frère,

Merci de ton bon souvenir, écrit de ta main, signé de ton nom.

Je n'ai pas à te raconter autant d'épisodes que toi. Ma vie n'est guère mouvementée : elle se passe surtout à lutter contre les maladies et les infirmités de l'âge, mais ce sont là des détails auxquels je n'ai pas à m'arrêter, puisque j'ai les compagnons à aimer, les œuvres à continuer, ou même à entreprendre, et le grand cours de l'histoire contemporaine et future à contempler. Les nouvelles que tu me donnes, celles que m'apportent d'autres camarades me font aimer la vie... quand même.

Et la Russie. Quel grandiose commencement de la fin !

J'ai prié mon excellente sœur Louise de s'occuper de tes demandes. C'est elle qui doit te procurer une photographie de notre excellent Elie, qui a laissé une si profonde trace dans la vie de ceux qui l'ont connu ; c'est elle aussi qui copiera pour ton journal des extraits d'un manuscrit de mon frère sur la Commune. Quant à moi, j'ai bien quelque part des « impressions personnelles » relatives à cette grande époque, mais je n'ai pas eu la main assez heureuse pour les retrouver, et je

n'ai pas actuellement le temps nécessaire pour me mettre à une rédaction nouvelle.

Notre chère Magali est étudiante à Montpellier, où elle s'occupe spécialement de botanique, en compagnie d'amis excellents. Elle nous donne toute satisfaction. Les autres enfants vont bien. Par une de mes petites-filles je suis déjà bisaïeul. Je n'ai donc point passé inutilement sur la terre.

Ton ami bien dévoué.

Présente mes bons hommages à ta chère femme avec tous mes vœux pour sa guérison rapide.

ELISÉE.

A Mme Clara Mesnil.

20-V-1905.

Ma très jeune et très vaillante amie,

C'est un charme, un bonheur, un rajeunissement de recevoir une lettre de vous. Je me suis trouvé, je me trouve encore dans l'enchantement. Vous me parlez du printemps, mais vous êtes le printemps lui-même, avec ses fleurs nouvelles, qui flottent dans l'air comme de la neige tardive, ses feuilles timides qui n'ont pas encore la force de verdoyer, ses vapeurs dont on ne sait si elles sont brouillard ou brume, ses frissons d'hiver

et ses caresses d'été. Comme vous avez été gentille de me convoquer en apparition dans ce délicieux milieu de la Castellina. Il me faudrait peu d'imagination pour croire que la chose est vraie et que je vivais, en effet, au milieu de vous, dans la joie de voir et la douceur de sentir. Certes, comme vous, je veux pleinement jouir de l'imaginaire, car cet imaginaire est bien réel, c'est mon affection pour vous et le charme de votre amitié. Allez, ne vous plaignez donc point d'avoir trop de jeunesse. Puisque vous avez des ailes, volez amplement dans l'espace.

Et maintenant, ô mon amie, je me remets au travail : des lettres, des corrections d'épreuves, des courses d'affaires, tout cela me met fort en retard et souvent je n'ai plus le souffle. Penser aux amis me rend la joie et la santé.

Très affectueusement.

Votre vieux camarade,

ELISÉE RECLUS.

A Lilly Zibelin-Wilmerding.

Thourout, 29-V-1905.

Je suis très heureux de recevoir votre lettre. D'abord parce qu'elle me vient de vous et me fait présumer que vous êtes en santé et en joie, puis parce qu'elle m'en-

courage à la besogne. Parfois je me juge très sévèrement et me qualifie d' « idiot ». Grâce à vous, il y a quelque compensation.

Ainsi que vous m'y invitez, je serais très heureux de revoir Genève, ou plutôt les amis qui se trouvent à Genève, car la ville très remarquable, très historique. je le sais, me répugne à certains égards : c'est toujours la ville de Calvin. Mais comment aller vous voir : je suis enchaîné à mon travail, enchaîné à mes habitudes, et les voyages me sont pénibles, certaines gares me paraissent même dangereuses. Je connaissais autrefois les joies du mouvement, je connais maintenant le confort de l'ankylose. La plupart du temps les paralytiques le sont parce qu'ils le veulent bien.

Bien affectueusement à vous, aux vôtres, à tous,

ELISÉE RECLUS.

En réponse à M. Grandjouan, qui demandait une contribution à un numéro de « L'assiette au beurre » contre l'alliance russe.

Thourout, 30, V, 05.

Hommes libres, quel que soit notre lieu natal, nous n'avons pas à nous plaindre des agissements de nos ennemis. Ils font ce qu'ils veulent, pour leur avantage

particulier, et nous n'avons qu'une façon de leur répondre, faire sans eux et contre eux ce que nous savons être utile pour le bien commun. Le gouvernement de la République, sur l'ordre des banquiers et des militaires, a conclu l'alliance dite « russe » avec la horde des grands-ducs, groupés autour du bon « Petit-Père », et c'est ainsi que la nation française a été allégée de quelques milliards et que la foule s'est enivrée d'une frénésie stupide. Les victimes auraient mauvaise grâce à protester : elles ont bu l'eau-de-vie des fêtes. A nous, révolutionnaires de l'Occident, de nous allier à notre tour avec vous, très chers et très généreux révolutionnaires slaves, caucasiens, sibériens. Sachons agir de concert pour libérer la grande patrie, qui s'étend jusqu'aux limites du monde, partout où il y a des maîtres et des opprimés.

ELISÉE RECLUS.

A un inconnu (1).

Bruxelles, sans date.

...Sans doute, vous me considérerez comme un être religieux, car vous savez que j'ai la notion du devoir et que toute mon ambition est de la pratiquer ; mais la religion, telle que tous la comprennent, peut-elle

(1) Cette lettre a paru dans le *Mercure de France*, le 1er X, 1913.

exister pour ceux qui comptent précisément au nombre de leurs devoirs de vivre sans Dieu, d'expulser de leur vie comme un débris impur tout ce qui reste de la fausse éducation et des hallucinations enfantines ? Je tâche de veiller sur chacun de mes pas et d'interroger ma conscience sur chacune de mes actions. Après la satisfaction d'avoir pris le droit sentier, la plus grande pour moi est d'être approuvé par les êtres que je respecte et que j'aime. Je sens le lien de solidarité qui m'unit à eux, et par eux à tout ce qui vit et qui souffre. Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement ; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout. Mais la cité de ma conscience me suffit, et je ne veux pas chercher en dehors dans le monde inconnu. Il me plaît de vivre, comme dit l'apôtre, « sans Dieu et sans espérance au monde ». Tout effort que j'emploierais à sonder l'insondable, à comprendre l'incompréhensible, serait une perte d'intelligence ; tout espoir en une vie future, tout vague désir de récompense serait une perte de vertu. Je m'en tiens au vieux proverbe français : « Fais ce que dois, advienne que pourra ». Voilà une morale qui me paraît convenir à des hommes : le devoir quand même et, s'il le faut, l'infortune pour récompense.

ELISÉE RECLUS.

A M. Paul Gsell, en réponse à l'enquête sur « La Morale sans Dieu ». Lettre publiée dans *la Revue* du 1er décembre 1905 :

Non, il n'est ni ne sera possible de fonder une morale populaire uniquement sur la raison.

Un cadre ne peut nous donner un tableau ; la raison la plus sagace accompagnée de toutes les bonnes « raisons » du monde, ne nous enseignera point l'art de nous conduire ; il faut à la mise en train de notre morale toutes les forces de l'être vivant. — Et parmi ces forces, se trouvent précisément celles de l'amour, de l'enthousiasme, qui se mêlaient diversement à la religion de nos ancêtres. Ces forces étaient mal employées, puisqu'elles se perdaient à l'adoration de l'inconnu ou même du mauvais. Mais elles n'en restent pas moins excellentes en soi, et l'évolution qui s'opère ne pourra consister qu'à les déplacer vers un but nouveau.

Les hommes qui n'égarent plus leurs croyances vers les mystères de l'au-delà n'auront plus qu'à reporter leurs énergies vers la terre, pour aimer avec joie les choses de la vie, dont la science nous démontre, enfin, « la présence réelle ». Le bien public, autrement dit le bonheur de tous les hommes, nos frères, deviendra naturellement l'objet spécial de notre existence renouvelée. Nous aurons ainsi notre religion, qui, désormais, ne sera point en désaccord avec la raison, et cette religion, qui d'ailleurs n'est point nouvelle et fut pratiquée

de tout temps par les meilleurs, comporte tout ce que les religions anciennes avaient contenu de bon. — Gardons-nous bien de laisser à nos adversaires, les « hommes noirs », la moindre part de supériorité dans tout le domaine humain.

EPILOGUE

Lettre de Paul Reclus à Pierre Kropotkine.

Ixolles, le 6 juillet 1905.

Mon bien cher ami,

Je ne veux pas que la journée se passe sans que je t'écrive un mot, si incomplet soit-il.

Il y a trois semaines que notre ami s'est mis à décliner rapidement et que les crises se sont répétées plus fréquemment. Avant cela, nous pensions qu'avec des hauts et des bas, cela pourrait encore durer longtemps. Dans ces derniers temps notre position était bien difficile : les visites de gens indifférents provoquaient chez lui des crises — par répulsion, dirai-je —; mais les visites d'amis l'émotionnaient encore plus et le plongeaient presque régulièrement en des crises douloureuses. Je l'ai vu pour la dernière fois, il y a huit jours...

Samedi, devant son frère Paul, devant sa sœur Louise, il a recommandé que personne ne suive son convoi, pas même les siens, parce que tous les autres amis voudraient en faire autant. « Paul seul me con-

duira au cimetière ». Et voilà comment ce matin, à 8 heures, j'ai assisté, absolument seul, à l'inhumation de notre ami (1). Il y avait peu de curieux ; il était de trop bonne heure, et le désir d'Elisée a pu être observé à la lettre et en son esprit.

Ses derniers instants de bonheur ont été, lundi, quelques heures avant sa mort, d'entendre la lecture des dépêches de Russie... (2) Son dernier travail fini a été la préface de *L'Homme et la Terre* pour l'édition russe, mais jusqu'à samedi, il a pu dicter quelques notes pour son ouvrage.

Fraternellement,

PAUL RECLUS.

(1) Au cimetière d'Ixelles.
(2) La révolte des marins du « Kniaz Potemkine ».

TABLE DES MATIÈRES



ANNÉE 1892

ANNÉE 1893

ANNÉE 1894

Année 1895

Année 1896

Année 1897

Année 1898

Année 1899

Année 1900

Année 1901

Année 1902

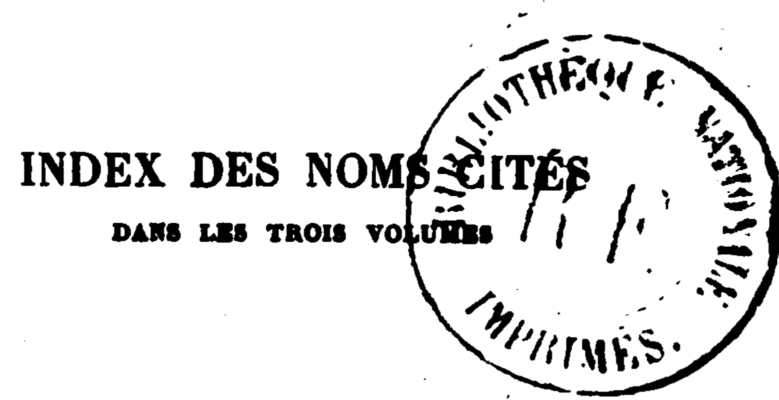
Année 1903

Année 1904

ANNÉE 1905

INDEX DES NOMS CITÉS

DANS LES TROIS VOLUMES



ERRATA

Volume I. — Page 113, *lire* : 19 février 1857.

» Page 192, *au lieu de* : Bismarck, *lire* : Bonaparte.

» Page 260, *la lettre est de* 1868.

» Page 318, *lire* : Janvier 1869.

Volume III. — Page 13, 4e ligne, *au lieu de* : demanderai, *lire* : demandai.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.